

Maze
NOVEMBRE 2014 - NUMÉRO 34
CINÉMA
FESTIVAL LUMIÈRE
GONE GIRL
DE LA NÉCESSITÉ
DU FÉMINISME
ART
LE RETOUR DU MUSÉE PICASSO
LA FIGURE DE LA MORT
© sigg3.net
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS

ÉDITORIAL

Porter un message, décider de véhiculer des valeurs, c'est l'idée de ce nouveau numéro de Maze. L'idée affichée en couverture peut paraître provocante, en effet, comment s'interroger, vouloir discuter de la necessité du féminisme alors que les exemples quotidiens d'agressions, les inégalités et le retard pris par notre société nous démontrent qu'il est plus que jamais nécessaire de poursuivre la lutte pour l'égalité.

Le féminisme n'est pas un mot vulgaire, ce n'est pas une communauté unique pouvant être représentée par une seule et unique organisation, par des visages emblématiques. C'est l'idée si révolutionnaire que tous les êtres humains sont égaux et qu'il faut, pour arriver à l'égalité, promouvoir et établir les droits des femmes là où sont encore bafouées trop de règles pourtant élémentaires.

C'est également l'idée que le sexisme, le machisme, le paternalisme sont des éléments insupportables de notre vie, pourtant encore trop tolérés et théorisés par ceux qui prétendent vouloir redonner de la grandeur à notre société.

C'est enfin l'idée que cette aspiration à l'égalité est ouverte à tous et que chacune et chacun doit y prendre sa part, à sa manière, en évitant à la fois de reproduire des schémas dangereux mais aussi de rentrer dans des excès tout aussi dérangeants.

En envisageant ce combat sous le thème de la littérature, de l'actualité, et de la culture de manière générale, le numéro 34 de Maze, celui que vous tenez entre les mains, ne s'affiche pas comme radicalement différent de ceux que vous avez pu parcourir auparavant.

Pour autant, exprimer notre volonté, afficher explicitement ce qui nous rassemble au sein de la rédaction du magazine Maze, malgré nos divergences politiques, nos profils différents et nos centres d'intérêt éclectiques nous permet de donner du sens à notre message, à continuer de le porter encore plus haut.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication, Rédacteur en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

N° R.N.A. : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

SOMMAIRE

ACTUALITÉ

MUSIQUE

CINÉMA

LITTÉRATURE

LIFESTYLE

JEUX-VIDÉO

ART

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RÉDACTEUR EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN

DIR. DE LA COMMUNICATION
ORLANE LE BOUTEILLER

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY
EMMA PELLEGRINO
EMMA HENNING

COORD. DES RUBRIQUES
KEVIN DUFRÊCHE, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
PHILIPPE HUSSON, CINÉMA
BASILE IMBERT, LITTÉRATURE
PIERRE GUESDE, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, LIFESTYLE

CORRECTION
JOHANNE LAUTRIDOU
MARION BOTHOREL
CHRISTELLE PERRIN
ANTOINE DELCOURS
LISETTE LOURDIN
MARION ZITOLI
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTION
A. PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ARTHUR SAUTREL
ASTRIG AGOPIAN
AUDE ANDRÉ
AURÉLIE JQ
BAPTISTE ERONDEL
CAMILLE CHARDON
CÉLIA RENART
JUNE DE WITT
CHARLINE VAL
CLAIRE LEYS
CLARA GRIOLET
CLÉM. C-LEBRESNE
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
ENORA ROSEWARD
ETIENNE MEIGNANT
FABIEN LOURME
FAB. RANDRIANARISOA
FÉLIX PETIT
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
HUGO LAMARE
JASON STUM
JULIA COUTANT
JULIE LÉCUYER
JULES GAUBERT
LAUR. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LEA VITTORIANO
LISETTE LOURDIN
LISHA PU
LOÏC PIERROT
LUCIE PASSARD
MARIE BECKRICH
MARIE PUZENAT
MARINE ROUX
MARIE DAOUDAL
MÉLANIE DOMERGUE
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS CURY
NICOLAS FAYEULLE
NINE UHEL
NOA COUPEY
PABLO MORENO
ROXANE THÉBAUD
SAMUEL LADVENU
SOFIA TOUHAMI
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM VANDER BORGHT
THOMAS PHILIPPE
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

ÉDITO POLITIQUE

TRAVAIL, PATRIE

Ce vendredi 24 octobre le gouvernement a présenté devant l'assemblée son projet de réforme des allocations familiales : un accouchement dans la douleur. Chronique d'un enfant mort né ?

De la "modulation" des allocations familiales

700 millions euros d'économie, c'est le prix fixé par le gouvernement pour l'universalité des allocations familiales. Un principe mis en place par le général de Gaulle en 1945 à la base de notre système social français qui garantit à chacun la stricte égalité des allocations familiales. Un beau principe qui vaut aujourd'hui à la branche famille d'être déficitaire arguent les socialistes. C'est oublier qu'elle regroupe également la branche retraite depuis 2008 et ses 3 milliards de déficit. Décidés à ne pas s'embarrasser de débats idéologiques d'inspecteurs des finances, la réforme actuelle prévoit à partir de juillet prochain, que ces prestations soient dégressives en fonction des revenus. Elles diminueront de moitié à partir de 6 000 € de revenus, des trois quarts au-dessus de 8 000 €, tandis qu'elles ne variaient jusqu'à présent qu'en fonction du nombre d'enfants, sans aucun autre critère de distinction. Une proposition décriée par les communistes, la droite, le centre, une partie de la gauche, les écologistes etc. Bref, une proposition fédératrice. De célébration en célébration du Débarquement qui marquait le début de la fin de la Seconde guerre mondiale, la France voit pourtant son héritage historique détricoté. Les allocations familiales sont elles encore bien comprises par les politiques de ce siècle ?

Erreur de calcul

Trop souvent considérées à tort comme des aides censées contrebalancer la baisse du niveau de vie des jeunes parents, impliquée par la naissance d'un enfant, voilà les allocs réduites à un simple poste de dépense, déficitaire qui plus est, et donc mathématiquement victime de l'austérité budgétaire. Le mot investissement appartiendrait-il à une langue morte ?
« De quelque façon que nous organisions le travail, nos rapports sociaux, notre sécurité même, s'il est acquis que, décidément, le peuple français ne se multiplie plus, alors la France ne peut plus rien être qu'une grande lumière qui s'éteint. » Charles de Gaulle.

Il est en réalité question de capital humain. Le système social français est fondé sur le principe de solidarité inter-générationnelle, et donc sur une natalité positive ! Contribuer à l'éducation des générations futures n'est en rien un cadeau, il s'agit d'une avance. Une avance sur ce qu'il rapportera plus tard à la société, une économie, sur l'argent que nous n'aurons pas à dépenser pour financer les prestations sociales des plus âgés. Et quid des enfants qui doivent êtres élevés par l'État ? 40.000 euros par an pour un enfant placé dans une famille ou une structure d'accueil. Rappelons que le quotient familial qui prend en compte le fait que le niveau de vie de la famille diminue à mesure qu'augmente le nombre d'enfants, a été divisé par deux en quelques années.

De l'égalité à l'équité

Une mesure permettant la correction des inégalités de classes sociales ? Ce n'est malheureusement pas le cas selon les communistes et la CGT, debout contre une réforme qui télescope politique sociale et politique familiale. On sait que quelque soit la CSP des parents – ouvriers, employés ou cadres–, le niveau de vie baisse en moyenne de 13 % avec l'arrivée du premier enfant. Et voilà, à pas de loup, l'égalité remplacée par l'équité, et les citoyens mis en concurrence, y compris dans leurs droits les plus légitimes.

- *Fabien Randrianarisoa*

COUP DE TONNERRE AU ROYAUME-UNI
UKIP FAIT SON ENTRÉE AU PARLEMENT


Nigel Farage © mirror.co.uk

« Fruitcakes, loonies et closet racists » (tartignolles, cinglés et racistes étriqués) : ce sont les mots que David Cameron avait utilisé en 2006 lorsqu'il était alors chef des Tories afin de désigner les électeurs d'UKIP. Et aujourd'hui : coup de tonnerre dans la vie politique britannique. Pour la première fois depuis sa création, en 1993, le parti anti-immigration et europhobe United Kingdom Independence Party (UKIP) entre au Parlement britannique après la victoire de son représentant, Douglas Carswell, dans une législative partielle.

Des victoires en séries

Carswell était le député sortant, mais aussi le grand favori de cette élection organisée dans la circonscription de Clacton-on-Sea (Essex, sud-est de l'Angleterre). Cette élection n'était d'ailleurs pas un hasard puisqu'il l'a lui-même causée en claquant la porte du parti conservateur au pouvoir à la fin du mois d'août de cette année. A sept mois seulement des élections générales de mai 2015, le score réalisé par Carswell (59.66%) choque et inquiète les deux grands partis représentés au Parlement, notamment le Labour, dont le candidat Gilles Watling n'a obtenu que 24.6% des voix.

De plus, UKIP a réalisé un score incroyable dans la circonscription de Heywood et Middleton (Lancashire) face au parti Labour lors d'une législative partielle organisée suite au décès de Jim Dobbin (Labour). En effet, Liz McInnes, la candidate travailliste, n'a sauvé le siège que de justesse avec un score de 40.9%, soit seulement 617 voix la séparant du candidat UKIP John Bickley qui a réalisé un score de 38.7%. Aux dernières élections en 2010, UKIP n'avait récolté que 2.6% des suffrages…

Ainsi, la victoire de Carswell ne fait que s'ajouter à celle des élections européennes de mai dernier. En effet, l'arrivée en tête du parti anti-immigration de Nigel Farage lui permet de poursuivre son « offensive contre Westminster » aux élections générales de mai 2015. D'ailleurs, il se réjouit de ce choc au sein de la classe politique britannique, expliquant que Westminster ne s'en remettrait pas. « Vous êtes dépassés messieurs, dames, il est trop tard, a-t-il déclaré. Nous avons une classe de politiciens de carrière composée de camarades d'université qui n'ont jamais travaillé de leur vie, sans la moindre relation avec les gens ordinaires ni la moindre idée des épreuves qu'ils affrontent. Nous avons besoin de gens nouveaux. Nous avons besoin de changement, de vrai changement. »

Une évolution fulgurante et des sondages inquiétants

Aux législatives de 2010, le parti de Nigel Farage n'avait obtenu que 3,1 % des voix. Aux élections européennes, le score s'élevait à 25.5%, avec 24 de ses députés siégeant au Parlement européen.

Aujourd'hui, le parti conservateur du Premier ministre David Cameron et l'opposition travailliste sont au coude-à-coude avec 31%. Quant aux Libéraux-Démocrates, (intégrés à la coalition au pouvoir), ils n'obtiennent que 8% selon l'institut Survation qui a interrogé 1 003 personnes via un questionnaire en ligne. Si ces estimations se maintiennent pour les

élections générales de mai 2014, alors UKIP pourrait gagner jusqu'à 128 sièges ! C'est du moins ce qu'estime John Curtice, professeur de sciences politiques à l'université de Strathclyde.

Ce bouleversement dans la vie politique britannique qui voit grandir un adversaire de taille amène certains à reconsidérer leur organisation. En effet, des parlementaires conservateurs se sont montrés favorables à la conclusion d'un pacte avec UKIP dans les circonscriptions où Farage pourrait battre le Labour afin d'éviter un éclatement de leur parti du fait d'un éparpillement des voix. Mais le leader UKIP a bien entendu refusé cela, expliquant que son parti n'est "pas une faction dissidente" du parti conservateur.

Pour l'heure, les conservateurs ont donc les yeux rivés sur l'élection législative partielle de Rochester and Strood, dans le Kent, prévue en Novembre. Elle aussi est provoquée par la défection d'un député tory, Mark Reckless.

« La seule alternative au Labour »

Ce qui inquiète dans ces résultats et qui poussent certains conservateurs à chercher une alliance avec UKIP, c'est aussi la sociologie des villes gagnées par le parti. Alors que Clacton présente une situation plutôt singulière, avec un nombre élevé de personnes âgées dans une ville touristique en déshérence, Heywood et Middleton ressemblent à beaucoup d'autres banlieues populaires orientées vers le Labour. Jusqu'à aujourd'hui... Pour Farage, les conservateurs et les libéraux démocrates ont « presque disparu » dans ces grandes villes du nord de l'Angleterre. Et de conclure : « Nous sommes la seule alternative au Labour pour ces sièges. »

Le Labour est en danger, et il le sait. Un ancien ministre travailliste, Frank Field l'a d'ailleurs bien expliqué : « Des sièges considérés comme sûrs pour le Labour sont en danger. » John Mann, un député du Labour, a quant à lui appelé le leader du parti, Ed Miliband, à « inclure davantage l'opinion des classes populaires » s'il veut remporter les prochaines élections.

La montée des idées promues par le UKIP : un pas vers le Brexit ?

Le Royaume-Uni a toujours conservé dans une certaine mesure une forme d'exceptionalisme vis-à-vis de l'Union européenne en négociant des opt-outs sur certains traités, en conservant sa monnaie etc. Malheureusement, cela risque d'empirer. Récemment, le Royaume émettait déjà des doutes concernant son adhésion à l'Union Européenne, certains évoquant un possible retrait. La victoire d'UKIP ne va faire qu'intensifier ces demandes. Leur victoire face aux conservateurs ne va faire que renforcer la position des eurosceptiques au Parlement, dont certains réclament déjà des mesures plus fermes de la part du Premier Ministre, David Cameron en faveur d'une sortie de l'Union. Sous la pression de ce Brexit (British Exit), Cameron a déjà promis l'organisation d'un référendum en 2017 s'il est reconduit.

Des changements au sein de UKIP

Ces succès vont changer les choses pour UKIP. Le parti va notamment gagner davantage d'infrastructures et de moyens financiers afin de pouvoir se mesurer aux deux grands partis. Douglas Carswell quant à lui est une personnalité forte, ultralibérale sur le plan économique, mais surtout plus ouvert à l'immigration que le leader du parti comme il l'a démontré lors de son discours de victoire. En déclarant que UKIP doit « être un parti pour toute la Grande-Bretagne, pour tous les britanniques, de la première, de la seconde génération, autant que des suivantes », Carswell faisait ainsi un pied de nez aux tendances racistes de son parti. En effet, au même moment, Farage déclenchait une polémique en demandant, le plus sérieusement du monde, que les étrangers positifs au VIH soient interdits d'immigrer.

UKIP au Parlement... Européen. Sauvé de justesse

Alors que Nigel Farage avait perdu son groupe au Parlement européen ce mois-ci en raison du retrait d'une députée lettone, le groupe est en passe d'être reconstitué. En effet, le député polonais d'extrême-droite, Robert Jaroslaw Iwaszkiewicz, du Congrès de la Nouvelle droite (KNP) a rejoint le groupe de Farage.

Cette nouvelle personnalité ne fait pas l'unanimité cependant. Habitué des provocations antisémites, le Congrès de la Nouvelle droite, parti dirigé par le monarchiste et ultralibéral Janusz Korwin-Mikke, avait déclenché une polémique au Parlement européen en comparant les jeunes chômeurs à des "nègres". Pendant la campagne des élections européennes, il avait également expliqué que « le Führer du IIIe Reich n'était pas au courant de l'extermination des Juifs".

- Manon Vercouter

LE CONTRAT UNIQUE, L'ÉTERNEL DÉBAT

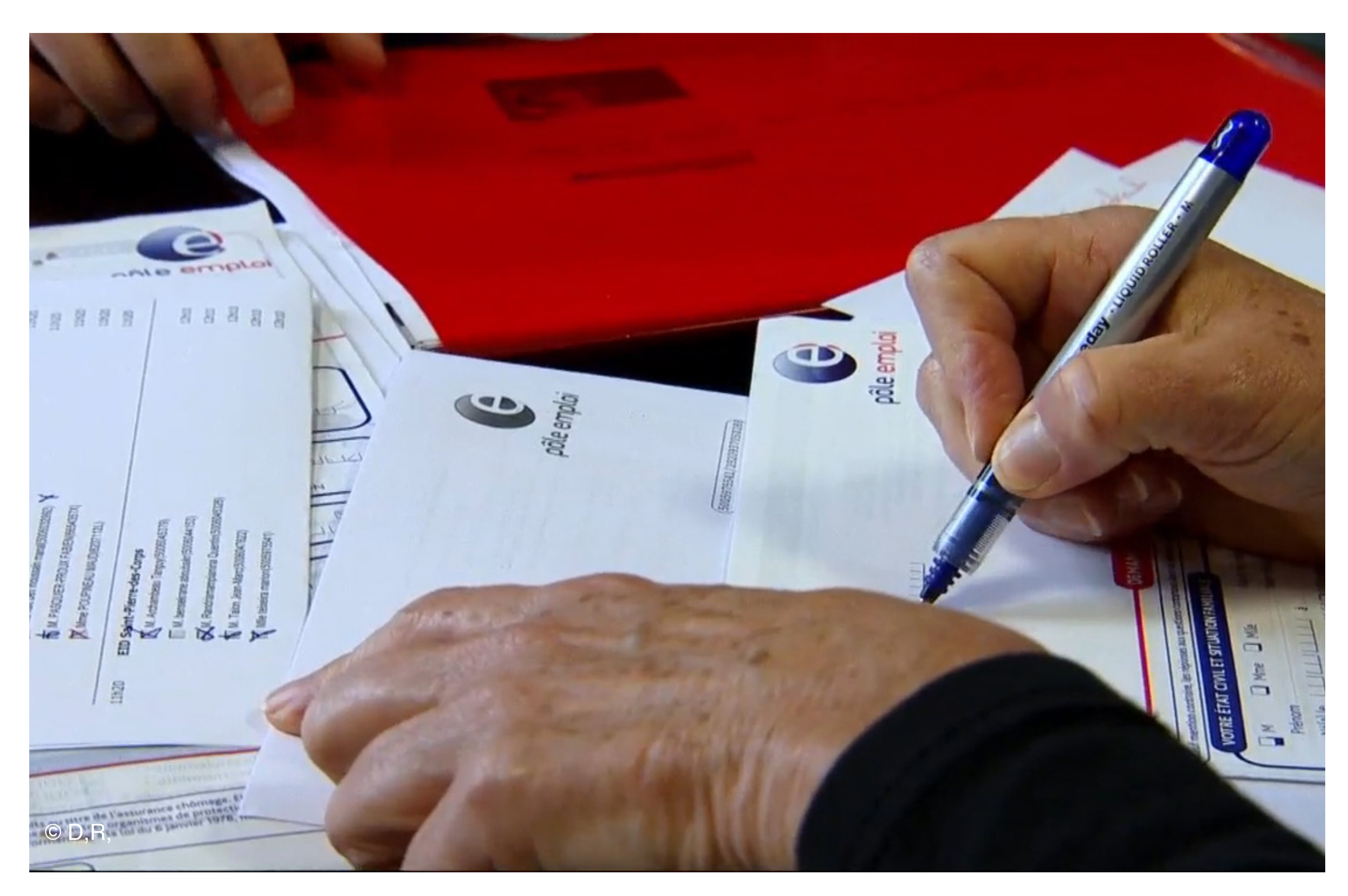

© D,R,

Il n'y a pas une semaine sans qu'un membre du gouvernement fasse une proposition sur le thème du chômage. L'année dernière, François Hollande avait fixé comme objectif d'inverser la courbe du chômage avant 2014, François Rebsamen vient d'annoncer qu'aucune amélioration n'est attendue avant mi-2015. Faute de croissance, la question du chômage reste une sérieuse épine dans le pied du gouvernement. Emmanuel Macron et Manuel Valls sont les deux acteurs les plus actifs médiatiquement à propos de ce sujet qui plombe le moral des Français. Le Premier Ministre reprend l'idée du récent prix Nobel d'économie, Jean Tirole, mettant en avant une simplification des deux types de contrats de travail actuels en les réunissant en un unique contrat.

L'interview de Valls sur BFMTV/RMC jeudi matin aura été riche en surprises. En dehors de sa proposition de changement de nom du PS ou de son commentaire sur les risques terroristes, il a surtout évoqué l'idée "intéressante" de la mise en place d'un contrat unique en France. L'idée est de réduire l'inégalité entre les travailleurs, avec d'un côté, "des salariés très protégés en CDI et, d'autre part, des salariés très précaires en CDD et en intérim". Mais le contrat unique est-il la solution miracle ? Les points positifs sont multiples. Tout d'abord, les entreprises sont parfois réticentes à recruter en CDI avec le risque d'avoir des complications en cas de licenciement. Les CDD s'enchaînent donc pour les salariés pendant des années voire pendant toute leur carrière pour certains. Ce contrat unique promet donc une meilleure stabilité et une embauche plus facile. Certes. Mais le point d'interrogation majeur reste les nouveaux critères de licenciement. Actuellement, l'entreprise doit avoir une cause "réelle et sérieuse" pour pouvoir se séparer d'un de ses travailleurs. Le contrat unique mettrait dans une position de précarité l'ensemble des salariés, qui pourraient être licenciés plus facilement. De là à dire qu'ils pourraient être renvoyés sans raison, il n'y a qu'un pas...

Une idée loin de faire l'unanimité

Que ce soit du côté des partenaires sociaux ou du patronat, la nouvelle n'a pas suscité l'enthousiasme. Les syndicats n'ont pas tardé à réagir : "Ce serait la fin du contrat de travail à durée indéterminée" a réagi Thierry Lepaon, secrétaire général de la CGT.



© D.R.

Du côté de la CFTC, même son de cloche : " On est en train de précariser encore plus les salariés" souligne Philippe Louis. Plus étonnant, la méfiance est grande chez le patronat. Au MEDEF, on se demande s'il est prouvé que le contrat unique améliorera la sécurisation juridique de la rupture. L'équation semble impossible à résoudre avec d'un côté des syndicats qui souhaitent une sécurisation de l'emploi qui rigidifierait le marché du travail alors que du côté des entreprises, on demande plus de flexibilité et de souplesse.

Faire du neuf avec du vieux

Thierry Lepaon souligne que l'idée du contrat unique est travaillé "depuis dix ans". En 2004, le ministre de l'économie de l'époque, qui n'était autre que Nicolas Sarkozy, commande un rapport sur l'idée d'un contrat unique. Deux économistes, Pierre Cahuc et Francis Kramarz, sont chargés du projet. Ils voient dans le contrat unique une possibilité de réduire les inégalités et de simplifier le contrat de travail. En 2005, le Premier Ministre Dominique de Villepin, présente le CNE, le contrat nouvelle embauche, qui permet aux entreprises de moins de 20 salariés de recruter avec un contrat qui n'est ni un CDD, ni un CDI, ni de l'intérim. Après une période d'essai de deux ans, le contrat devient un CDI "classique". Mais dès début 2006, de nombreuses plaintes sont déposées pour des ruptures abusives de contrat et le nombre de CNE diminue fortement. Syndicats et patronat s'entendent pour supprimer le CNE en janvier 2008. En juin, la loi est abrogée par le Parlement. En 2007, le projet d'un contrat unique est dans le programme présidentiel du candidat Sarkozy, mais une fois élu il se heurte aux syndicats et au patronat. Plus récemment, c'est en 2012, dans le programme de François Bayrou que l'idée est réapparue, sans grand succès... Xavier Bertrand et Hervé Mariton (UMP) se sont dernièrement exprimés en faveur de l'instauration d'un contrat unique, le premier cité a même déclaré que cette réforme fera partie de son projet pour 2017. Remettant le sujet sur le devant de la scène, Jean Tirole a mis en avant le contrat unique comme solution pour "faire en sorte que les emplois se créent" et "lutter contre le chômage de longue durée".

Le contrat unique n'est sûrement pas la solution miracle qui résoudra les problèmes d'emploi en France, sinon il aurait été mis en place depuis longtemps déjà.

- Arthur Sautrel

LA TRAQUE AUX TERRORISTES
LES "DJIHADWATCHERS"

Comme on le remarque actuellement dans les médias, l'attrait pour le djihad est en expansion en France. De plus en plus sont mis en avant des cas de personnes isolées qui ont pris le départ pour le Moyen-Orient ou qui sont sur le point de le faire, dans le but de combattre au nom du djihad. Comment contrôler ces dérives ? Internet est un bon moyen pour les djihadistes de repérer les personnes susceptibles de les rejoindre. Mais la toile est tellement vaste qu'il est difficile de détecter toutes les déviances. C'est le travail des djihadwatchers, qui complètent le travail des renseignements généraux et tentent de contribuer à éviter des actes terroristes.



D,R, - Robert Spencer

Différents profils

Les djihadwatchers peuvent avoir différents profils : bloggeurs, journalistes, anonymes. Ils peuvent quasiment être n'importe où et n'importe qui. S'il était plus difficile avant de traquer les terroristes sur le net, c'est désormais une chose très simple. Tout le monde ou presque peut vérifier l'activité des groupes djihadistes. Leur visibilité sur la toile est très importante, comme on a pu le remarquer ces derniers mois avec la forte représentation de l'Etat islamique sur les réseaux sociaux et la transmission de vidéos de propagande et d'exécutions. Les djihadistes n'hésitent pas à utiliser le web pour faire part de leurs activités et recruter des membres. C'est pourquoi parmi les djihadwatchers il est possible de trouver des amateurs.

Une situation urgente

Avec l'ascension de l'Etat islamique et l'ampleur que prend le recrutement de combattants djihadistes, les renseignements ont été quelque peu dépassés. Des

citoyens lambdas, motivés pour ce rôle, ont alors pris le relais afin de compléter l'action des services secrets. Le djihad gangrène le monde de façon alarmante. Les terroristes arrivent à convaincre des personnes isolées, bien souvent psychologiquement faibles et qui se radicalisent via internet en lisant des sites de propagande islamique ou amadoués à distance grâce à des discussions par webcam avec des combattants sur le terrain. Le problème de l'anticipation des actes terroristes est crucial et requiert donc toujours plus de vigilance.

En France, avec le développement de la visibilité des terroristes sur le net, le ministre de l'Intérieur parle de « terrorisme en libre accès ». Début octobre, le gouvernement a dès lors annoncé le renforcement des moyens financiers et humains pour les renseignements. En leur sein, le nombre d'employés devrait augmenter. Les djihadwatchers sont plus que nécessaires pour contrer cette nouvelle forme de terrorisme.

Comment les repérer ?

Les services policiers travaillent avec internet : il y a des sites, des blogs où des gens susceptibles de s'être radicalisés peuvent se trouver, laisser des commentaires suspicieux. Il est aussi possible de faire des recherches dans la communauté arabo-musulmane. Des croyants dénoncent les islamistes pour se débarrasser des radicaux qu'ils ne cautionnent pas. La surveillance des loups solitaires dépend aussi de leur niveau de radicalisation. On accroît les moyens lorsqu'un individu montre clairement des signes de radicalisation. Cependant, cela peut parfois être insuffisant puisque les individus radicalisés peuvent être imprévisibles et insoupçonnables. Le manque d'intégration à la société d'une personne, son caractère déviant peuvent être des indices pour le djihadwatcher. Le changement d'habitude d'un individu qui se met à étudier de près le Coran ou à surfer sur des sites web islamistes radicaux peuvent également constituer des indices. A ce titre, la polémique à propos de la NSA (National Security Agency) qui traquait avec vigueur les citoyens américains pour prévenir d'éventuels actes terroristes, montre la volonté de détecter toute forme d'indice.

Une actualité brûlante

Le nombre de ressortissants français ou étrangers résidant en France qui seraient impliqués dans des opérations en Syrie ou en Irak serait aujourd'hui estimé par le ministère de l'Intérieur à 930. Bernard Cazeneuve affirme d'ailleurs à ce sujet dans le JDD que «trois cent cinquante sont sur place, dont 60 femmes. Environ 180 sont repartis de Syrie et 170 sont en transit vers la zone. 230 ont exprimé des velléités de départ. À ce total de 930 s'ajoutent 36 personnes décédées là-bas».

Dernièrement, une française, Soukaïna, a réussi à déjouer les services de renseignements et est partie combattre le djihad en utilisant l'identité de quelqu'un d'autre. L'impuissance des services secrets est flagrante. Ce sont des cas isolés, comme celui de Mohamed Merah, difficiles à détecter. Souvent « en quête d'identité et de reconnaissance », ces individus sont imprévisibles.

Le départ au djihad de cas individuels est désormais un phénomène de société que l'on ne peut plus nier, et dont on ne peut réellement se surprendre. La présence des terroristes sur les réseaux sociaux est forte et influence beaucoup des individus mal intégrés ou à la recherche d'un autre avenir qu'ils semblent ne pas voir dans leur pays. La haine de l'Occident est pour beaucoup dans le développement de ce phénomène. Cet accroissement des cas de départs au djihad semble donc inévitable, et montre la faiblesse des services de renseignements français qui ont plus que jamais besoin de renforts. Et celui-ci passe, entre autres, par ce nouveau phénomène de « djihadwatching ».

- Laurène Poirel

LA « RÉVOLTE DES PARAPLUIES »



Alors que les soutiens étrangers à l'égard des manifestants hongkongais se multiplient, et que le mouvement de contestation s'amplifie, Pékin s'irrite mais reste ferme. Les députés hongkongais doivent se prononcer sur le nouveau mode de scrutin au printemps 2015.

Un bref rappel historique : Hong Kong, un statut particulier

Lors de la première guerre de l'opium entre 1839 et 1842, la Chine cède Hong Kong, par le traité de Nankin, au Royaume-Uni, qui en fait une base importante de son commerce en Extrême-Orient, en raison de sa position géographique stratégique. Le 1er juillet 1997, la fin du bail de 99 ans établi par le traité aboutit à la rétrocession de Hong Kong à la Chine, et c'est depuis un territoire autonome appartenant à la Chine. En raison de ce statut particulier, ce n'est pas une province comme les autres. Les citoyens sont habitués au multipartisme et au vote (même si ce n'est pas pour le chef de l'exécutif), il existe une presse libre et une justice indépendante.

Une chronologie des événements

Pour comprendre pourquoi le centre d'Hong Kong est actuellement rempli de citoyens contestataires, il faut remonter le temps.

Le 10 juin 2014, la Chine qui avait promis le suffrage universel direct pour l'élection du chef de l'exécutif hongkongais en 2017, annonce qu'il y aura bien suffrage universel direct mais que seuls 2 ou 3 candidats choisis par un comité de nomination pourront se présenter au scrutin. Jusqu'alors, le chef local était élu par une assemblée législative en partie élue au suffrage universel, mais était moins restrictive sur les candidats et donc plus ouverte.

Le 30 juin 2014, lors d'un « référendum citoyen » non officiel lancé par le mouvement pro-démocratie Occupy Central with Love and Peace (OCLP) et toléré par les autorités, 800 000 hongkongais votent en faveur de la démocratie.

Le 1er juillet, lors du défilé traditionnel marquant le jour de la rétrocession de Hong Kong à la Chine, 500

000 personnes défilent pour réclamer la démocratie. Fin août, le gouvernement confirme sa décision du mois de juin. Dénonçant une violation des engagements qu'il avait pris en 1997, les mouvements pro-démocratie lancent la « désobéissance civile ».
Le 22 septembre dernier, plus de 10 000 étudiants se mettent en grève pour une semaine, avec l'aval de leurs professeurs pour protester contre cette mesure anti-démocratique.
Les 27 et 28 septembre, de violents heurts éclatent. La police intervient en utilisant du gaz lacrymogène : 78 arrestations et 26 blessés, un fait rare à Hong Kong. Les étudiants lancent un ultimatum au chef pro-Pékin de l'exécutif local : s'il ne démissionne pas, le mouvement se durcit. Ce dernier refuse.
Le 1er octobre, lors de la fête nationale de la République Populaire de Chine, étudiants et mouvements pro-démocratie continuent à occuper le centre de Hong Kong. Le gouvernement chinois propose par la suite une rencontre avec des représentants des protestataires pour calmer cette crise politique, mais il l'annule par la suite. Le 16 octobre, Leung Cheun-Ying, chef de l'exécutif hongkongais propose un nouveau rendez-vous. Le 21 octobre, les étudiants et les autorités se rencontrent enfin.

Les réclamations des manifestants

Les manifestants sont en grande majorité des étudiants. A leur tête, 3 jeunes leaders : Joshua Wong (qui avait il y deux ans réussi à faire abandonner le projet d'introduction à l'éducation patriotique dans les programmes des écoles hongkongaises), Alex Chow et Lester Shum. Ils souhaitent que Pékin revienne sur sa décision et l'accusent de vouloir renforcer son emprise sur Hong Kong qui est un territoire autonome et prêt à devenir démocratique. La seule « arme » de ces jeunes citoyens contre le soleil et le gaz lacrymogène a soufflé le surnom de ce mouvement : « la révolte des parapluies ».

La position du gouvernement chinois : pourquoi la Chine ne peut-elle pas se permettre de perdre cette bataille ?

Le gouvernement soutient le pouvoir en place à Hong Kong et refuse catégoriquement de revenir sur le mode de scrutin choisi pour 2017. Et il y a une raison à cela : si Pékin cède pour Hong Kong, d'autres provinces chinoises pourraient s'éveiller et réclamer plus de démocratie, ce que le PC souhaite éviter à tout prix. Toutes les revendications internes, durement réprimés par le régime pourraient remonter à la surface, comme les révoltes des minorités (Ouïgours…) et mettre en péril le modèle actuel.

Un dialogue de sourds ?

La rencontre du 21 octobre s'est avérée décevante et quelque peu désespérante. Les intérêts des autorités et des étudiants sont trop divergents et pour l'instant, aucun des deux partis ne semble prêt à faire des concessions. Pékin utilise les lois et la constitution pour légitimer sa décision, mais les contestataires, qui ont soif de liberté et restent pleins d'espoirs, sont décidés à tenir tête.

Le rôle d'internet et des réseaux sociaux

Il ne faut pas sous-estimer le rôle des technologies dans ce mouvement. En effet, la Chine, coutumière de la censure et apeurée à l'idée d'une contagion de la révolte à d'autres régions chinoises, a sévit sur Internet durant tout le mouvement. Ainsi, Instagram a été bloqué en Chine fin septembre, tous les hashtags « #occupycentral » ont mystérieusement disparus de Weibo (une sorte de twitter chinois), et la chaîne de la BBC a été bloquée après avoir diffusé des images d'un manifestant pro-démocratie se faisant frapper par plusieurs policiers en marge d'une manifestation. Par la suite, plusieurs sites web pro-démocratie tels que HKDash ou Passion Times ont subi des cyberattaques, auxquelles des hackers ont répondu en piratant des sites du gouvernement : une véritable cyberguerre entre les deux partis en marge du mouvement.

A une époque où on a enterré le communisme, où le socialisme ne sait plus où il va, où le capitalisme et le libéralisme sont plus que jamais remis en question, où la démocratie continue à se mondialiser, la Chine, à la fois communiste et capitaliste, se retrouve confrontée à ses propres paradoxes. La Chine campera-t-elle sur ses positions et choisira-t-elle la répression (comme en 1989 avec les massacres de Tian'anmen) ? Ou osera-t-elle faire des concessions aux hongkongais au risque de réveiller d'autres révoltes ? Peut-être que le modèle « un pays, deux systèmes », aboutira au fil des révoltes, des discussions et des concessions, à un régime politique plus en phase avec les attentes de la population et notamment de la jeunesse (qui sait…une démocratie ?), ou au contraire que la Chine renforcera son emprise sur Hong Kong et s'enfermera un peu plus dans son système autoritaire. La tournure que prendra le mouvement dans les prochaines semaines apportera un début de réponse.

- Astrig Agopian

GHONCHEH GHAVAMI
LE TRISTE SYMBOLE DE L'IRAN

Ghoncheh Ghavami. Cette personne ne vous dit certainement rien, mais son histoire mérite une attention particulière. En effet, depuis plus de cent-trente jours, cette jeune femme de 25 ans se trouve en détention provisoire dans la prison d'Evin en Iran. La raison ? Elle est accusée de "propagande contre le régime" iranien, alors qu'elle a été arrêtée après avoir voulu assister à un match de volley à Téhéran. Retour sur une affaire floue dont l'issue l'est tout autant.


DR

20 juin 2014 - Téhéran. A quelques jours de la rencontre de Ligue mondiale de volley-ball entre l'Iran et l'Italie, plusieurs centaines de femmes manifestent devant le stade Azadi, se trouvant dans la capitale. En effet, celles-ci étaient présentes pour protester contre l'interdiction faite aux femmes d'accéder à des rencontres de volley-ball depuis 2012.

Souhaitant obtenir le droit de supporter son équipe nationale, Ghoncheh Ghavami se trouve victime de l'intervention policière visant à calmer la manifestation. Elle fut placée en garde à vue avec une vingtaine d'autres femmes présentes dans le mouvement, puis relâchée sans ses effets personnels. La jeune femme, quelques jours plus tard pour récupérer son téléphone portable, va rapidement se trouver au cœur d'une affaire nationale bien trouble.

Une détention provisoire interminable

Possédant la double nationalité anglaise et iranienne, l'étudiante en droit de 25 ans se rend au centre de Vozara afin de reprendre les différents effets personnels confisqués par la police. Mais arrivée sur place, elle est de nouveau arrêtée et placée cette fois-ci en détention provisoire, sans réelle justification de la part des autorités. Nous sommes donc le 30 juin, et c'est à partir de ce jour-là que la descente aux enfers commence pour la jeune femme, venue en Iran pour travailler auprès d'associations.

Mise à l'isolement pendant 41 jours selon Amnesty International,

Ghoncheh Ghavami subit de nombreuses pressions au sein de la prison d'Evin, où on lui demande de changer d'avocat, en la menaçant indirectement de mort. Au centième jour de sa détention, elle décide d'entamer une grève de la faim afin d'interpeller les autorités extérieures, qui s'intéressent peu à sa situation désespérée. Malgré tous ses efforts, peu d'informations ont été délivrées pour justifier cette interminable détention.

Cependant, les autorités basées à Téhéran se sont prononcées sur l'affaire. En effet, bien qu'elle ait été arrêtée sur le lieu de la rencontre, son arrestation n'aurait aucun lien avec la manifestation. Selon plusieurs médias britanniques, Ghoncheh Ghavami serait accusée de "propagande contre le régime", soit de salir la réputation de l'Etat iranien. Son procès a eu lieu le 14 octobre dernier et le verdict est toujours attendu, sa famille clamant son innocence, dans un dossier où les faits reprochés à la jeune femme sont encore inconnus.

Un soutien grandissant sur Internet

Depuis quelques semaines, diverses campagnes de soutien fleurissent sur Internet pour demander la libération de la jeune iranienne. Sa mère, Susan Moshtaghian, après avoir gardé le silence pour faciliter la possible libération de sa fille, est inquiète pour sa santé et clame son innocence.

A l'international, le soutien est de plus en plus fort, puisque trois cents activistes ont adressé une lettre ouverte destinée à Hassan Rohani, élu par des citoyens déçus par son immobilisme. Depuis plusieurs années, ces personnes dénoncent les conditions insupportables de détention dans les prisons ainsi que l'absence de protection envers les citoyens iraniens qui ont permis sa victoire.

De surcroît, Iman, le frère de la jeune iranienne, a créé une pétition, accessible ici, qui a déjà été signée par plus de 600 000 personnes. Malgré cela, toutes ces actions intenses restent vaines, Ghoncheh Ghavami étant toujours derrière les barreaux, et risquant jusqu'à sept ans de prison ferme.

Derrière cette affaire, une question nationale

Cette affaire, même si elle n'a officiellement aucun lien avec la manifestation et ses revendications, met en avant le problème de l'interdiction d'entrée pour les femmes lors d'une rencontre sportive. En effet, pourquoi Ghoncheh Ghavami, comme la majorité des femmes de son pays, n'est elle pas autorisée à assister à ces rencontres sportives nationales et internationales?

Le régime iranien a ainsi instauré une mesure, certainement dès le début des années 80, qui interdit toute présence féminine dans les stades de football. Elle a été étendue depuis 2012 aux rencontres de volley-ball, les manifestantes souhaitaient donc défendre le droit de supporter pacifiquement leur équipe nationale. Malgré des cas exceptionnels comme en 2013 où deux milles places étaient réservées aux femmes lors d'un autre match de volley, la mesure est souvent appliquée, comme lors des retransmissions de la Coupe du Monde de football.

Ces modalités d'entrée dans les stades, à l'initiative de la fédération iranienne de volley et de la police nationale, visent officiellement à protéger les femmes d'un comportement trop brutal des supporteurs masculins. Derrière ce prétexte de "protection" de la femme, la réalité est bien différente : la mixité dans les stades n'est pas dans l'intérêt général pour le régime iranien, les femmes faisant les frais de ces mesures d'une grande injustice. On comprend donc facilement l'intérêt pour les femmes iraniennes d'organiser ces mouvements revendicatifs.

Dans une certaine indifférence du gouvernement iranien face à "l'affaire Ghoncheh Ghavami" , il est donc normal de dénoncer la détention injustifiée d'une jeune femme n'ayant eu qu'une intention pacifique : celle de vouloir accéder à une manifestation sportive, sans discrimination à l'entrée.

De plus, le comportement de la police iranienne est à dénoncer : entre la violence de celle-ci sur des jeunes dansant dans les rues de Téhéran et ses nombreuses arrestations de femmes, son rôle ne s'apparente plus à celui de protéger la population. C'est donc à partir de cet événement tragique qu'il faudrait poser la question suivante à Hassan Rohani et son gouvernement : peut-on qualifier de crime la volonté d'assister à une rencontre sportive lorsqu'on est une femme ?

- Nicolas Fayeulle

LE NUMÉRIQUE À L'ÉCOLE

L'ENSEIGNEMENT QUI VEUT BOUSCULER LES CODES

Dans un monde en mutation – comme aiment le dire les personnalités politiques –, certaines initiatives tentent de faire évoluer les mentalités et les savoirs afin d'offrir une formation adéquate aux futurs travailleurs et éléments clés de notre économie. Mais lorsqu'il s'agit de bousculer l'enseignement traditionnel et de le dépoussiérer, le chemin est loin d'être simple pour ces quelques initiatives mises en avant…


Minh Hungo-Ho

La nouvelle a fait grand bruit : des «cours de code informatique à partir de l'année qui vient» et ce dès le primaire si l'on en croit les dires de Najat Vallaud-Belkacem, ministre de l'Éducation Nationale. Une volonté d'introduire davantage d'enseignement numérique à l'école qui n'est pas nouvelle – son prédécesseur Benoît Hamon y avait déjà songé, par exemple – mais qui traduit la nécessité de faire évoluer les cours traditionnels dispensés par le corps professoral français.

Il faut dire que la France doit rattraper son retard sur le sujet. L'objectif affiché est donc de dispenser des heures de code informatique, souvent sous forme de débats, et d'enseigner aux jeunes élèves quelques rudiments qui pourront s'avérer utiles pour la suite de leur parcours. Cet enseignement qui devrait voir le jour dès la classe primaire n'a pas pour objectif d'en faire de futurs développeurs, mais simplement « de permettre aux enfants de bénéficier d'une grammaire moderne, c'est-à-dire de savoir ce qui se passe derrière une tablette », explique Gilles Babinet, « digital-champion » français.

Cette volonté d'introduire le numérique à l'école va se développer à tous les niveaux. Entre classes connectées et livres numériques, c'est une pléiade de mesures qui ont été annoncées par le Président François Hollande dans le cadre de son « grand plan du numérique pour l'école » à la rentrée. Reste à leur faire voir le jour dans des délais raisonnables, un tout autre défi…

Mais le Président pourra compter sur le soutien – ou plutôt les recommandations – du Conseil National du Numérique, qui a publié quarante mesures pour une « école créative et juste dans un monde numérique » si l'on reprend les propos de ce collège composé de douze membres. Parmi ces mesures, la création d'une nouvelle filière dans les lycées français, qui viendrait s'ajouter aux Séries Scientifiques (S), Économiques et Sociales (ES) et Littéraires (L). Il s'agirait de la série HN, entendez par là Humanités Numériques, un nouveau baccalauréat basé sur des thèmes variés qui «s'inscrirait dans son époque au croisement des sciences, lettres, et sciences humaines et sociales, en décloisonnant ces champs du savoir » a-t-on pu lire dans le rapport du CNN. Ce baccalauréat « refléterait l'aventure de la jeunesse et revitaliserait les études secondaires avec la création numérique, le design, mais aussi la découverte des big data, de la data-visualisation, des métiers informatiques et créatifs ».

Soit autant de domaines d'avenir qui doivent faire saliver les partisans de cette école du numérique tout en faisant sauter au plafond les nostalgiques des cours magistraux de grec ancien : une fracture évidente qui ne va pas rendre les avancées dans le domaine de l'éducation faciles.

- Thomas Philippe

LE CIMETIÈRE MÉDITERRANÉEN ET SES SAUVEURS

Début septembre 2014, l'horreur a franchi un seuil. Après la découverte de dizaines de corps au large de la Libye, l'Organisation Internationale pour les Migrations a fait état de 500 migrants portés disparus à Malte, et seulement 9 rescapés. Ils étaient en majorité syriens, palestiniens, égyptiens et soudanais. Ils fuient la guerre en Syrie, des conflits internes ou encore des instabilités politiques chroniques. D'autres encore fuient l'Erythrée (dernière place pour la liberté de la presse selon Amnesty avec 10 000 prisonniers), la Gambie (avec un chef au pouvoir autoritaire, en place depuis le coup d'état de 1994), le Nigéria (pays le plus peuplé d'Afrique, sous tension avec des affrontements armés entre musulmans et chrétiens) et le Mali dont l'instabilité politique ne nous est pas inconnue.


Marine Nationale

Homicide de masse - Les 500 migrants ont été jetés au large par leurs passeurs. Les découvertes macabres sont le quotidien des pêcheurs le long des côtes méditerranéennes. Si le phénomène est presque impossible à endiguer pour les autorités européennes, c'est qu'il est extrêmement lucratif pour les passeurs. Après les multiples naufrages, ils ont diminué par deux leurs prix suite à la mise en place du programme Mare Nostrum, obligeant les navires à sauver les embarcations en perdition ; désormais, ils savent d'une partie du trajet sera prise en charge par les autorités italiennes. Les profits dégagés sont énormes et alimentent des réseaux bien rodés : au départ, des officines de passeurs proposent des crédits et dans les pays ciblés, des relais maintiennent la pression sur ceux qui ont réussi à traverser, expliquant leur motivation. Lampedusa est tout un symbole, une île en avant-poste face à des vagues ininterrompues. 61 500 migrants y ont posé un pied salvateur depuis le début de l'année et 231 314 depuis 7 ans, majoritairement en provenance de la Méditerranée. Les autorités ont recensé 10 000 décès depuis 2008 mais ce n'est que la face visible de l'iceberg, côté italien. Mis en place depuis 2013, Mare Nostrum a pris le relais de Frontex : 113 000 hommes ont pu être sauvés en 10 mois. Les Italiens espèrent désormais une intervention de l'ONU en Libye pour tenter de réguler les embarcations. Êtres humains – Face aux critiques virulentes du mouvement Sauvons Calais et de sa maire qui parle d'une « prise en otage » de la ville par les migrants, des hommes tentent de pallier au manque de moyen et sauvent des vies. Après consultation de son avocat, Adoiou Aberrahim a répondu à la demande du jeune couple de clandestins, qui cherchait le sauveur de leur fils. Adoiou avait peur d'être renvoyé, ayant fauté pour drogues. Paul, jeune camerounais arrivé à 14 ans et travaillant aujourd'hui à Londres, s'est confié à La Dépêche : il cherche activement le couple l'ayant recueilli durant sa première nuit à Blainville sur Orge. Le témoignage le plus poignant est celui sur Europe 1 de Philippe Martinez, capitaine breton d'un remorqueur ravitaillant des plateformes de forage en Méditerranée ; il a sauvé plus de 1000 vies en août. S'il mentionne des navires poursuivant leur chemin à la vue des embarcations, il insiste sur le manque d'eau, de vivres, d'essence pour arriver à bon port, l'exténuation, et la déshydratation en pleine mer des migrants. Des embarcations de 684 personnes auxquelles il ne faut surtout pas donner le nom du port d'ancrage (libyen) : plutôt mourir en mer que de retourner d'où ils viennent. Les passeurs leur ont décrits la Méditerranée comme un grand lac. La plus grande difficulté de M. Martinez a cependant été au retour en Bretagne, quand il a dû affronter des français lui reprochant son acte héroïque, arguant qu'il y avait trop d'étrangers en Europe... Le dernier espoir des clandestins se nourrit d'une vision tronquée de la vie en Europe, de rêves de réussites économiques rapides. Une fois sur le territoire, ayant fui les pays en guerre, ils sont sous protection du droit international et vont demander l'asile en Allemagne, en Suède ou encore au Royaume-Uni. Ils ne sont qu'en transit dans l'Hexagone : à Calais, ils rêvent de l'Angleterre, surtout pas de la France.

- Marion Bothorel

Musique



UN WEEKEND À SAINT-PRIME


Mathieu Langevin

La curiosité, en voilà un atout. C'est elle qui pousse à voyager, à oser, à expérimenter. Elle s'exprime à différentes échelles. Comme là, quitter le confort de Montréal pour partir dans le Québec. Au bord du lac Saint Jean plus précisément. St Prime, le vide à côté d'une ville dense. Un changement radical, du point de vue du paysage déjà, mais aussi de l'atmosphère qui y règne. Alors pourquoi s'égarer dans les beautés visuelles du Québec ? Dans ce coin là et pas autre part ? Simplement parce que s'y tient chaque année un petit festival de musique à la programmation éclectique.

Trois soirées, trois sélections différentes. Une festive, une plus hip hop et la dernière axée sur du bon vieux rock/garage avec Heavy Trash et son leader John Spencer.

Ainsi après six heures de voyage jalonnées de lacs et d'arbres aux couleurs multiples nous arrivons dans la petite ville. Quelques heures après nous voilà propulsés dans une vieille grange entourée de tabourets vinyles, et éclairée de façon à rendre le lieu un peu surréaliste.

Qu'est-ce qu'on fait là ? On en sait trop rien mais on lève la tête, on regarde autour de nous, on respire, et on est contentes ! Ça fait un bien fou l'air de la campagne, et sortir de ses habitudes.

Et puis on entre pour la fin de The Posterz. Une chanson plus tard, le changement de groupe est déjà opérationnel, Random Recipe monte sur scène. Transportées par leur vitalité on se fond dans la masse. On danse, bien sûr, puis on découvre. C'est ça la magie de l'inattendu, c'est la possibilité d'écouter et de voir, ce qui à Montréal, aurait pu passer inaperçu.

Comme quoi, on a parfois besoin de 500 kilomètres pour connaître des groupes d'où on vient. En même temps, la proximité que permet une petite jauge n'est pas désagréable. On est plus près des artistes, et de ce qu'ils cherchent à dégager. Dans le cas de Random Recipe, il s'agit vraiment d'une fusion entre une énergie débordante, une joie de vivre, et la volonté de faire bien et de s'appliquer. Que du bon, servi par un savant mélange hip hop/électro.

Misteur Valaire prend ensuite le flambeau. Leur façon de s'exprimer est empruntée au hip hop, le tout sur fond de musique festive, électro et jazzy sur les bords. À l'aise autant avec le public qu'avec l'espace qu'ils occupent, on voit bien qu'ils n'en sont plus à leur coup d'essai. Ils nous livrent alors un set réjouissant, de ton avec l'ambiance générale.

Une fois leur show terminé, place aux DJs, avec Paolo Cortes d'abord, puis avec Mondowski. Délégation française au milieu de groupes majoritairement québécois. Soulignons que la projection de films en noir et blanc sur le bois, rendait une belle image s'accordant à merveille avec la musique électronique.

Mais de l'autre côté, à l'hôtel St Prime (qui n'a pas grand chose d'un hôtel), un groupe soul/funk, joue avec ardeur. Il répond au nom de The Brooks. On retient, et on y retournera le lendemain. En attendant on apprécie le moment, et l'euphorie de l'instant. Du côté de la grange, Dj Blast a pris les platines. Il passe de l'EDM sans intérêt, il est temps pour nous d'aller nous coucher.

Le samedi commence. Il fait gris et hors de question de rester confiné à l'intérieur. Que peut-on faire dans les Saguenay ? Se promener certes, mais aussi aller au zoo. Il est rare de croiser un caribou ou un orignal à un coin de rue, avouons-le. Après une balade dans un parc où les animaux sont pour la plupart en liberté, après avoir admiré d'autres paysages, on se dit qu'un petit retour en enfance ne fait jamais de mal. Mais l'heure revient aux choses sérieuses, à la musique qui nous a amené ici en premier lieu. Quel est le programme ? PyPy, qui avec du recul ne m'a pas plus marqué que ça, alors que dans mon souvenir il me semblait avoir apprécié. Ensuite, Patrick Watson au Vieux Couvent. C'est doux et beau. Calme et tranquillisant. À écouter et à voir, mais peut être pas de nuit. Quoique le cadre s'y prêtait à merveille. Dead Obies suit. Le changement de ton est brutal, on passe d'un moment plutôt folk et aérien, à un groupe de post-rap bien sur terre. Néanmoins leur prestation est punchy, et tout à fait louable. The Brooks finit la soirée, et comme la veille leur souffle chaleureux, fait du bien à l'oreille et aux jambes, qui se laissent emporter par cette suite de notes funky. On ne se lasse pas, à tel point que l'on se laisse embarquer pour continuer la soirée. Celle-ci se termine dans un garage aménagé et rempli d'instruments, où il semble que la musique ne s'arrêtera jamais.

Le dimanche, le réveil est difficile, à tel point que l'on rate une bonne partie des festivités de la journée, dont un repas censé faire écho à Thanksgiving ou à l'Oktoberfest (si j'ai bien compris). Heureusement qu'il nous reste une nuit pour nous rattraper. Et une partie de l'après midi pour profiter du soleil, du sable et des oies sauvages.

Retour à la grange à 20h pour Barbara Clifford, qui nous immerge efficacement dans l'ambiance rock/garage de la soirée. Juste à observer, le groupe est génial. Une bande oscillant entre 40 et 50 ans à vue de nez, qui pourrait autant être nos parents, que nos conseillers banquiers, ou l'épicier du coin. On se prend à espérer de garder la même vitalité. Pour ce qui est de la musique, rien n'est à redire. La performance est revitalisante, et puis le rock vintage ascendant rockabilly fait plaisir à entendre.

Après Bloodshot Bill and The Hick-Ups, le grand Jon Spencer entre en scène avec son groupe Heavy Trash. Le résumé à faire est simple, on peut parler d'une petite claque. Autour de la scène les gens dansent, partagent l'instant, et s'approprient le lieu, menés par la fougue prodigieuse dont fait preuve le groupe. Le coup de grâce est bien là, en ce dernier instant de festival. Et le weekend prend une dimension extraordinaire. Comme une courte parenthèse pouvant s'évaporer dans l'air.

Après cette escapade atypique, on se dit que le Québec recèle de surprises sur ses 1,3 millions de kilomètres carrés. Prochaine étape, le FME en septembre 2015, histoire de s'aventurer en Abitibi-Témiscamingue, et de tester un autre festival au delà des frontières de Montréal.

- Louison Larbodie

DAMAGE FEST' 2014

CE FUT SAUVAGE AU CABARET !


Graig Mabbitt et TJ Bell de Escape The Fate

Le site du Parc de la Villette à Paris a vibré tout le weekend... et pour cause : une programmation de folie, c'est bien ce qu'il a fallu pour réjouir les nombreux métalleux présents au "Damage". Rien de tout ceci n'aurait été possible sans l'énergie qu'a fourni Only Talent Productions pour organiser ce festival, saluons également le travail de tous les bénévoles qui étaient présents pour répondre aux besoins des festivaliers et des artistes. En effet, au tarif de 33€ par journée, les places se sont vendues comme des petits pains : à la fin de la première journée il n'en restait plus que 2 pour le dimanche, c'est pourquoi l'organisation a exceptionnellement remis 50 tickets en vente à l'entrée du festival au prix de 40€.

Eh oui, le "Damage Festival" a frappé fort cette année pour la deuxième édition, qui cette fois-ci s'est déroulée sur deux jours au Cabaret Sauvage. Il a commencé le samedi 25 octobre avec une programmation axée sur le metalcore, avec en têtes d'affiche Escape The Fate et Our Last Night et s'est clos le dimanche 26 octobre, orienté métal progressif (djent) avec entre autres Animal As Leaders, TesseracT, After The Burial, Monuments et bien d'autres.

Samedi 26 octobre : une bonne dose de metalcore !

Il est 15h30, l'entrée du Cabaret Sauvage devient accessible. Cela fait déjà plus d'une heure que la foule s'entasse devant les portes en attendant impatiemment l'ouverture car ça démarre fort à 16h avec les jeunes français de Our Theory. Ils étaient déjà passés par le Cargö à Caen le 14 juin et maintenant ils

nous font l'honneur d'officialiser l'ouverture du "Damage Fest" à Paris. Même s'il n'en n'est qu'à ses débuts comparé à tous les grands noms de ce festival, le groupe de post-hardcore fondé en 2011 par Bastien Berhault (chant) et Mehdi Major (guitare/chant) a déjà sorti son premier album "Collapse" signé chez le label M&O Music en 2013. Ils ont également collaboré avec Bertand Poncet (chanteur de Chunk! No, Captain Chunk!) et Ed Gibbs (ex-chanteur de Devil Sold His Soul dont nous parlerons plus tard), alors autant dire que leur avenir est prometteur. Our Theory assure le premier show de ce festival avec un set d'une vingtaine de minutes qui fut court mais intense. On peut dire qu'ils ont tout déchiré. Leur EP est en cours d'enregistrement alors tenez-vous informé pour ne pas en rater une miette.

À 16h40 c'est au tour New Years Day, groupe californien qui a fait ses débuts dans le rock à partir de 2005, avec sa chanteuse à la chevelure rose, Ashley Costello. Le quatuor pouvait être comparé à des groupes tels que Paramore ou encore VersaEmerge. Cependant, depuis la sortie de son dernier album "Victim To Villain" (Century Media Records), New Years Day s'oriente vers un style un peu plus post-hardcore, ce qui n'est pas pour nous déplaire, bien au contraire, et nous l'avons bien apprécié ce samedi 26 octobre. En même temps, avec des pistons comme Chris Motionless (Motionless In White) ou encore A Static Lullaby, les jeunes californiens n'ont pas d'excuses. Pour preuve, ils ont déjà participé au Warped Tour en 2007 et sont prêts à y retourner cet été.

Fini les mèches roses, avec Silent Screams c'est plutôt crâne rasé/tatoué et du bon gros metalcore saupoudré de petites touches de hardcore. Ces anglais viennent tout juste de sortir leur deuxième album intitulé "Hope for Now" qui a eu un franc succès auprès des fans et il nous a été permis de le constater ce week-end au Cabaret Sauvage. Des riffs puissants, un scream très péchu et une bonne présence sur scène ont suffit à faire trembler la salle, l'ambiance était au rendez-vous et les circle pit aussi. Bref, que retenir de Silent Screams ? Il y a des cris en effet, quant à savoir s'ils sont silencieux, rien n'est si sûr. Les musiciens sont dynamiques et dégagent beaucoup d'énergie. Ce groupe est une bonne découverte et est à conseiller pour les fans de métal.

Vous croyez que les circle pit vont s'arrêter ? Vous êtes loin du compte, parce qu'avec The Charm The Fury à 18h vous n'allez pas vous reposer de sitôt. La chanteuse Caroline Westendorp a beau être très charmante, la fureur est belle et bien présente, aussi bien dans le chant que dans la partie instrumentale. En effet le titre Vertue of Leadership est tout simplement une tuerie. De plus le son de ce live est très propre et l'ambiance est au rendez-vous, la foule est en délire et Caroline saute même parmi le public et chante en faisant un slam. Le groupe de hardcore, metalcore Néerlandais à de l'énergie à revendre. On attend déjà un prochain album avec impatience. Leur dernier opus, A Shade of My Former Self, sorti le 16 septembre 2013 avait reçu de très bonnes critiques. En plus de cela, le groupe enchaîne les grosses dates ; en 2013 on pouvait les voir au Warped Tour UK aux côtés de groupes comme Attila, Chiodos, Parkway Drive ou encore Memphis May Fire.

Retour au calme vers 18h45 avec le groupe de post-hardcore anglais Glamour of the Kill. Peut-être un peu trop calme, mais en tout cas le groupe a beaucoup de succès auprès du public féminin qui acclame les musiciens. Le chanteur Davey Richmond fait quelques chansons à la basse et le guitariste Mike Kingswood nous honore avec des petits solos bien plaisants. Glamour Of The Kill jouera leur titre Second Chance au refrain très mélodieux, issu de leur album studio Savages sorti en septembre 2013. Le groupe s'est entouré des plus grands tels que Bullet for My Valentine, Darkest Hour ou encore Avenged Sevenfold grâce au franc succès de leur premier EP "Through the Dark They March" sortit en 2007. Ils ont également participé au Download Festival et ont enchaîné les tournées au Royaume-Uni, en Europe et aux États-Unis avec entres autres We Came as Romans, Alesana et In Fear and Faith. Soyez prêts car les anglais s'apprêtent à sortir un EP intitulé After Hours en collaboration avec des pointures du metal tels que Jacoby Shaddix (Papa Roach) et Graig Mabbitt (Escape The Fate), l'EP sera disponible le 17 novembre prochain.

Hope Die Last entre en scène un peu après 19h30. Le groupe de post-hardcore italien nous délivre un metal très puissant avec quelques passages électroniques à la Crossfaith. Le bassiste Marco Calanca accompagne le chanteur Daniele Tofanni en faisant les choeurs, ils vont même jusqu'à passer les barrières qui les séparent de la foule pour aller chanter


Tosin Abasi et Javier Reyes Animals as Leaders

parmi les fans. Le guitariste est blessé mais laisse tomber les béquilles pour se donner à un show exceptionnel mais de courte durée malheureusement : à cause des retards pour les balances, le groupe est forcé de couper court à sa prestation et ne jouera qu'une vingtaine de minutes (environ 4 chansons). À l'annonce du dernier titre et de ce retard, HDL donne tout pour finir le spectacle en beauté malgré tout. Nous avons pu apprécier les chansons du dernier EP Wolfpack sorti en juin 2013 et qui a reçu de très bonnes critiques.

20h : La première grosse tête d'affiche du samedi fait son entrée ! Oui c'est bien ça, c'est Our Last Night qui arrive! Le groupe est actif depuis 2004 (Trevor avait 11 ans seulement et Matt en avait 15), ils sont donc très populaires et par conséquent très acclamés par la foule ce samedi 26 octobre 2014, surtout par les filles... eh oui en plus d'être de très bons musiciens ces américains sont de vrais beaux gosses et ça s'entend, les cris retentissent au premier rang, ça bouge beaucoup dans la fosse ! En tout cas OLN envoie du lourd, après avoir fait carton plein au Batofar en début d'année ils sont de retour à Paris. Leur musique est très rythmée avec de bons gros riffs qui donnent la pêche, le post-hardcore du groupe est sans reproche, ce fut une très bonne surprise en live. Chacun des musiciens sur scène se donne à fond et plus particulièrement le chanteur Trevor ; il a beau n'avoir que 21 ans il est très énergique et se permet même quelques petits bains de foule. Matt a une très belle voix, les frères Wentworth font honneur à leur réputation. Le bassiste, quant à lui, est très charmeur avec les groupies du 1er rang, il fait les yeux doux, leur prend la main, leur fait des clins d'oeil et tout ça pour leur plus grand bonheur. Our Last Night est aussi très connu pour ses reprises d'artistes populaires, il ont joué leur célèbre cover d'adèle : Skyfall et également celle de Katy Perry, à savoir Dark Horse qui envoie grave le pâté en live. Ils viennent de sortir la version acoustique de leur dernier EP "Oak Island" sorti en novembre 2013 et leur dernier single n'est autre que la reprise "Maps" de Maroon 5 qui est sorti au début du mois, le 7 octobre 2014.

Graig a un nouveau style, une nouvelle coupe de cheveux, porte un chapeau, tandis que Robert reste fidèle à lui-même avec ses Rayban sur le nez ; il s'agit bien sur d'Escape The Fate. Beaucoup de choses ont changé depuis la dernière fois (nous les avions vu à l'Élysée Montmartre à Paris en 2010) et surtout au niveau de la formation du groupe sauf pour le chanteur

(Graig Mabbitt) et le batteur (Robert Ortiz). Mickael Money était passé de guitariste live à guitariste officiel, rejoignant ainsi son frère Monte Money (guitare), Max Green quitte le groupe et TJ Bell le remplace à la basse, puis les frères Money font un break refusant de participer à la tournée "Wrong Side Of Heaven", Kevin Gruft vient remplacer Monte tandis que TJ Bell prend la place de Mickael, et un bassiste non officiel remplace TJ bell à la basse.

Bref, le principal c'est qu'à 21h35 cette nouvelle formation d'Escape The Fate monte sur les planches du Cabaret Sauvage pour prendre la relève après Our Last Night et également pour clôturer cette première journée metalcore. Le groupe de post-hardcore originaire du Nevada joue beaucoup de chansons calmes au début et au milieu du show, mais TJ Bell à une très bonne prestance ; il fait aussi les chœurs et scream sur quelques titres plus posés, ce qui redonne du punch à ces derniers, c'est un très bon point. Après ces quelques chansons douces, place aux titres un peu plus violents, ce qui ravit beaucoup de fans plus friands de bons gros sons hardcore. ETF jouera quelques chansons du dernier album et notamment Picture Perfect en hommage à Tyson Stephens, chanteur de Scary Kids Scaring Kids décédé 4 jours plus tôt.. TJ échange beaucoup avec le public, c'est lui qui annonce les chansons et ne se gêne pas pour balancer quelques plaisanteries au passage, notamment pour un titre : "The next song is about Craig Mabitt's penis, ... this is Ten Miles Wide". Craig fait également quelques anecdotes et parle de la traduction de son nom en français, ce qui fait beaucoup rire les festivaliers, il bouge beaucoup sur scène et remarque bien un masque de licorne dans la foule. Il interpelle son propriétaire en lui demandant s'il peut l'emprunter, et jouera quelques minutes avec ce masque sur la tête. Il prendra aussi le smartphone d'un fan du 1er rang pour se filmer sur scène avec TJ Bell. En résumé, ils se sont un peu calmés depuis 2010 mais ont gagné en qualité de jeu. Le son était nickel : ce fut un très bon show.

C'est la fin du premier jour, laissons le staff se reposer car la journée du dimanche ne sera pas de tout repos.

Laissons place au djent, à 15h, cela fait à peine 10 minutes que les portes sont ouvertes, c'est cette fois-ci au tour de Novelists (anciennement A Call To Sincerity), autre groupe de frenchies, d'ouvrir le bal. Le chanteur du groupe de djent Matt Gelsomino discute avec le public, c'est nettement plus facile qu'avec les artistes anglo-saxons. Sinon niveau prestation, il y a quelques larsens au début et de légères faiblesses dans le chant clair mais sinon rien à signaler, le son est plutôt propre pour le petit groupe de djent français. Ils ont la lourde tâche de démarrer la deuxième journée du "Damage Fest" mais ont su chauffer la salle d'entrée de jeu ; quelques pit dès le premier groupe, ce fut très encourageant pour la suite de la journée. Des riffs lourds et des petits passages de guitares qui posent un fond sonore typique du style djent, nous avons savouré chaque minute du spectacle où Novelists nous a présenté les chansons de leur démo qui comprend 6 titres mais également un morceau sur lequel ils sont actuellement en train de travailler. Les jeunes français ont déjà participé à l'Euroblast, le festival dédié au metal progressif, et ont également fait une tournée européenne avec le groupe I, The Breather. On leur souhaite plein de bonnes choses pour la suite, on ne se fait pas de soucis pour eux, ils sont bien partis.

Les Polonais de Tides From Nebula font dans le métal atmosphérique. C'est un groupe instrumental et même en l'absence de chant,$ ils savent bien combler le vide ; le guitariste Adam Waleszyński remercie le public à la fin de chaque chanson et bouge partout. À un moment il descend même de la scène pour se faufiler entre les festivaliers et continue de jouer sa partie de guitare au milieu de la foule. Ce fût un live de 25 minutes pendant lesquelles nous nous sommes régalés de ce djent atmosphérique. Tides From Nebula a 3 albums à son actif, le dernier, intitulé Eternal Movement, date d'octobre 2013.

À 16h10, Circles entre en scène et là c'est la claque. Le chanteur à une superbe voix, très mélodieuse, sans problème dans les aigus et a même un scream pas trop dégueulasse. C'est très propre ce que nous offre Circles, à la fin du concert on n'entend que des commentaires positifs : "oh t'as vu cette voix de ouf", "c'était énorme". Le public fut très satisfait des prouesses du groupe et surtout de celles du chanteur à la voix exceptionnelle. La découverte de ces artistes est une très très bonne surprise. Un an après sa sortie, les australiens sortent la version "Deluxe" de leur dernier opus Infinitas moins de 2 semaines avant le "Damage", cette nouvelle édition comprend 3 titres inédits : Re-Visions, Layers et The Empty Mile.

Il est 16h45, on entend un métal progressif très agressif : il s'agit bien sur de Devil Sold His Soul. C'est un gros changement au niveau chant par rapport au groupe précédent. Paul Green, qui est le nouveau chanteur, a un scream plus sale mais tout de même très puissant, cependant pas très audible. On pourra distinguer quelques chants clairs pas si mal que ça mais le son de Paul est faible par rapport à la balance générale. Niveau instrumental, les anglais

sont les premiers du festival à compter un DJ dans leur formation. Celui-ci apporte pas mal de passages mélodiques, ce qui est un bon point car cela donne une meilleure structure à leurs compositions. DSHS n'a pas ravi tous les spectateurs, ils ont pourtant bien joué mais étaient programmés entre deux très bons groupes.

À 17h24 vous vous demandez s'il existe des boîtes de nuit pour métalleux ? À 17h25 avec The Algorithm, vous êtes fixés, le toulousain Rémi Gallego envoie la patate avec son son électro qu'il mixe à merveille. Il sort sa guitare de temps en temps pour les passages métal progressif, accompagné par Jean Ferry à la batterie. C'est une formation peu commune pour un "groupe" de métal mais qui fait sont effet, The Algorithm est un one-man-band (groupe composé d'une seule personne) créé par Rémi en 2009, il veut alors monter son projet musical qui consiste à mêler métal progressif, musique électronique, mathcore et dubstep. Habituellement, c'est Mike Malyan qui endosse le rôle de batteur live pour accompagner Rémi, cependant il se trouve que Mike est également le batteur du groupe Monuments qui sera sur scène juste après, à 18h05. C'est pourquoi, exceptionnellement, c'est Jean qui met la main à la pâte. Bref, revenons à nos moutons, Rémi à l'air populaire à Paris et plaisante avec le public, il bouge beaucoup sur scène pour compenser avec les moments où il est aux platines. En effet il saute partout, il peut le faire alors il se lâche, il a l'espace de la scène rien que pour lui. Petite anecdote : référence à la nationalité française du musicien, Rémi porte un tee-shirt "Charly et Lulu". The Algorithm a sorti son deuxième album, signé chez Basick Records, le 2 juin de cette année, il s'agit de Octopus4 qui a reçu d'excellente critiques, donc n'hésitez pas à aller jeter un coup d'oreille.

MONUMENTS ?! MONUMENTS ?! Oui c'est bien le tour de Monuments, LE groupe attendu par la rédaction de Maze. Même pendant les balances, le batteur Mike Malyan, le bassiste Adam Swan et le chanteur Chris Barretto nous en montrent de toutes les couleurs, on sait tous alors que l'on s'apprête à passer un moment de ouf. Le concert commence, et là c'est énorme, on en prend pour notre grade, la foule donne tout dès le début, on aurait dit que chaque festivalier avait économisé des forces pour tout relâcher pendant CE concert. L'ambiance est à son summum pendant toute la durée du show. Les pogos, les circle pit, les slams, on n'arrête plus ! La foule est en délire, les gars de monuments sont juste des vrais bêtes de scène, ils font un parcours sans faute pour ce monument du djent, c'est du pur bonheur musical. Le groupe de djent joue pas mal de chansons tirées de leur dernier opus disponible depuis le 23 juin 2014. Les deux guitaristes et le bassiste sautent partout, ainsi que le chanteur qui a une voix incroyable, aussi bien en clair qu'en scream, le batteur donne quant à lui tout son maximum, c'est un live de très haute qualité. Sur le titre "Regenerate" Chris nous demande de nous baisser juste avant d'envoyer du lourd, pendant la chanson il saute dans le public, porté par la foule. Monuments, c'était LE concert auquel il fallait assister en ce deuxième jour de festival, le métal progressif par excellence, ils ont tout simplement cartonné.

Quelle heure est-il ? 18h55 ? Mais c'est l'heure de voir After The Burial ! Si on voulait se reposer et bien c'est raté, ce n'était pas le moment de faiblir avec ce groupe de métal surpuissant. Le chanteur Anthony Notarmaso a une grande prestance, le batteur est excellent et les deux guitaristes font une prestation sans faute, malgré des couleurs de guitares opposées (rose fluo vs. vert fluo). Dans leur jeu ils sont totalement synchro et assurent comme des pro. Le guitariste ryhtmique (vert fluo) a une guitare Lacoste, ainsi qu'une petite veste de la même marque qu'il a apparemment l'habitude de porter en live, le chanteur porte ses chaussons habituels, tout le monde est à l'aise sur scène et cela s'en ressent dans l'ambiance qui règne à ce moment du festival. Anthony alterne scream grave et des petits screams aigus quelques fois rappés (sa petite touche personnelle), comme par exemple pendant le couplet de "A Wolf Amonst Raven" le single de leur dernier album "Wolves Within" sorti en décembre dernier. L'ambiance est au beau fixe, on a même la surprise de voir débarquer Chris Barretto qui arrive en courant sur scène puis plonge parmi les festivaliers. Bref, ATB est une légende dans son genre, ils ont tourné avec les plus grands noms du djent tels que Born of Osiris et Veil of Maya mais aussi d'autres groupes comme Disturbed, Killswitch Engage ou encore Hatebreed, et ce dimanche 26 octobre il nous ont offert un live haut en couleurs.

TesseracT, soit le calme après la tempête comme on dit. Il est 19h50, le groupe anglais entre en scène pour nous montrer son meilleur djent, et ce fut chose faite, on en a pris plein les oreilles et le public en redemande de plus en plus à chaque chanson, on en n'a jamais assez quand on a à faire à un monstre du djent comme ça. Cette prestation fut beaucoup plus calme et posée que les deux précédentes et c'est exactement ce qu'il fallait, ces trois groupes à la suite était parfaitement programmés pour profiter au maximum de chacun d'entre eux. Malgré une musique plus douce, la qualité est au rendez-vous, pas de doute possible. Le chanteur Daniel Tompkins (également chanteur de Skyharbor) épate tout le monde avec sa superbe voix, son charisme et l'énergie qu'il dégage. Le bassiste fait également remarquer sa pré-



sence sur scène en jouant pieds nus, en faisant des câlins au micro, en dansant avec sa basse mais aussi de par sa performance technique. Le batteur Jay Postones ne se fait pas oublier non plus, il fait preuve d'une très grande maîtrise de son instrument. Malgré une ambiance plus soft, on a quand même le droit à de bon gros breaks de malade avec le titre "Deception" en plein milieu du set, ce qui fut très apprécié et s'en est ressenti dans la foule. Tout comme les deux dernières chansons puissantes à souhait, ce fut un moment très agréable en compagnie de TesseracT. A refaire sans hésitation, les fans sont conquis.

Que dire des américains de Animals As Leaders ? Les guitaristes de DragonForce n'ont qu'à bien se tenir, Tosin Abasi nous envoie du lourd avec son acolyte Javier Reyes et leurs guitares 8 cordes. Ce groupe de djent instrumental très attendu du public nous en fait voir de toutes les couleurs. Cependant on remarquera quelques petits soucis de son pendant le live mais en se focalisant sur les doigts de Tosin qui parcourent sa guitare de long en large à une vitesse ahurissante on fait très vite abstraction de ce problème mineur et on se régale, tout le monde reste scotché devant cette incroyable performance. On a également du mal à suivre Mat Garstka à la batterie, ce show est très impressionnant, les trois musiciens ont du potentiel à revendre.

Animals As Leaders quitte la scène en emmenant tout son djent technique pour laisser place à Textures avec un djent plus discret, cependant le groupe prévu à 22h se fait attendre, les balances s'éternisent et le public est pressé de voir l'ultime concert qui va clôturer cette incroyable édition du "Damage Fest". Enfin vers 22h15 le concert commence avec une introduction plutôt longue, les néerlandais de Textures savent se faire désirer. Puis les choses sérieuses arrivent, le sextuor nous révèle des sonorités plus heavy metal que les groupes précédents avec un peu de mathcore, à l'instar des groupes comme Meshuga, et le claviériste donne une certaine atmosphère à la musique. Les festivaliers apprécient le moment en donnant leurs dernières forces et enfin Textures joue les dernières notes du festival.

Vivement la prochaine édition !

Quoi ?! C'est déjà fini ? Encore un weekend de ouf qui est passé beaucoup trop vite, on en redemande et on ne remerciera jamais assez Only Talent Productions pour cette deuxième édition du "Damage Festival". Il n'y a rien à redire sur l'organisation générale de l'événement. La programmation était tout simplement extraordinaire, de bonnes découvertes et deux groupes mythiques avec Our Last Night et Escape The Fate pour la journée "metalcore" le samedi et LE point sur lequel il faut insister pour ce festival, c'est la programmation de la journée "djent" le dimanche : comment vivre environ 5h de pur bonheur ? Tout simplement en assistant successivement aux concerts de The Algorithm, Monuments, After The Burial, TesseracT et Animals As leaders. On ne pouvait pas rêver mieux.

On se demande maintenant comment Only Talent Productions va se débrouiller pour faire encore mieux pour la troisième édition du "Damage". C'est très dur à imaginer mais on vous fait confiance. Peut-être un troisième jour de festival avec encore plus de groupes et par exemple un autre style à exploiter comme la scène hardcore et punk. On verrait bien Stick To Your Guns ou The Ghost Insisde au damage l'année prochaine, ainsi que The World Alive pour la journée metalcore, et pourquoi pas Chunk! No, Captain Chunk pour la petite touche française en finissant avec Born Of Osiris et Peryphery sur la journée métal progressif. Nous avons bien le droit de rêver en attendant un prochain numéro du Damage Fest. Que le djent soit avec vous !

- Jason Stum

LE FESTIVAL I'M FROM RENNES
SYMPTÔME D'UNE SCÈNE MUSICALE QUI FONCTIONNE

Jouer à la maison a toujours une saveur particulière. **Cette saveur, les différents artistes programmés au Festival I'm From Rennes nous la font partager, offrant à la fois de belles découvertes et des productions sur scène de qualité. Tremplin pour la visibilité et famille pour se conseiller et se soutenir, le festival est révélateur d'une scène musicale rennaise qui fonctionne avec éclat.**


D.R.

Pour sa troisième édition, le Festival I'm From Rennes a mis en scène les talents de la scène musicale rennaise, du 18 septembre au 4 octobre. Après avoir révélé des artistes rennais comme les Juveniles, les Popopopops ou Manceau qui ont réussi à s'exporter, le festival avait de nouveau prévu cette année une programmation riche pour bien débuter l'année. Pour cette nouvelle édition, ce sont près de cinquante artistes ou groupes tels que Betty The Nun, The Enchanted Wood, Magnetic Day, Sapin, Bikini Gorge, Fago Sepia, The 1969 Club ou encore Superets qui se sont produits sur scène dans une quinzaine de lieux différents, intimes ou grands espaces. Donner une visibilité et des premières dates à des artistes et groupes émergents, voilà le but que donnent les organisateurs du festival à l'événement, visée que confirme les artistes eux-mêmes, comme le rennais à la tête du projet Les Gordon : "Le festival est un bon soutien aux artistes qui émergent et qui font sûrement leurs premières dates, c'est le cas pour mon projet musical, ce festival fait partie de mes premières dates".

Une ville rock à l'empreinte musicale désormais éclectique

Avec sa réputation de ville rock, la cité qui a vu naître Etienne Daho et Marquis de Sade a su, au fil des années, préserver son empreinte musicale, tout en diversifiant cette identité pour ne pas se cantonner à un style musical particulier et pour confirmer sa place dans le paysage musical français. En 2013, Etienne Daho avait d'ailleurs apporté le soutien au Festival en déclarant “Rennes sera toujours le fer de lance d’une belle vitalité et d’une saine curiosité musicale. J’apporte tout mon soutien au festival I’m From Rennes”. Au cœur du festival, on a pu retrouver cette année du rock, pop, hip-hop, garage, électro, punk ou encore de la soul. De la soirée d'ouverture à l'Antipode, marquant la rentrée de la scène musicale rennaise, à la soirée de clôture électro à l'Ubu, on a découvert un paysage éclectique et varié. Cet élan d'éclectisme

s'est par exemple révélé par l'organisation de soirées à thème comme celle aux accents hip-hop avec Le Zooo et Panel Large organisée en partenariat avec les soirées Rennes Music Club au 1988 Live Club ou celle organisée en partenariat avec Check da Viba, association rennaise qui organise des concerts hip-hop au 4bis (Fixpen Sill, Casta, Big Bro, Sultano, Showcase artisanal, Dj Haze et Dj Sleem).

Une famille musicale rennaise

Cet éclectisme du festival est révélateur d'une véritable complicité entre les différents groupes. «On se conseille selon nos avis personnels et on se file des bons plans (on boit aussi des bières). Je trouve cette ambiance assez fraternelle.», exprime Lucas, chanteur et guitariste chez Betty The Nun. A Rennes, point de rivalités ou de tensions entre les groupes. "Au contraire, selon Guillaume, membre du groupe Cardinale, on se conseille les uns les autres et comme tout le monde (ou presque) se connaît, ça va beaucoup plus vite pour avancer ! C'est une super ville pour apprendre la musique en groupe, tu peux très vite jouer dans des bars, participer à des tremplins et quand ça commence à marcher un peu pour toi, commencer à jouer dans des salles, aux Transmusicales, à I'm From Rennes etc". Ces conseils et échanges entre artistes et professionnels, créant un véritable microcosme musical, on l'a retrouvé aussi pendant le festival lors de la journée Renconre Relation Chips du 21 septembre au Jardin Moderne, qui a permis aux jeunes groupes d'échanger sur leur projet musical avec des professionnels de la musique comme Jérome Bonnetin (programmateur au Mouv') ou Yann Hamon (Yapucca). Ces derniers ont pu les aiguiller sur les domaines de la communication, des droits d'auteur, de la distribution etc. Ces rencontres, ces échanges, même en dehors du cadre du festival, aboutissent parfois à de nouvelles collaborations, à de nouveaux projets, comme Leska, fruit de la collaboration de deux rennais, Les Gordon et Douchka.

Bientôt sur vos (bonnes) radios ...

Au milieu de cette cinquantaine d'artistes et de groupes programmés, il est difficile de dresser un portrait exhaustif de la qualité et de la diversité de la scène musicale rennaise. J'ai sélectionné pour vous des groupes et artistes qui ont participé au festival cette année et qui feront (très certainement) entendre parler d'eux dans les mois qui suivent : Fago Sepia, Betty The Nun, Cardinale, Marble Arch et Les Gordon. Quatuor rennais, Fago Sepia est un projet qui flirte avec un mathrock mélodique et énergique, mêlant frénésies jazzies, énergie noise et les rythmiques percutantes d'afro beat pour délivrer une musique complexe qui plonge sa magie dans des sonorités purement instrumentales. A la tête de ces variations impétueuses, on retrouve les membres d'autres groupes rennais : Ghislain Fracapane (Mermonte), Florian Jamelot (Mha), Jérôme (Finger Print) et Christopje (Totorro).

Originaire de Vannes, c'est désormais à Rennes qu'évoluent les membres de Betty The Nun. Puisant dans des sonorités indie-rock, la musique des Betties oscille avec éclat entre doucereuse mélancolie et énergie délicate. Menée par des rythmiques convulsives et des voix éthérées, la formation nous plonge au cœur de brumes saisissantes, aériennes et nostalgiques, offrant un rock racé et harmonieux, comme on a pu le découvrir lors de la première soirée du festival à l'Antipode. C'est à la chapelle du conservatoire que le trio post-rock Cardinale a dévoilé sa musique racée et épurée, tout en fêtant ce jour-là la sortie de leur nouvel EP. Leurs sonorités oscillant entre l'ambient, la pop minimaliste et le post-rock dévoilent une ambiance atmosphérique calme, lumineuse et aérienne qui s'est mêlée avec éclat à l'élégance du décor de la Chapelle.

Venu tout droit de Lannion et échappé du groupe rennais Maria False, Yann Le Razavet dévoile avec son projet Marble Arch une pop dopée aux influences multiples. D'une base pop, il offre un concentré de shoegaze sensible. Sur son premier LP, The Bloom Of Division, il nous avait offert un intime retour à l'enfance, bercé de bonheur et d'angoisse, errance enfantine qu'on a pu découvrir sur scène lors du festival.

Enfin, Les Gordon, projet musical alternatif qui se singularise dans le paysage musical rennais. A la tête de ce projet, on retrouve le beatmaker Marc Mifune qui a dévoilé pléthore d'EP, aux sonorités et rythmes cathartiques. Après s'être fait remarquer aux Transmusicales, le rennais, armé de sa lunchpad, a offert pendant le festival aux rennais un set onirique et planant, dévoilant une pop légère, sauvage et dansante, dans la même lignée que celle de Superpoze, Madeon ou Fakear. Sur son dernier EP Saisons, le rennais nous offre des sonorités voyageuses et rêveuses, samplant de nombreux instruments (guitares, violoncelles, ukulélé, mandolines, claviers etc).

- Marie-Madeleine Remoleur



RENCONTRE AVEC LES FATALS PICARDS

Ciel bleu, fontaines monumentales, universités, centre-ville bourgeois ensoleillé et mémoire du peintre Cézanne rappelée un peu partout dans la ville... Il est tristement réducteur de résumer Aix-en-Provence en omettant de mentionner son festival de la chanson française, l'un de ces rendez-vous immanquables du Sud de la France, qui s'est tenu du 03 au 11 octobre 2014. Les amateurs de rock'n roll et de bons mots étaient présents pour applaudir les Fatals Picards, toujours en pleine forme, après une première partie assurée par "Laids Crétins des Alpes", punks artisanaux qui valent le détour. Textes souvent humoristiques, parfois lucides et engagés sur des riffs qui déménagent, en phase avec un public endiablé, le show des Fatals Picards est resté fidèle à sa réputation.

C'est entre deux balances que Paul Léger et Yves Giraud, respectivement chanteur et bassiste du quatuor énergique les Fatals Picards, ont accepté de répondre aux questions de Maze.

Ce n'est pas la première fois que vous venez au festival de la chanson française du pays d'Aix. Qu'est-ce qui vous attire sur ce festival ?
Paul Léger : L'argent, l'argent !

Yves Giraud : Comme l'an dernier, ça a pas changé !

Paul Léger : On fait ça pour la monnaie. De toute façon comme disait un fameux groupe, "c'est la monnaie qui régit le monde, c'est la monnaie qui régit la terre, c'est comme ça on peut rien y faire".

Yves Giraud : Non non, en fait, on nous a réinvités tout simplement.

Paul Léger : D'habitude c'est plutôt nous qui faisons la démarche de proposer nos services à des festoches et là c'est la cinquième fois qu'on vient et à chaque fois, ça se passe super bien. On est super bien accueillis et les gens qui nous accueillent sont contents eux aussi. C'est une affaire qui roule. Il y a quelques festoches comme ça en France où on est un peu des habitués et arriver dans des coins où les gens “ça leur fait plaisir de t'accueillir !”, c'est cool !

Vous avez actuellement un projet de DVD Live. Pouvez-vous nous en dire un mot ?
Paul Léger : On avait le projet de faire un DVD mais on se demandait comment le payer. On a donc décidé de passer par une plateforme de crowdfunding, comme ça se fait pas mal. Nous on avait jamais tenté le coup. On a demandé un peu moins de vingt mille balles et on les a eues en même pas quarante-huit heures, alors que normalement t'as trois mois pour le faire. Donc du coup on a rehaussé nos prétentions en essayant de faire un petit peu mieux. On a demandé aux gens de continuer à filer des thunes pour faire vraiment un chouette DVD avec un chouette packaging.

Yves Giraud : Un DVD qui va rassembler les quinze ans de carrière avec le florilège de tous les titres qu'on a pu composer, un spectacle de deux heures, avec du bonus, des backstages, et deux-trois conneries.

Est-ce qu'un album est en projet ?
Paul Léger : Il y a toujours un projet d'album.
Yves Giraud : On va faire un break de six mois à la fin de l'hiver, donc on reviendra avec des idées neuves.

Paul Léger : Ça va se faire dans la foulée, mais pour l'instant on est plus concentré sur le DVD.

Vous avez pris le choix de quitter les gros labels. Comment le justifier ?
Paul Léger : Si on avait trouvé des gens compétents avec qui on aurait fait du bon boulot, on serait resté là-bas mais le fait est que quand tu es sur des grosses grosses boîtes comme ça, qui ont plus l'habitude de bosser avec des Christophe Maé ou des Superbus, c'est vrai que quand ils se retrouvent avec des projets un peu comme nous, un peu alters, un peu difficiles à caser, ils savent pas bosser. Au lieu de nous aider ils nous foutaient plutôt des bâtons dans les roues. On a décidé de se passer d'eux, surtout qu'en plus ils prennent un paquet de pognon. On en revient toujours au pognon, mais tu vois c'est des gens qui foutent rien pour toi, qui à la limite t'emmerdent et qui te pompent la moitié de ton pognon. On a préféré repartir comme à la belle époque !

Yves Giraud : L'autoprod, c'est ce qui nous correspond le mieux je pense.

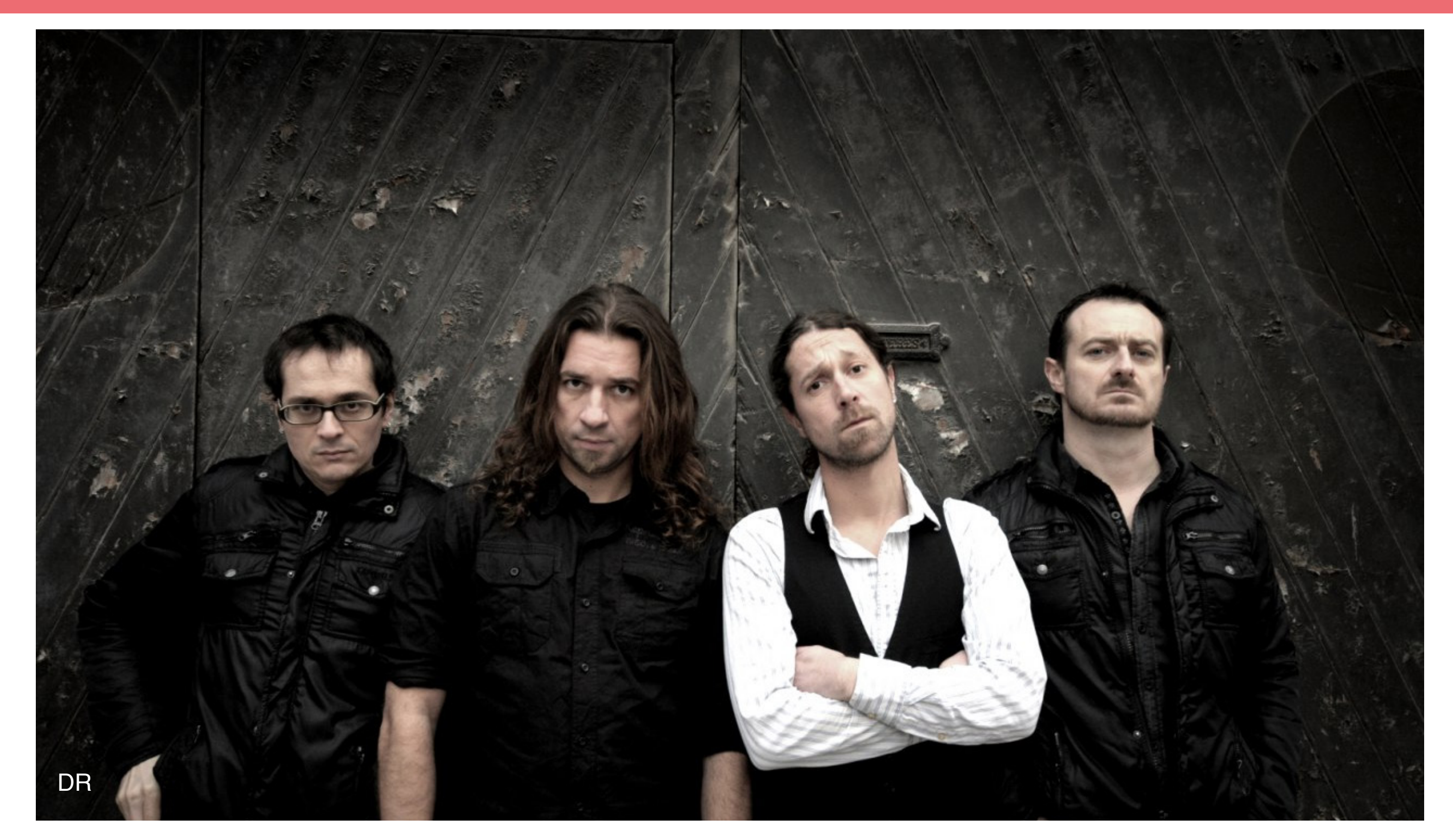
Vous étiez tout à l'heure à une conférence sur les paroliers. Comment se passe l'écriture d'un album ? Est-ce un travail collectif ?
Paul Léger : C'est plutôt Billy (Laurent, le guitariste, ndlr) qui s'y colle. C'est lui le gratteux. Mais il y a des chansons qu'on a écrites avec Yves. Y a pas de recette miracle en fait. C'est Billy qui finalise plutôt les trucs, les idées elles peuvent venir de droite, de gauche.

Yves Giraud : Surtout de gauche.

Paul Léger : On signe tous les textes à quatre de toutes façons. C'est plus équitable même si chacun a un boulot différent dans les Fatals.

La question que tout le monde se pose : Laurent est-il l'intello du groupe ?
Paul Léger : Bah il a des lunettes, mais en fait, le vrai intello, c'est moi !

Dave, qui apparaît dans le clip de Coming Out, est-il crédible dans le rôle du père homophobe ? Comment s'est passé le tournage ?
Paul Léger : Dave n'est pas crédible, mais le tournage s'est très bien passé. Dave est quelqu'un d'adorable, qui a répondu présent gracieusement pour notre clip. La journée avec lui s'est super bien passée, c'est quelqu'un d'assez sympa et il a plein d'anecdotes diverses et variées sur plein de personnalités du show-


DR

biz qui sont assez croustillantes. C'est un mec cool.

Puisqu'on parle des personnalités du showbiz, un mot sur Didier Wampas, peut-être ?

Paul Léger : Est-ce que Didier Wampas est réellement une personnalité du showbiz ? C'est surtout quelqu'un qu'on connait depuis longtemps, c'est un des rares mecs avec qui on a fait des trucs. Les mecs se battent pas pour faire des participations avec nous.
Yves Giraud : Il répond présent quand on demande un petit featuring. Sur Punk au Lichtenstein, il est passé au studio deux heures, il est venu et il s'est marré.
Paul Léger : On a fait des concerts avec lui, on l'a invité à un Olympia.
Yves Giraud : Il nous offre toujours sa douce et mélodieuse voix et ça fait toujours plaisir. Un super chanteur !
Paul Léger : (rires) Non.
Yves Giraud : Non.

Shaka Ponk s'est vu remettre la décoration de Chevalier des Arts et des Lettres par le Ministère de la Culture. Pourriez-vous envisager une telle décoration ?

Paul Léger : La médaille des chiffres et des lettres, comme on dit !
Yves Giraud : On en rêve !
Paul Léger : Si Shaka Ponk l'a, je vois pas pourquoi on l'aurait pas, étant donné que les mecs, ils chantent même pas en Français !
Yves Giraud : Je sais plus trop ce que ça veut dire cette décoration. Ça veut tout dire et rien dire.

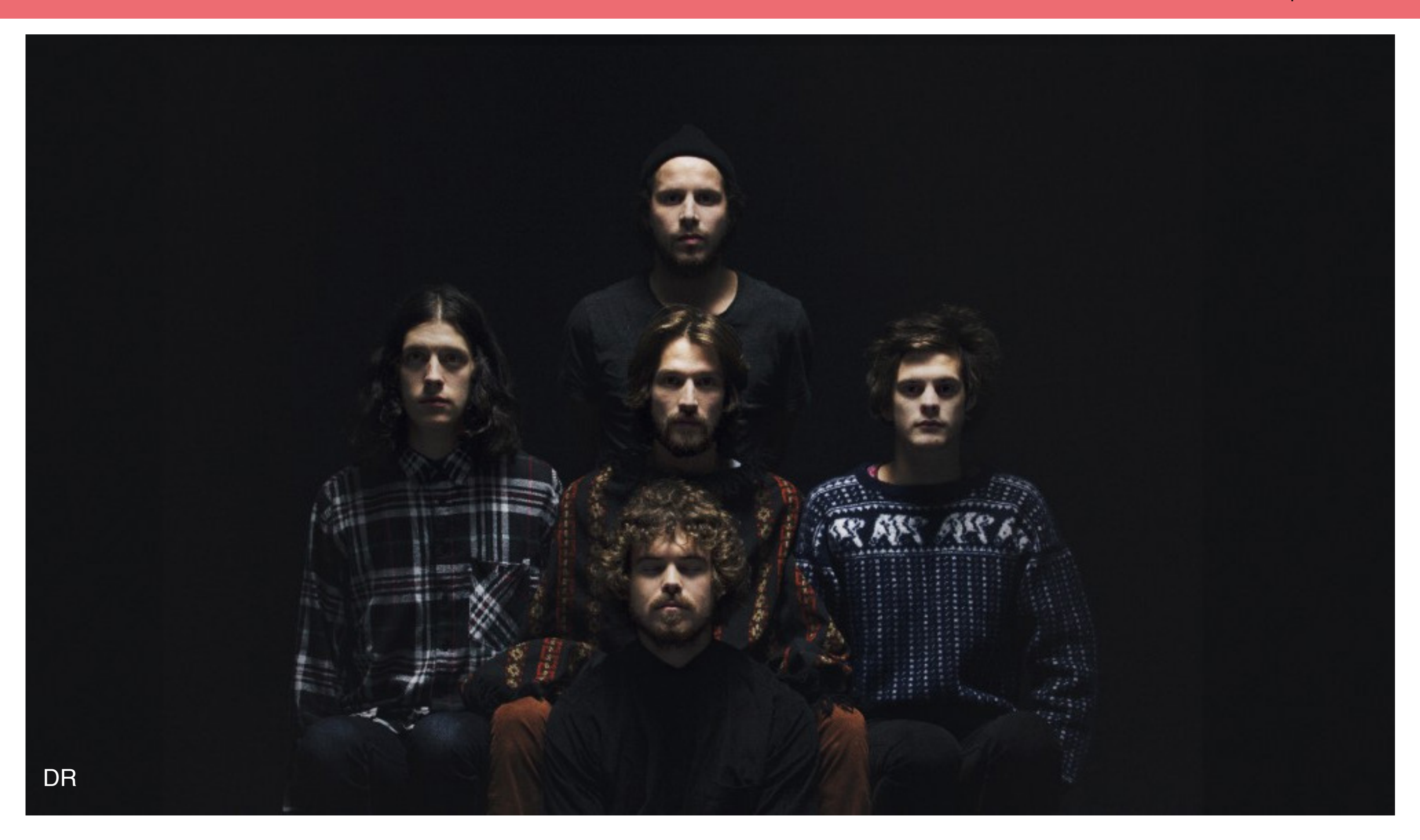
Stallone l'a eue.

Paul Léger : Voilà, tu vois !
Yves Giraud : Oh putain !
Paul Léger : J'ai envie de te dire "pourquoi pas nous ?".

Quels conseils donner à un groupe de jeunes désireux de faire du rock ?

Paul Léger : N'en faites pas, comme ça ça laisse plus de places aux...
Yves Giraud : ... Non, non, faites du rock. Point. Te monte pas la tête. C'est ce que je dis à mes élèves ou aux petits groupes que je peux voir : faites du rock, et faites-le avec la niaque, avec passion, sans essayer de voir trop gros et si ça doit arriver, ça arrivera.
Paul Léger : Faut pas tracer de plans sur la comète. Faut juste bosser et être sympa. Bien jouer, jouer à l'heure, être disponible pour les fans.
Yves Giraud : La musique c'est pas un métier à proprement dit. Ça peut devenir un métier si tu tournes beaucoup.
Paul Léger : Vaut mieux monter ton groupe et vivre ça comme une bonne passion et te faire plaisir avec tes potes plutôt que de dire "oh putain je fais ça pour..." parce qu'en règle général, ça marche pas.

- Propos recueillis par Basile Imbert


DR

NATAS LOVES YOU
LA POP QUI VOUS VEUT DU BIEN

Natas Loves You est un projet musical né en 2010 au Luxembourg. Comme bon nombre de formations, le groupe a vu le jour au sein d'une bande d'amis se réunissant et se consacrant à la musique. Ce quintet masculin éclectique d'origine française, américaine, finlandaise mais aussi espagnole, s'est ensuite consacré à l'enregistrement, en mars 2014, d'un premier EP intitulé Skip Stones mêlant chœurs harmoniques, guitare, batterie et clavier psychédélique assimilable à des groupes comme Metronomy et Breton. Puis la réputation et le bouche à oreille firent leur travail et Natas Loves You se voyait déjà propulsé dans des salles de concert, des festivals avec un public attentif et enthousiaste. Ainsi ils remplissaient La Maroquinerie à Paris et étaient programmés notamment au Printemps de Bourges, aux Francofolies de la Rochelle, au Festival chorus des Hautes-Seines ou encore au Primavera Sound à Barcelone

Il aura fallu attendre octobre 2014 pour pouvoir écouter leur premier album The 8th Continent. Les onze titres présentés sont un concentré tantôt de pop dynamique et psychédélique comme avec les titres énergiques Got to Belong, Skip Stones ou encore Go or Linger, tantôt un son mélancolique et rêveur qui reste en tête exprimé à travers Horizons et Amazon par exemple. En résumé, d'après les membres du groupe, l'album "parle du temps qui passe, de la mort qui rôde mais surtout de l'amour salvateur". Derrière le projet des cinq membres, on trouve également un homme ; le producteur Chris Zane, connu pour son travail avec les Friendly Fires et Passion Pit notamment. Le groupe s'inscrirait comme la relève de cette pop électro, planante et mystérieuse comme le résume bien le clip de Go or Linger, mais aussi vagabonde avec celui de Skip Stones largement influencé par le cinéma de Wes Anderson dans A bord du Darjeeling Limited.

Désormais, le groupe ne compte pas s'arrêter aux scènes parisiennes. Une tournée européenne est annoncée jusqu'en mars 2015 en France, en Belgique, aux Pays-Bas et en Suisse.

- Roxane Thébaud

SÉBASTIEN TELLIER ON STAGE

Image de fond aquarium, orchidées géantes et parasols, voilà le décor estival psychédélique où vous pouvez voir évoluer Sébastien Tellier. Tombé amoureux du Brésil, l'artiste nous a livré un dernier album, L'aventura, aux sons bossa-nova aromatisés aux synthés des années 80. Cette profusion d'originalité et de créativité vient sans doute de l'enfance "banale" passée entre les "barres d'immeubles".



D.R.

Nous avons pu assister au live du grand barbu à lunettes au TAP de Poitiers vendredi 17 octobre. Sébastien Tellier a enchaîné les chansons de son dernier album comme Ritournelle, Ricky l'adolescent ou encore Plus près du soleil en grillant ses cigarettes. Il a aussi interprété l'Adulte, référence au dessin animé Les mystérieuses cités d'or, devant un public attentif mais aussi dansant.

En effet, un des exploits de cet artiste multi-facette a été de faire se lever et danser une bonne partie du public, assis confortablement dans des fauteuils moelleux. Divine, qui lui avait permis de participer à l'Eurovision en 2008 et Kilometer de l'album Sexuality, en ont fait se déhancher plus d'un !

Faire bouger c'est bien beau mais émouvoir, c'est bien aussi ! L'amour et la violence, piano-voix de l'album Sexuality, a été réarrangé avec une guitare électrique et des sons brésiliens, un délice ! L'artiste nous a livré un autre très bon piano-voix, un peu écorné par un problème technique, mais qui a été repris de façon magistrale.

Le groupe n'a pas été en reste avec un pianiste, un batteur, un bassiste et un percussionniste. Un de nos coups de cœur reste Calypso, une balade électro hypnotique. Sébastien nous a quitté après un rappel et un set psyché, solaire... Un vrai mélange de sonorités ! Un conseil : si Tellier passe près de chez toi lecteur, où que tu sois, n'hésite pas à y aller. C'est une expérience musicale assez fantasque, bluffante et peu commune. Du Sébastien Tellier tout craché.

- Julia Coutant

ÁSGEIR À LA CONQUÊTE DE L'EUROPE

Vous avez peut-être déjà entendu parler d'Asgeir, ce jeune artiste fraîchement débarqué d'Islande. C'est à l'Epicerie Moderne de Feyzin, en périphérie Lyonnaise, que nous retrouvons l'artiste pour une de ses rares dates françaises. Cette salle, à l'ambiance généralement intimiste, est ce soir remplie de nombreux spectateurs qui ont fait le déplacement pour voir cet artiste dont les chansons ont déjà conquis les ondes – avec même une petite percée dans le monde de la publicité.



Après une longue première partie, Asgeir arrive enfin sur scène, accompagné de musiciens eux aussi venus de sa lointaine contrée. Sans plus de cérémonies, ils débutent leur performance. Et quelle performance : dès les premières notes, sa voix est d'une justesse digne de ses enregistrements studio, avec une voix pure et sans superflu, et une ambiance particulière ; le tout sur des textes doux rédigés par un parolier lui aussi venu du grand froid, qui n'est autre que son père.

Les titres s'enchainent, et l'Islandais n'échange que très peu avec son public, que ce soit par des interventions en anglais – avec lequel il avoue lui-même être encore mal à l'aise – ou par des regards. On peut tenter de trouver une explication à ce caractère introverti : ayant vécu toute sa jeunesse dans des villages reculés d'Islande, Asgeir semble encore mal à l'aise dans sa nouvelle vie remplie de villes surpeuplées et de personnes inconnues.

La prestation mêle titres dans la langue natale de l'artiste ainsi qu'en anglais, et le public est rapidement conquis. Toutefois, une petite déception est perceptible côté spectateurs : le concert est presque trop parfait, trop proche de ses albums, et le côté « live » en est presque oublié.

Au final, on ne peut qu'apprécier cet artiste de seulement 22 ans, qui entame une carrière internationale avec des dates aux Etats-Unis, dans les pays Scandinaves, ainsi qu'en Australie et au Japon l'année prochaine. En espérant que sa pudeur nordique s'estompe pour laisser place à un artiste qui saura conquérir son public en laissant apparaître une personnalité en plus d'un talent indéniable.

- Michael Marino

DOOLITTLE DES PIXIES
ÉLECTRIQUE, POÉTIQUE ET CYNIQUE

Découverte du temps où j'étais au lycée, lorsque la curiosité m'a poussé à chercher d'autres morceaux que "Where is my mind?" , les Pixies font partie de ces groupes que je n'ai jamais lâché et vers lesquels je reviens toujours tôt ou tard. Notamment avec Doolittle, fer de lance du rock alternatif des années 90.



D,R,

Doolittle ?

L'album devait à l'origine s'appeler Whore (pute en anglais), mais lorsque le graphiste Vaughan Oliver propose au groupe d'illustrer la pochette avec un singe auréolé en référence à leur chanson Monkey Gone to Heaven, Franck Black, chanteur du groupe, décide de changer le nom de l'album en prenant un mot dans les paroles de la chanson Mr. Grieves. Ainsi Doolittle serait une référence à Jimmy Doolittle, un officier de l'US Air Force ayant mené en 1942 le premier bombardement de Tokyo désormais connu sous le nom de "Raid de Doolittle".

« J'imaginais que les gens allaient penser que nous étions anticatholiques ou que j'avais été élevé dans la croyance catholique et que j'essayais de me faire passer pour un sale gosse qui rejetait sa religion. Un singe avec une auréole, avec un titre tel que Whore, ça allait nous attirer des tonnes de rumeurs et de conneries sur notre compte. Alors j'ai changé le titre. »

Entre surréalisme, surf rock et punk

En effet Franck Black a grandi dans un foyer très religieux et les références aux histoires et personnages de l'Ancien Testament sont courantes dans ses textes. Pour ce qui est des sujets d'écriture, il cite aussi comme influence, des films surréalistes comme Eraserhead de David Lynch ou Un Chien Andalou de Luis Buñuel. Musicalement, les Pixies sont influencés par des artistes assez variés, Joey Santiago le guitariste du groupe était un fan de David Bowie dans les années 70 avant de s'intéresser plus au punk rock : il cite notamment Black Flag. Kim Deal et David Lovering, respectivement bassiste et batteur, eux sont plutôt amateurs de folk tandis que Franck Black écoutait beaucoup de rock 60's notamment les Beach Boys dont l'influence surf music se fait énormément sentir dans la musique des Pixies.


Steve Pyke - Hulton Archive/Getty Images

Le son "alternatif"

Paru en 1989, un an après Surfer Rosa leur album précédent, en pleine explosion de la vague alternative américaine portée par Sonic Youth, R.E.M. ou encore les Butthole Surfers et Big Black, avec Doolittle les Pixies signent un album au son frais et pop qui influencera bon nombre de groupes et artistes des années 1990 comme les Smashing Pumpkins, Nirvana, PJ Harvey ou Radiohead. Ainsi Kurt Cobain admettra même par la suite qu'en écrivant Smells Like Teen Spirit il cherchait à sonner comme les Pixies avec leur manière de passer brutalement d'un couplet murmuré à un refrain hurlé.

Niveau son, à la basse hypnotisante et aux chœurs naïfs de Kim Deal viennent s'ajouter une batterie monumentale et des guitares mélangeant surf rock et punk, un quatuor à cordes rejoint même le groupe sur Monkey Gone To Heaven. On passe d'un air pop touchant comme Debaser ou Here Comes You Man à des titres brefs et brutaux comme Tame ou Gouge Away portés par l'interprétation viscérale de Franck Black qui alterne chant presque murmuré et hurlements déchirants comme dans Hey, cette balade électrique torturée.

C'est sans doute cette puissance dans l'interprétation et cette variété qui font de Doolittle un album aussi marquant et influent. Après assurément plusieurs centaines d'écoutes et quelques années, je continue de revenir vers les Pixies avec ce chez d'oeuvre enragé, violent et poétique. En bref, imaginez l'effet que produit un coup de poing donné dans un mur et vous aurez Doolittle.

- *Étienne Meignant*

NÖRDIK IMPAKT
16ÈME ÉDITION



21 000 festivaliers sur l'ensemble de la semaine, 13 000 lors de la fameuse soirée de clôture. Du 21 au 25 octobre, plusieurs soirées affichaient complet. On peut dire que c'est une édition qui a plutôt très bien fonctionné. Surprises, déceptions, sensations... le Nördik Impakt ne cesse de nous surprendre d'année en année.

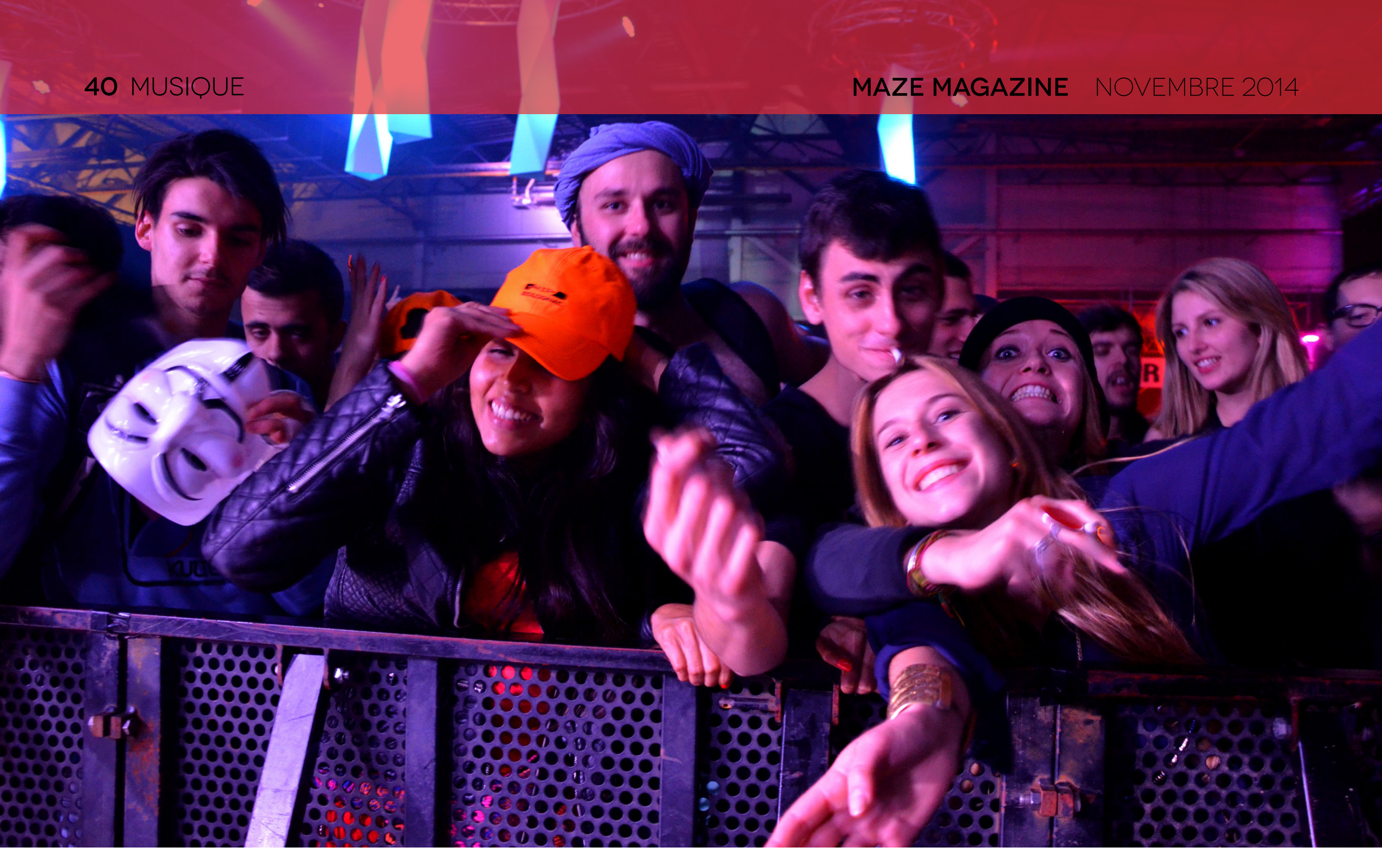
On commence tout doucement la 16ème édition de ce festival caennais de cultures numériques et indépendantes à l'ESAM avec l'exposition Nördik Numerik et la projection du Best Of des "Chronik Nördik". Démonstrations de robots impressionnantes grâce à la startup Cybedroïd. Ça valait le coup d'oeil. Quant à la projection, on fêtait en quelques sortes les 5 ans du journal de bord vidéo du Nördik. Un moment sympathique animé par le président de l'association "Les films du Cartel". S'en est suivi dans la soirée, au Cargö cette fois, le projet "Maïsha" : Fakear VS Bibendum (orchestre de Jazz). Une rencontre que l'on pourrait juger assez étrange, qui l'est, mais qui, à l'écoute, est agréable. En revanche, ceux qui ne s'attendaient pas à ce que Bibendum soit un orchestre, ont surement été déçus... Difficile de retrouver l'univers fidèle de Fakear. S'ajoute à ce projet, le laboratoire de recherches de l'Université de Caen qui a pu mettre en place un système pour que les lumières réagissent à la musique (capteurs sur les instruments). Chapeau.

Le mercredi 22, le Zénith de Caen accueillait Blanca Li (chorégraphe) et son spectacle "Robot!". Ça avait l'air très sympa mais malheureusement nous n'y étions pas. Nous n'étions pas non plus au CaenFrenchTech Day MAIS nous n'avons pas raté la soirée de jeudi soir au Cargö : Jabberwocky en première partie de The Do, qui reviennent avec leur nouvel album Shake, Shook, Shaken. Alors, par où commencer? Ah, oui. Nous avons rencontré le jeune groupe de Poitiers Jabberwocky (très sympas au passage), mais le micro de notre rédactrice n'a pas fonctionné. Comment vous dire que nous sommes TRÈS déçus de ne pas pouvoir vous livrer leur interview..? Du coup, on va faire avec ce dont on se souvient : ils étaient trois potes de fac, qui faisaient déjà de la musique aupara-



vant (deux étaient dans un groupe de rock, et l'autre faisait un peu de mixage), ils se sont bien entendus et se sont mis à faire de la musique ensemble, ils ont posté quelques sons sur Internet mais ils savaient pas si ils allaient continuer, et puis des potes les ont encouragés, et de là est né "Jabberwocky" (le nom d'un poème de Lewis Caroll, mais ils en ont pas dit plus), ils écoutent des groupes assez différents, mais souvent dans le genre électro quand même (ils ont cité Flume, Woodkid et puis...d'autres dont on ne se souvient malheureusement plus). Cette année ils ont enchaîné les dates (une trentaine), et puis après ils ont été programmés au festival des Vieilles Charrues, où cela leur a plu de jouer devant un public aussi grand, en plus, de leur tournée, ils ont eu un petit penchant pour les bretons qui "savent bien faire la fête" selon eux, l'année dernière, ils ont été très surpris du succès de leur chanson Photomaton (vous savez la pub pour la Peugeot 208 avec le robot), et c'est ce qui les a poussé à continuer à faire de la musique. Après la diffusion sur Radio Nova, tout s'est ensuite enchaîné très rapidement. Il n'y a pas longtemps, Fakear a remixé leur titre Pola, ils en ont été très contents, "ça a donné une nouvelle dimension à la musique, et puis ça a permis de la faire connaître à d'autres personnes" nous ont-ils dit, Le 3 novembre ils sortent un nouvel EP avec deux nouveaux titres (une voix féminine sur l'un et une voix masculine sur l'autre) et des remixes, Ils ont vraiment hâte qu'il sorte, et puis on peut leur souhaiter pour la suite du bonheur, la santé, la santé mentale surtout, et d'avoir une payotte parce que plus tard ils veulent une payotte et ils feront les meilleures cocktails de tout le sud de la France. Voilà en une phrase ce qu'on peut vous dévoiler sur ce jeune groupe pop électro très prometteur. Par ailleurs, leur live en première partie a ambiancé la salle, c'était vraiment chouette !

Revenons au concert de The Do (qui affichait complet) : un concert mémorable auquel on ne s'attendait pas du tout. Olivia, resplendissante dans sa combinaison rouge et ses baskets à scratchs nous a fait danser sur leurs nouveaux titres, et mêmes leurs anciens (petit clin d'oeil à leur album Both Ways Open Jaws). Sa voix, la mise en scène, les lumières, le déjanté Dan, le tout sur un ton électro, étaient tout



simplement fous. Un concert vraiment réussi au Cargö, salle avec laquelle ils ont eu "une belle histoire d'amour". D'ailleurs, c'était la première date de leur tournée. Malheureusement, Tomas Barfod qui devait nous faire le plaisir de venir jouer après eux a annulé sa tournée en France, c'est donc le groupe caennais Samba de la Muerte qui a pris la relève. Sinon, Isaac Delusion affichait complet le même jeudi à la Maison de l'Etudiant, et d'autres groupes étaient programmés dans la journée sur la scène Pression Live au Cargö !

"Nördik Incity" : le vendredi, la fête commençait vraiment à Caen. Le duo électro Sarh était à l'église Notre Dame de la Gloriette, le collectif Bandits Vision a livré une performance hors du commun mêlant grafs, musique live et vidéo au Pavillon de Normandie, et de nombreux groupes étaient programmés dans les bars de la ville et dans des appartements. L'ambiance battait son plein. De plus, la Red Bull Music Academy s'installait au Cargö à partir de 22h : Pilooski, Seekae et Flako étaient programmés. Difficile de choisir...

Et nous y voilà : la soirée de clôture du Nördik Impakt. 10h de musique électronique sous le toit du Parc Expo. 25 artistes programmés. C'est le moment que tout le monde attend. On fait le bilan pour vous. Beaucoup de gens étaient déçus par la file d'attente pour entrer, qui leur a fait rater le premier concert de la grande scène : Chinese Man. Beaucoup de filles déçues par une autre queue : celle des toilettes. Parce que oui, il n'y avait qu'environ 20 toilettes pour 6000 filles. Pas pratique. Sinon, on vous explique : 4 scènes, avec des ambiances différentes dans chacune. La tête d'affiche : Kaytranada. Quelque chose nous disait qu'il ne serait pas là car il avait déjà un set en Angleterre dans la soirée, et à notre plus grand désespoir, ça n'a pas loupé... Grosse déception pour le public. Certains auraient même voulu voir leur place remboursée. A part ça, une très bonne ambiance générale. On pouvait distinguer deux types de public : ceux qui venaient pour Bakermat, et ceux qui venaient pour Kenny Larkin. Et ouais, entre saxophone et techno de Détroit, c'est pas la même chose. Mais il en faut pour tous les goûts. Et ce n'était pas un mauvais choix ! En parlant de choix c'était encore une fois difficile de savoir quoi aller voir... Rester pour la fin de Kölsch qui a su séduire la foule ou aller voir le projet What So Not (Flume n'était même pas là, bouhhh) ? Cotton Claw ou Super Discount 3 ? Kenny Larkin ou UZ ? Pas besoin d'un dessin. Y'avait quand même un paquet de trucs chouettes en cette nuit du 25 octobre. Bref. Comme toujours, certains auront passé une pure soirée, d'autres une bonne, d'autres une moins bonne, d'autres une décevante. Mais notre avis reste positif. Le son aurait pu être un tantinet meilleur mais les décors étaient super. Merci Nördik Impakt de nous avoir fait danser toute la nuit ! Pour ce qui est des défauts (d'organisation, ou pas) de cette année, tu feras mieux l'année prochaine (en évitant si possible les nappes de brumes qui déprogramment la tête d'affiche) !

- Noa Coupey

OUVERT

LE

dimanche



dimanche//17h//rbs 91.9fm





CARIBOU

CHRONIQUE & REVIEW LIVE

Daniel Victor Snaith. Manitoba. Daphni. Mais surtout Caribou. Tant de noms pour nommer ce mathématicien hors pair des sons, ingénieur des rythmiques et créatif au talent admis par tous en 2010 avec Swim, premier album de l'artiste aussi médiatiquement mis en avant, malgré de nombreux précédents, et qui a su mêler avec finesse et volupté techno music, pop rock et psychédélisme pop en laissant derrière lui des morceaux comme Sun ou Odessa, devenus cultes.



DR

Difficile alors de passer, quatre ans plus tard, à côté d'Our Love, nouvelle sortie chez Merge Records de l'Ontarien maintenant basé à Londres, surtout à l'écoute de la bombe, sortie au courant de l'été : Can't do without you, déclaration d'amour presque névrotique mais puissamment psychédélique (track sur laquelle s'est même auto-remixé le jeune papa).

L'album en lui même, paru début octobre, nommé Our Love se révèle cependant être en deçà du niveau auquel Caribou nous avait habitué avec Swim ; oh, non, pas de beaucoup, mais suffisamment pour lui attirer les foudres des médias. Frôlant simultanément la crise de la quarantaine et celle du second album «médiatique», Caribou a de quoi perdre le peu de cheveux qu'il peut lui rester.

Mais au final, que penser d'Our Love ? Il est, premièrement hétérogène sur la longueur. Même si certaines tracks finement menées - All I ever need et Your love will settle free en étant les deux exemples les plus parlants - permettent à l'album de ne pas se perdre dans une longueur inutile et ennuyeuse, il est vrai que certaines autres comme Silver ou Julia Brightly ne semblent servir que d'interludes non finalisées, à notre grand déplaisir, malgré une production des plus pointues. Propre, certes, mais pas pour autant efficace.

Mais malgré ce défaut, Our Love gagne quand même le pari de nous toucher via des textures des plus douces et des plus intimes, sur des rythmes lancinants et sensuels (pensée au morceau éponyme à l'album). Caribou arrive donc avec grâce encore une fois à mêler parfaitement expérimental & pop, à trouver le juste milieu, le parfait équilibre entre dance music et musique de salon, et à faire s'ouvrir nos cœurs. Cherchant peut être un peu trop la perfection, la créativité de l'artiste a pu être mise à mal.

Mais Caribou était également attendu au tournant quant à sa prestation live. Après avoir fait danser des foules de part et d'autre du globe durant quatre ans, de la première partie de Radiohead à Nîmes aux Boiler Room, le retour du génie canadien était prévisible, et c'est carrément une tournée mondiale qu'entreprend l'artiste. Nous avons eu la chance d'assister à une de ses performances, le 21 octobre dernier, au Transbordeur, salle lyonnaise mythique.



b-rob.com

Affichée en première partie : Jessy Lanza. Jusque là inconnue (ou presque) des bataillons, la jeune canadienne (elle aussi), nouvelle signée chez Hyperdub - maison de qualité à laquelle nous adressons toutes nos condoléances tant pour DJ Rashad que pour The Spaceape – nous offre sur son premier et dernier album Pull my hair back un R'n'B «synthopique» et métallique, teinté de noir. Annoncée par beaucoup comme «le renouveau du r'n'b féminin contemporain», après AlunaGeorge, FKA Twigs ou autre Kelela (dont nous, rappelons le, sommes tous fans), la jeune femme a su doucement ambiancer un public hétéroclite. Voix sensuelle et groove presque angélique, les instrumentaux de Jessy paraissent presque dans l'obscurité de la salle ressembler à une deep techno puissante et rythmée. Petit à petit les corps se délient et les têtes commencent à bouger. Une prestation intéressante et pour tout dire surprenante de la part d'une artiste dont il nous plairait entendre des nouvelles sous peu.

Mais – et tout le monde s'accordera la dessus – personne n'était là pour elle. Tout le monde était la pour eux, pour lui, pour Caribou. Et c'est quelques minutes après qu'apparut enfin Dan Snaith et ses musiciens (Ryan Smith, Brad Weber et John Schmersal). Lumières de circonstances : Our Love est lancé, rapidement suivi des autres Your love will settle free, Odessa, etc … Le groupe joue ici la sûreté – au plus grand plaisir de son public, et se cantonne à jouer presque uniquement des morceaux du dernier et de l'avant dernier album. La tracklist s'étoffe et chaque opening se voit accueilli avec engouement par le public, réceptif au mélange d'electronica et de musique instrumentale qu'offre le groupe. Ce qui est assez intéressant avec le live de Caribou, c'est qu'ils ne se contentent pas uniquement de «jouer» leur musique, mais s'appliquent également à la «transformer». Des tracks calmes comme All I ever need pour ne citer qu'elle se voient armer de bangers ultra violents et se transforment presque en hit UK house de sept ou huit minutes chacune.

Après un ultime (et malheureusement unique) rappel, j'ai cité Sun, parfait moment de communion entre le public et le groupe, le groupe quitte la scène. Les regards des spectateurs se croisent. Les sourires restent pour autant figés.

- *Victor Jayet-Besnard*

COMMENT SOUNDCLOUD A RÉVOLUTIONNÉ MA MANIÈRE D'ÉCOUTER LA MUSIQUE ?

Initialement créé à Stockholm par deux ingénieurs suédois, pour ensuite s'implanter à Berlin en 2007, SoundCloud est devenu en quelques années un site générant plus de 175 millions d'utilisateurs actifs par mois. Le site permet la diffusion et le partage de fichiers audios, chaque utilisateur peut ainsi uploader ses morceaux sur la plateforme et écouter ceux des ses confrères. Le site est un véritable tremplin pour certains, et une vraie mine d'or pour d'autres.



Le site est assez simple d'utilisation, il suffit de suivre quelqu'un pour que les sons qu'il poste ou reblogue se retrouvent dans votre timeline. SoundCloud est donc le meilleur moyen de découvrir de nouveaux morceaux et de nouveaux artistes. Pour ma part, je suis abonné à environ 150 membres ce qui me permet d'avoir une timeline plutôt riche et diverse. Ces 150 membres sont composés de mes amis qui me font découvrir leurs nouvelles découvertes (il est nécessaire de bien les choisir), mes artistes favoris qui postent leurs nouveaux morceaux ou encore les sites tels que Pigeons & Planes qui rebloguent les nouvelles pépites dès lors sorties.

La plateforme musicale permet de créer et de partager une infinie multitude de playlists. C'est avec plaisir qu'on découvre la dernière sélection hip hop de son cousin ou encore tout les morceaux produits par Boys Noize en un seul clic. SoundCloud permet véritablement le partage et la découverte, et c'est ce qui rend son addiction très intense. Certains artistes laissent même la possibilité de télécharger instantanément leurs morceaux comme Stwo qui vient de nous partager son doux et dernier remix de Banks pour Drowning. Et si on veut encore aller plus loin dans la découverte, chaque utilisateur peut ajouter ses sons préférés à ses coups de cœurs. Qui n'a jamais rêvé de savoir ce que son artiste favori écoute ?

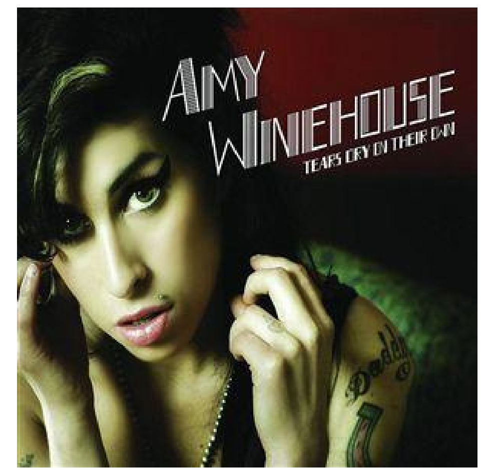
D'autre part, la version mobile de SoundCloud est tout aussi efficace que sa version web (surtout depuis sa dernière mise à jour), quoi de mieux que de profiter du temps de trajet le matin pour écouter les 3 nouveaux Drake que presque l'intégralité de votre timeline s'est empressée de rebloguer ? (6 God est le meilleur des 3). Avec SoundCloud, plus besoin d'aller sur une dizaine de sites et d'y passer des heures pour être au courant de l'actualité musicale, ici, toute la musique vient à vous. Écoutant en grande majorité de la techno et du hip hop, je peux vous assurer que l'internet regorge d'incroyables merveilles pour ces genres musicaux.

Et si vous n'êtes toujours pas convaincu, SoundCloud est garanti sans publicités et votre temps d'écoute est illimité. Mais ce qui devait arriver, arriva, aux Etats-Unis on y trouve malheureusement de la publicité, alors en attendant profitez-en. Dépêchez-vous d'aller vous inscrire, peut être que Tchami vient de sortir un nouveau remix et que vous n'êtes toujours pas encore au courant.

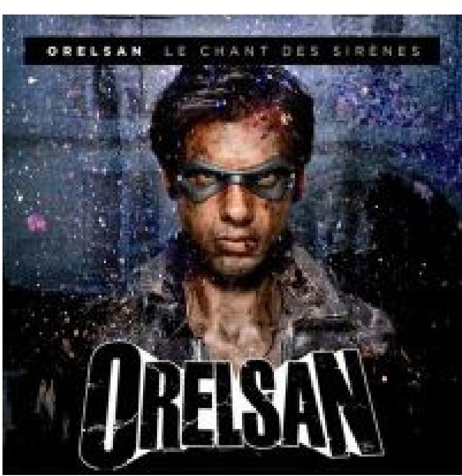
- François Leclinche

PLAYLIST BREAK UP

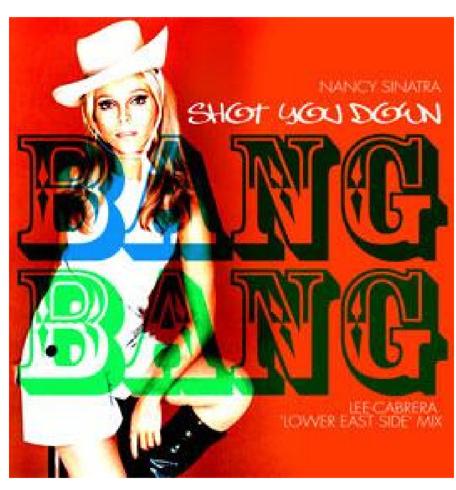
Les chansons d'amour, c'est bien. Bon je ne dirais pas non plus que les chansons de rupture sont mieux, mais elles ont un certain charme... Pour ce joli mois de Novembre, nous vous avons concocté chez Maze une playlist de «break up», pleine de jolies chansons pas forcément (trop) tristes. Tout ça fait partie de la vie, qu'on le veuille ou non (philosophie time).



Amy Winehouse - My tears dry on their own



Orelsan - Finir mal



Nancy Sinatra - Bang bang (my baby shot me down)



Renaud - Manu



Keaton Henson - Lying to you



Paloma Faith - Only love can hurt like this



Asaf Avidan - Conspiratory visions of Gomorrah



Pixie Lott - Broken Arrow

Convaincus ? En larmes ? Si cette playlist vous a plu, vous pouvez la retrouver dans son intégralité sur Spotify. Bon pour compléter cette playlist avec humour, nous vous conseillons Confessions nocturnes... N'hésitez pas à partager vos goûts, vos choix musicaux avec nous : ce sera avec plaisir.

- Julia Coutant

Cinéma



UNE NOUVELLE AMIE

UN FILM QUI VA VOUS FAIRE DU BIEN

Adapté librement de la nouvelle Une amie qui vous veut du bien (The New Girlfriend) de Ruth Rendell, le nouveau film de François Ozon, Une Nouvelle Amie, est sûrement la perle du cinéma français de cette fin d'année. Il sort le 5 novembre et il ne faudra pas le rater.


Mars Distribution - Droits Réservés

Une Nouvelle Amie, qui à l'origine devait s'appeler Je Suis Une Femme, est l'histoire de Claire, une femme mariée qui perd sa meilleure amie d'enfance, Laura. Suite à ce tragique évènement, elle va rapidement s'approcher de la dépression, mais c'est alors qu'elle va découvrir un secret étonnant sur le mari de Laura. Pour donner une présence maternelle à son enfant, il se travestit et devient Virginia. Virginia va vite devenir une nouvelle amie pour Claire, même si cette dernière voit plus ça comme un jeu alors que David prend un réel plaisir à se travestir. Petit à petit, on découvre que David se cherche, il est en pleine quête identitaire pour « être une femme ». Pendant ce temps, Claire s'attache de plus en plus sentimentalement à cette Virginia, qui lui rappelle son amie Laura dont il n'est pas exclu qu'elle éprouvait de l'attirance pour cette dernière… Homme ou femme ? Homo ou héréto ? Les deux ?

Entre fantasme et réalité, le scénario est assez tordu. On se pose des questions, on se perd dans les relations entre les personnages, on est à la limite du suspens narratif ! Puis on se retrouve et on finit par comprendre avec soulagement ce méli-mélo de sentiments et sexualités. C'est un vrai conte de fée que nous propose François Ozon, avec sa part de noirceur, de mélodrame, de comédie, pour un final digne des « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Homosexualité, travestissement, recherche identitaire, c'est de ces sujets qui font l'actualité que le film traite. Même si quand Ozon a commencé à penser cette histoire, il n'y avait pas encore de polémique à ce sujet. Avec Une Nouvelle Amie, où l'on rit avec les personnages, et pas des personnages, ou l'on pleure avec eux, où l'on s'attache vraiment à leurs histoires, le réalisateur espère pouvoir ouvrir les esprits et les idées du public. Ozon a filmé Virginia comme il filme les femmes, avec des gros


Mars Distribution - Droits Réservés

plans très expressifs et les mettant en valeur. On se retrouve donc vite avec deux femmes qui occupent tout l'écran et nous emportent dans leurs sentiments.

Dans les rôles principaux, on trouve tout d'abord Anaïs Demoustier qui joue avec une grande justesse Claire, cette femme dans un drôle passage de sa vie. Se laissant aller vers la dépression, en chemise et pantalon elle contrasterait presque avec Romain Duris, qui joue David/Virginia, avec ses robes, talons hauts et maquillage soigné. Ce dernier est réellement exceptionnel dans ce rôle presque double. On pense à Guillaume Gallienne et le rôle de sa mère dans Les Garçons Et Guillaume, A Table ! mais il est moins caricatural. Travesti, il est complètement crédible : effet de surprise passé, on ne peut pas se moquer de sa transformation. Au contraire, il arrive à nous émouvoir aux larmes notamment lors de la scène en boîte de nuit où il réalise qu'il aimerait vraiment s'assumer complètement en tant que femme. A leur côté, le mari de Claire est joué par Raphaël Personnaz, qui avait à la base été casté pour le rôle principal de David/Virginia. Côté musique, on retrouve avec assez d'étonnement le Hot N Cold de Katy Perry au côté de Une Femme Avec Toi de Nicole Croisille, un mélange parfait pour un film qui parle de la différence.

En somme, Une Nouvelle Amie est vraiment un très beau film, duquel on sort le sourire aux lèvres après tout ce que l'on a traversé avec les personnages de cette histoire et avec une envie de tolérance. Une réussite de plus dans la lignée des films de Ozon.

- Laurie Montagner


Warner Bros

ANNABELLE
UNE POUPÉE, UN RATÉ

"Mais qui diable voudrait offrir une telle poupée ?!" C'est ce genre de question pas sérieuse qui nous habite avant même d'avoir vu le film. Insipide, faux, raté : voici les quelques adjectifs que j'utiliserai en premier lieu pour qualifier ce film qui surfe littéralement sur le succès qu'avait connu The Conjuring en 2013. En quelques mots, le film raconte l'histoire de John et Mia, deux jeunes mariés qui attendent un bébé. John offre à Mia une poupée que celle-ci adore plus que tout. Mais après avoir été agressée par une secte satanique, la vie paisible de ces jeunes gens prend un autre tournant et "l'adorable" poupée devient encore moins sympathique qu'avant ! Et à part l'évocation de ceux-ci, les personnages d'Ed et Laurraine Warren ne sont pas présents.

Le scénario lui même pose déjà problème : il correspond parfaitement à un schéma vu et revu qui commence sérieusement à s'essouffler. Mais ce n'est absolument pas de la faute des scénaristes puisque figurez-vous qu'une fois de plus c'est tiré d'une histoire vraie ! Tremblez mesdames et messieurs devant une horreur authentique et véritable ! Ça aussi c'est une formule qui s'essouffle ou du moins qui ne peut pas se suffire à elle-même : un film ne peut pas fonctionner uniquement sous prétexte que son histoire est "vraie". Ici, la jauge d'originalité du film est très basse, le scénario nous fait croire que nous avons déjà vu ce film à tel point il est commun. Le découpage du film est lui aussi très moyen. Ici, en plus du fait que l'histoire même est prévisible, les plans et les actions des personnages sont téléphonés au plus haut point. Peut être sommes nous trop contaminés par les codes horrifiques modernes ? La plupart des gens vont voir un tel film pour avoir peur, pour se faire peur. Evidemment vous allez à plusieurs reprises sursauter, mais cela est tellement toujours amené de façon évidente que nous sommes perpétuellement dans une phase d'attente d'une image grotesque, surgissant rapidement accompagnée de violons stridents ! Cela fonctionne à 99% du temps : un plan général décrivant une pièce, ce plan dure et permet au spectateur d'ausculter la pièce sous toutes ses coutures jusqu'à qu'une porte s'ouvre toute seule pour laisser surgir l'iconique figure de la petite fille flippante! Et vous êtes bien sûr aidés par la musique qui sert à la montée en tension. Encore une fois, un film ne peut pas compter que là dessus. En fait, on a plus l'impression d'être face à une attraction que face à un film.

Mais tout cela fonctionne à merveille ! Vous n'allez


Warner Bros

peut être pas avoir peur, mais le sursaut est au rendez vous. Il y a néanmoins quelques séquences plus travaillées que d'autres ou du moins plus réussies comme par exemple la scène de l'ascenseur. Mais honnêtement rien de marquant ou de véritablement original.

Là où le film est un peu audacieux c'est dans le fait de nous montrer clairement la figure du démon. Habituellement, tout ce qui est monstre, alien, fantôme, démon, n'est pas montré dans son entièreté à l'écran pour permettre au spectateur d'y croire plus facilement car c'est son imagination qui reconstruit la partie manquante de la créature. Et cela semble assez logique qu'il soit difficile de montrer quelque chose qui n'existe pas. Evidemment, certains films ne fonctionnent pas comme cela, comme par exemple District 9 qui nous montre entièrement les extraterrestres, mais c'est, dans ces cas ci, la force du film. Au contraire, dans Alien, le monstre est terrifiant car nous ne le voyons pas ou très peu (sauf à la fin, ce qui d'ailleurs casse le procédé). Dans les films d'horreur, maintenant, le démon est souvent montré comme une ombre. C'est d'ailleurs la formule qui est utilisée dans The Conjuring. Mais dans Annabelle donc, le démon nous apparaît effectivement clairement à l'image. Et c'est sans doute un point fort car c'est inattendu et peu commun (actuellement). Reste à savoir si ça marche... D'autre part, le réalisateur, John R. Leonetti, explique aussi dans une interview qu'il pense que la poupée d'Annabelle fait beaucoup plus peur que Chucky dans Chucky 3, film dans lequel il était à la photographie. Annabelle fonctionnerait mieux, grâce au fait qu'elle est statique et que donc elle existe mieux, elle est plus réelle. Peut-être ; en tout cas une poupée fonctionne de toute façon assez bien car elle fait partie de ces objets rapidement inquiétants naturellement.

Un film donc très décevant et qui ne ressemble en rien à du cinéma. C'est une attraction à but purement lucrative et la fin du film semble d'ailleurs nous annoncer un probable troisième volet de la série. Il n'est en tout cas pas étonnant de voir que le film n'est pas signé James Wan mais John R. Leonetti qui ne nous a pas franchement marqué pour l'instant avec ses précédents films.

- Tom Vander Borght



LE FESTIVAL LUMIÈRE 2014

Emma Pellegrino, Benoit Michaely, Philippe Husson, Nicolas Renaud

LES GRANDES SÉANCES

Prenez la Halle Tony Garnier ou bien les plus grandes salles des cinémas lyonnais, remplissez les gradins ou les sièges - même ceux des côtés où le risque de torticolis est élevé - de quelques milliers de personnes. Faites en sorte d'avoir un ou plusieurs film cultes, quelques invités et voilà, vous avez une grande séance. Recette simple et vendeuse, elle peut nous laisser légèrement blasé. Mais non, les toiles immenses et les hauts-parleurs qui défoncent les tympans, ça a la capacité de vous laisser des empreintes dans le cerveau, des souvenirs tenaces. Peut-être qu'il n'a rien à faire au festival Lumière mais ce cinéma fracassant, on l'aime aussi.



Massacre à la tronçonneuse

Cette année, les spectateurs pouvaient découvrir ou redécouvrir Massacre à la tronçonneuse peu de temps avant sa ressortie en salle le 29 octobre à l'occasion de sa remasterisation en 4K, supervisée par le maître lui-même. Enfin, peut-on vraiment parler de ressortie ? En effet après une censure puis à son classement X pour "incitation à la violence" son succès s'est surtout fait par la voie de la VHS et du circuit illégal (environ 500 000 VHS pirates rien qu'en France). Ainsi pour la grande majorité des spectateurs présents c'était le premier visionnage dans une salle de cinéma. Justement les conditions de la salle s'avèrent ici plus qu'idéal, avec un nouveau transfert proche de la perfection, permettant de libérer toute la fureur visuelle qui a permis de terrifier génération après génération. Néanmoins l'époque ayant changé, et il faut bien avouer que beaucoup ont été troublé ne sachant pas sur quel pied danser, entre trip burlesque et horreur viscérale, sans doute habitués à un trop plein de formatage de la production actuelle. Cela n'a pas empêché de ressentir un malaise certain envahir la salle lors de scènes, même 40 ans plus tard, toujours aussi tétanisantes : la première apparition de Leather-Face, la découverte de la salle à manger macabre au milieu des plumes, et le montage acéré de la


© Getty Images

scène finale d'extrêmes gros plans épuisants.

La nuit Alien

De 21h jusqu'à 7h du matin, environ 4000 personnes ont pu enchaîner les quatre films de la saga regroupant Ridley Scott, James Cameron, David Fincher et Jean-Pierre Jeunet. Ce dernier justement était le grand invité en venant ouvrir cette nuit. Loin de la langue de bois habituelle, il est étonnant d'entendre le réalisateur reconnaître clairement que son film est le plus mal-aimé de la saga, alors qu'il se révèle être simplement une honnête petite série B. Malgré cela il assume totalement le résultat final, excepté certains détails accordés à la production. Le principal intérêt de ce marathon sado-cinématographique était de s'apercevoir, sous nos yeux, l'évolution d'une mythologie et son traitement au fil des différents cinéastes. Force est de constater que chaque épisode est identifiable, a une identité qui lui est propre malgré des producteurs envahissants. D'ailleurs, Fincher n'a toujours pas cicatrisé ses déboires, allant jusqu'à renier son opus qui, sans être complètement abouti, a le mérite d'imposer une certaine vision et les germes d'une future filmographie prospère. Finalement, ce que l'on retiendra de cette nuit est que, malgré la fatigue qui s'est accumulée au rythme des tueries, l'ambiance festive a survécu. Et cela jusqu'à faire resurgir une certaine conception du cinéma-spectacle à savoir un public qui vibre et s'amuse dans le même élan galvanisé.

La séance enfant : Le voyage de Chihiro

Hommage à Hayao Miyazaki, le festival Lumière a projeté mercredi dans la Halle Tony Garnier Le voyage de Chihiro.

En effet, Miyazaki avait annoncé en même temps que la sortie de Le vent se lève qu'il entamait sa retraite et le festival Lumière entendait remercier son travail en le programmant. Mais, est ce vraiment le remercier que de projeter pour la séance jeune public un film de celui qui faisait rêver autant les petits que les grands ? L'hommage paraît fourré là où peu pourront se plaindre et la séance Jeune Public se teintera des pleurs de bambins apeurés par les monstres de Chihiro.

Les ciné-concerts

A la vue du prospectus, un muet allemand en noir et blanc à 11 heures du matin un dimanche semblait peu attirant. Mais les conseils de nombreux cinéphiles me poussèrent à aller jeter un coup œil. Imaginez une ombre de main ou un regard appuyé par un orgue, imaginez cuivres et cordes accompagner la folie puis la détresse d'un vampire ou celle d'un homme. Pour Le dernier des hommes, l'orgue rugit donnant force et vie au héros, personnage imposant


D.R.

aux yeux exorbités. Tandis que sur l'image sublime et muette de Nosferatu, l'orchestre fait l'effet d'un baiser régénérateur. Il redonne un souffle – morbide – de vie à cette histoire hantée par une peste et une mort aux canines acérées. Le ciné-concert est bien présent au festival et parfois par surprise comme à la séance en hommage à Henri Langlois – créateur de la Cinémathèque française -, où un pianiste transforma deux films de ses dix doigts. Le lien entre les œuvres du passé et le jeu des musiciens crée de grands moments de cinéma : la restauration est instantanée et les films existent là, devant nos yeux, aussi authentique qu'à leur sortie. Jetez vos chaînes hi-fi, vos casques audio et les haut-parleurs de vos ordinateurs : même avec tout l'espoir du monde, rien ne vaudra jamais un orchestre pour emmener un film et son spectateur.

La séance de clôture

Une cérémonie de clôture splendide, à l'image d'Almodovàr. Un karaoké géant de Restire pour l'accueillir, des discours émouvants, de la joie, de la bonne humeur, du cinéma. L'artisan du festival, Thierry Frémaux, rend hommage aux 100 ans de la Halle Tony Garnier. Marisa Paredes, la muse de Pedro, est à ses côtés. Timide, le réalisateur s'essaye au bain de foule. La salle hurle, la clameur monte, Pedro est au 7e ciel. Et nous aussi. C'est ça le festival Lumière, aimer, rire et chanter. Pedro se lève, fait un voeu de postérité pour le Festival. Un dernier hommage va être rendu à l'espagnol avec la projection de Tout sur ma mère. "C'est un hommage à toutes mes actrices, à toutes les actrices." Chapeau bas l'artiste.

Séance surprise !

Ajoutons un petit mot sur un événement inattendu, mais de taille : la venue surprise au cours du festival de l'un des réalisateurs hollywoodiens majeurs, John Mctiernan (Die Hard 1 et 3, Predator, Last Action Hero, A la poursuite d'octobre rouge, le 13ème guerrier...). Huit mois après une année carcérale, pour une mise sur écoute de ses producteurs par le détective privé Anthony Pellicano, et quelques semaines après sa rétrospective à la Cinémathèque ainsi qu'un hommage par le festival de Deauville, Mctiernan était donc à Lyon. Venu pour présenter Meet John Doe (L'Homme de la rue) de Frank Capra, il a introduit une séance organisée à l'improviste de Die Hard : Piège de cristal dans sa copie restaurée. Il est apparu comme un homme, certes fatigué, mais déterminé à faire valoir son discours politique acerbe sur l'Amérique, et surtout à revenir dans le cinéma. Son prochain film Red Squad, avec John Travolta et qui contiendrait de très nombreux plans d'effets spéciaux, a de grande chance d'imposer, comme ce fût le cas pour ses films de fins des années 80, de nouvelles règles de mise en scène.

Remerciements à Nicolas Da Silva

LE FESTIVAL LUMIÈRE 2014
LES RÉTROSPECTIVES

Si la communication du festival Lumière compte essentiellement sur les grandes séances et la présence d'une personnalité importante pour remplir les salles et attirer les foules, nous l'aimons plutôt loin des flashs et du fond de teint, dans ce qu'il a de plus beau : les rétrospectives. Oubliez tout vos fantasmes de machines à voyager dans le temps, posons les yeux sur la toile blanche.



Frank Capra © Warner Bros

Sur quelques films français, par Bertrand Tavernier

Habitué des lieux, Bertrand Tavernier nous offre cette année encore une sélection précieuse de films francais. Un panel éclectique passant de la comédie romantique au film policier, ces histoires aux saveurs passées nous entraînent dans un monde inconnu avec par exemple, le Paradis Perdu d'Abel Gance.
"Rêves d'amour, bonheur trop courts..." Un air musical, thème du film, donne le ton lyrique au chatoyant noir et blanc. Tout est précieux : soie et dentelles. Là-bas, les pauvres sont riches d'amour, heureux de vivre. Mais l'idylle se transforme en drame, la guerre à commencé et les hommes sont appelés.

Dans cette comédie, l'éclairage est hollywoodien et les acteurs trop beaux pour être vrais. Mais même aujourd'hui, près de 70 ans après la sortie du film, on y croit dur comme fer et dans les yeux de chaque spectateur opère la mythique magie du cinéma.

Directed by Frank Capra

Découvrir le cinéma de Franck Capra, réalisateur du cultissime La vie est belle, c'est un éclair de lucidité : ses films sont d'une actualité frappante.

Frank Capra, c'est un peu le Hollywood populaire. L'homme obstiné qui tourne ses idées coûte que coûte sans studio et avec des acteurs mécontents (New- York, Miami). Loin des classiques subterfuges, il n'utilisera pas les diamants et belles voitures pour nous faire rêver, non. Frank Capra, ce sera plutôt des carottes crues en déjeuner et un auto-stop aussi atypique qu'érotique. Au-delà du cinéma, ce sont manifestes.

Franck Capra ce sont des séances tordantes et des films distributeurs de sourires, des questions aussi :



Nelly et Monsieur Arnaud, Claude Sautet © D.R.

« Mais comment les américains ont-ils pu aimer ce film en 1936 alors qu'il est communiste ? » (L'extravagant Mr. Deeds). Après un léger mouvement de sourcils et un rembobinage express des images du film, l'impression se confirme : il n'y a jamais réellement de discours politique dans son cinéma mais une mise en scène d'actes dont la nature tend plus vers la solidarité et la justice que le communisme. Pas de classes sociales, pas de prolétariat, pas de bourgeois mais de l'humour et de l'amour, du charisme et de l'héroïsme – et pour cela, n'oublions pas les interprètes en or que capte Capra comme Gary Cooper, Jean Arthur, Clark Gable, Claudette Colbert.

Frank Capra s'engagera dans ses films sous couvert d'un humour sensuel aussi juste que mordant qui, des décennies plus tard, n'aura de cesse de nous convaincre.

Le temps de Claude Sautet (1960-1995)

Il n'est pas des plus anciens, il n'est pas des plus méconnus. Ce cinéaste, c'est Claude Sautet. Celui que l'on a qualifié de réalisateur commercial (énorme méprise d'ailleurs que de confondre l'envie du profit à celle de l'accessibilité d'un film) est mis à l'honneur au Festival Lumière. Ses plus grands succès (César et Rosalie, Les choses de la vie...) sont à nouveau sur le grand écran et c'est avec joie que nous découvrons cette esthétique floue aux teintes passées, ces personnages simples et francs. Chez Sautet, tout est délicat : de son scénario au jeu des acteurs, rien ne va être imposé. Il y a le génie de parvenir à une inimitable finesse intellectuelle tout en restant extrêmement accessible. Chacun va s'y distraire, rire et pleurer mais l'émotion que vous garderez sera le bucolique regret d'avoir quitté cet univers au charme fou. C'est cela qui fait la magie de Sautet, il touche tout le monde, en plein cœur.

LE FESTIVAL LUMIÈRE 2014

LES TÉMOIGNAGES

Au milieu des invités, des caméras et des fans survoltés, Maze a rencontré ceux que le festival est censé viser : de l'étudiante au partenaire, c'est le jeune public que nous avons choisis. Cette jeunesse qui s'est bousculée aux rétrospectives Capra, a pleuré chez Sautet et s'est engagée dans le festival. Loin des clichés sur la jeunesse fuyant le patrimoine cinématographique, ces jeunes ont croqués à pleines dents les sept jours de festivités en gardant parfois quelques arrières goûts amers.

Vous avez dit Lumière ?
Premier voyage dans l'univers lumière. Contrairement à ce que l'on peut penser, le cinéma attire toujours, et plutôt énormément au vu de la file d'attente, et cela chaque jour : le grand écran vaincra !
On retrouve cette atmosphère si particulière des rassemblements, en un même lieu, avec une passion commune, où l'on peut parler à tous, où chacun prend en compte ceux qui l'entourent, même si ce n'est que par des regards échangés avec un voisin qui demeurera à jamais inconnu. Mais comme vous, il semble transporté par l'orgue jouant pour « «Le Dernier des hommes » de Murnau, emporté par la musique et les images de « Berlin symphonie d'une grande ville ».
La programmation du festival touche à tous les genres et nous concerne tous, tous genres confondus… Aucun n'a donc dominé pendant ces sept jours, et le résultat fut à la hauteur de cette diversité, avec pour moi la découverte d'Ida Lupino, la réalisatrice de « Voyage de la peur ». J'ai aimé la mise en avant de figures féminines libres et fantaisistes qui manquent « un peu » dans notre quotidien.
Une critique, simplement, sur les prestations des présentateurs qui avaient parfois d'étranges airs de parenté avec les grandes émissions sur plateaux télévisés, ce qui n'était pas vraiment à propos ! Mais ceci est un autre sujet, et n'enlève rien au charme du festival !
Thaïs, étudiante en Lettres

Et bien tout d'abord, de la surprise ! Je ne connaissais pas du tout ce festival et l'ambiance m'a agréablement étonnée, avec son petit village, son petit magasin de DVD en tout genre où on ne sait plus où donner des yeux, sa magnifique brocante qui m'a littéralement charmée, sa petite caravane pour remédier aux petits creux qui se font sentir entre les films. Et puis bien sûr, les films ! Cette plongée dans le cinéma du début de siècle, m'a également bien charmée. Ma seule déception a été de ne pas avoir pu rester aussi longtemps que je l'aurai voulu.Mais je sais que ce festival n'a pas dit son dernier mot alors c'est avec impatience que j'attends l'année prochaine pour me rattraper et assouvir ma curiosité !
Léa, étudiante en Lettres

Fort de notre ancrage dans le quartier de Monplaisir (ndlr : lieu où est installé le village du festival Lumière) et en lien avec l'association des commerçants, nous avons eu la chance pour la troisième année consécutive de tenir le stand de restauration durant la brocante ciné-photo. Cette place unique m'a permis de percevoir différentes choses : la passion de chaque exposant pour l'image, la photo, le cinéma. Derrière chaque exposant se cache une histoire de vie, des anecdotes toutes plus intéressantes les unes que les autres. De surcroît cela m'a permis de percevoir leurs différents ressentis sur l'évolution de la brocante au fil des années, les liens complexes avec le festival... Et après tout, quel meilleur endroit pour le partage qu'autour d'un café brûlant ou d'une bière bien fraîche ? J'y retournerai avec plaisir l'an prochain.
Augustin, étudiant et serveur au Jardin d'Anaïs, café-restaurant.

Être bénévole au Festival Lumière, c'est avant tout être un amoureux des rencontres.
Ce festival, entre cinémas et publics divers, permet aux bénévoles de découvrir les coulisses d'un grand événement, d'une organisation unique et d'une semaine pleine de souvenirs. Pour ma part, c'est un réel plaisir que d'accueillir les spectateurs, les invités et de leur faire vivre au mieux les séances et le festival durant toute la semaine.
Agir pour ce festival me rend active, membre de ce festival à part entière et non pas juste une spectatrice cinéphile, amatrice des longues heures passées dans les salles obscures. Alors, pourquoi ai-je proposé ma candidature à Lumière ? Tout simplement pour vivre le cinéma. De toutes les manières possibles.
Marion, étudiante en cinéma et bénévole pour le festival.

Qu'il n'y ait pas vraiment de surprise a rendu la chose un peu plus conventionnelle pour moi, cérémonial



© Reuters

pour le coup. Faye Dunaway était un bon choix, Belmondo avait été une belle surprise mais il avait été un peu moins impliqué, c'est toujours un peu le dilemme tous les ans... Est-ce que les gens vont jouer le jeu ? Elle était là, c'est quand même une actrice mythique ! Personne ne m'a dit "j'ai vu un film assis à côté d'Almodovar" : il n'est pas venu a la plateforme (ndlr : boîte de nuit du festival) par exemple c'est aussi ce qui avait fait la magie de l'année dernière. C'était le rendez vous des amis, mais pas le rendez vous des amoureux du cinéma !

Samuel, lycéen en classe de terminale.

Ce festival porte la bannière du "tout public", c'est pourquoi je m'y suis engagée, étudiante en droit, en tant que bénévole, depuis 2 ans maintenant. Pourtant, rares sont les jeunes bénévoles, à mon sens et sentiment, et s'il y en a, l'engagement étant très prenant, ceux-ci prennent peu part aux différentes missions d'avant et après festival (car le bénévolat ne dure pas que sur une semaine, mais commence bien avant et également après). De plus, la plupart des jeunes bénévoles sont étudiants dans le domaine du cinéma, de la photographie, de la communication, même si certains sont simplement passionnés par l'art cinématographique. Peu sont donc d'un autre milieu, ce qui peut, malgré tout, être positif, dans le sens où l'attirance du bénévolat n'est pas du au m'as-tu vu de personnalités. Mon engagement personnel s'est fait surtout pour découvrir la face cachée du festival, que j'ai d'abord connu en tant que spectatrice, pour en comprendre l'organisation, le fonctionnement, mais aussi pour son approche très cinéphile. De plus, participer au festival en tant que bénévole, c'est faire des rencontres de gens intéressants, doués d'humanité, avec des échanges parfois intenses. En revanche, je ne pense pas réitérer une troisième fois l'expérience, tant les missions sont prenantes et la déception de n'avoir pu véritablement profiter du festival, car lorsque l'on est bénévole, on priorise ses missions sur le visionnage de films. C'est également en raison d'un sentiment que le festival a évolué sur une autre voie, qui n'est plus celle du « tout public » comme elle le fût initialement, que mon intention d'arrêter s'est concrétisée. Car faisant « partie intégrante » du festival, les bénévoles ont une vision différente sur celui-ci, sur ce qui a fonctionné, ou non, sur les tops et les flops, pour ainsi dire, récoltant les avis des spectateurs, positifs comme négatifs. C'est une expérience à faire, selon moi, sur plusieurs années même, pour comparer les évolutions, et bien sûr en apprendre plus sur le cinéma. Le souvenir de ces deux années n'est que positif, sur ce que le bénévolat peut apporter et ce que ce festival offre.

Petit oiseau gris, bénévole au festival.

LE FESTIVAL LUMIÈRE 2014

LE FESTIVAL EN PHOTOS



Laurent Gerra, présentateur surprise du Désordre et la Nuit de Gilles Grangier !

Pedro Almodovàr, filmant la sortie des usines, à des années lumières de l'esprit d'origine.

Avant que l'orgue rugisse, c'est d'une voix frémissante que Thierry Frémaux présente *Le dernier des hommes* de Murnau.

Pour accompagner Murnau, cuivres et cordes se seront fait beaux.

Les enfants à l'honneur, ils prennent de la hauteur pour rejoindre les nuages du monde de Chihiro.



"*L'homme qui faisait changer une tapisserie pour l'accorder à une cravate.*" Claude Sautet, cité par Jean-Hugues Anglade

GONE GIRL : L'ENFER C'EST LES AUTRES


© Twentieth Century Fox

La sortie d'un nouveau film de David Fincher est toujours un petit événement en soi. Or, il faut bien avouer que le voir s'attaquer à ce qui s'apparente à un simple thriller domestique pouvait nous rendre perplexe quand à l'intérêt que le bonhomme pouvait y trouver. Mais cela serait oublier sa capacité à être là où on ne l'attend pas et surtout à transcender ses sujets, même les moins attractifs. Après tout, The Social Network n'était t-il pas beaucoup plus qu'un simple biopic d'une personnalité à la mode ? Ou L'étrange histoire de Benjamin Button l'une des plus belles histoires d'amour de ces dernières années avant d'être un film au postulat fantastique ? Ainsi Gone Girl serait bien l'un des principaux événements de cette rentrée 2014.

Il est assez difficile de parler de ce film sans griller le twist central. Disons simplement que cette histoire d'un mari (Ben Affleck, surprenant de justesse) qui se voit accusé par toute la société du meurtre de sa femme repose sur les apparences. Dès la première image, le film inscrit la problématique du point de vue au centre de l'intrigue. Ainsi jusqu'à l'ultime plan, Fincher tisse un jeu entre les personnages et nous, le spectateur, en nous poussant constamment à questionner ce que l'on voit, et l'appréciation que l'on en a. Finalement le vrai sujet, et sans doute la raison de la présence de ce réalisateur, est de mettre en perspective notre rapport à l'image, qu'elle soit médiatique ou plus généralement des autres. C'est ici que refait surface la vision nihiliste de notre société de l'auteur de Seven, dont la plupart de ses films se terminent sur le suicide du personnage principal, quelle que soit sa forme. Fincher peint un monde où la forme est plus importante que le fond, c'est pourquoi il en va de la fabriquer, d'autant plus dans un contexte de réseau social et d'envahissement d'images médiatiques. A ce titre, la fronde, à peine dissimulée, contre les médias américains, que l'on pourrait très bien transposer chez nous, est d'une incroyable justesse (un simple fait divers construit de toutes pièces par la presse devient un grand phénomène de société). In fine, le film ne traite rien d'autre que les rapports de force entre les personnages, dont chacun d'entre eux manipule l'autre dans son propre intérêt.

Mais il faut bien reconnaître que sur la forme, le film peut être déstabilisant. En mettant celui-ci en perspective avec le précédent, Millenium : Les hommes qui n'aimaient pas les femmes, on a comme l'impression que ce dernier a été une forme de catharsis pour Fincher. Comme si cela avait été un moyen pour se décharger de toute sa violence et d'une mise en scène un temps soit peu ostentatoire. Ici rien de tout cela, bien au contraire, le cinéaste ménage ses effets pour mieux marquer son spectateur lors de sa principale scène de violence : rien de moins qu'un geyser de sang à la fois captivant et tétanisant. Sa mise en scène également n'aura jamais été aussi sobre, préférant se concentrer sur son histoire et les rapports entre les personnages. Son perfectionnisme, que l'on pourrait rapprocher d'un Kubrick, est ici totalement au service d'une approche ancrée dans son sujet, comme lors de cette chute de neige, s'avérant du sucre, qui symbolise à elle seule le couple entre amour sincère et autodestruction.

Fort de son succès publique et critique, on espère de tout cœur que cela permettra à David Fincher d'avoir accès aux moyens dont il a besoin pour ses prochains films. En ce qui nous concerne, on rêve de le voir un jour faire son adaptation de longue date du roman 20 000 lieux sous les mers de Jules Vernes, qu'il présente lui-même comme son Star Wars à lui. Disney ayant refusé officiellement de donner les 200 millions de dollars nécessaires pour se faire, le film est en très mauvaise posture de voir le jour. Espérons que là aussi, tout soit affaire d'apparence...

- *Nicolas Renaud*

SAMBA



© Gaumont

Par leur sens du récit incroyable, Toledano et Nakache offrent un film beau, vrai et touchant. Omar Sy et Charlotte Gainsbourg forment un couple attachant. Un virage bien négocié vers un film plus social et noir qu'Intouchables.

Le film s'ouvre sur un plan séquence impressionnant. En l'espace de deux minutes, sans jamais marquer de pause ou faire un changement de caméra, le duo de réalisateur dresse un portrait de la France d'aujourd'hui. Des classes sociales aisées, aux plus pauvres, d'une France multi-ethnique mais où chacun ne trouve pas toujours sa place. Malheureusement.

Samba c'est ça, un film beaucoup moins drôle qu'Intouchables, qui ne cherche pas à l'imiter. Les réalisateurs ont l'intelligence de tenter de se renouveler. C'est un film plus sombre, plus grave, plus lourd. Il n'y a pas de scène de franche rigolade, plutôt des instants de malaise. Devant nous est brossé le portrait d'un sans papier, son quotidien, sa misère. Toledano et Nakache nous rappellent la situation de ces gens qu'on délaisse, qu'on oublie. Mais ils le font avec empathie, jamais avec pitié.

Ils savent passer d'une émotion à une autre et après un moment lourd, ils parviennent à nous dérider. C'est la force du film. Montrer quelque chose de vrai, de grave, nous faire prendre conscience, avec malice. Plutôt que de nous laisser dans la gêne, ils nous font sourire. Avec un ton plus dramatique, mais sans jamais vraiment virer à la comédie, les réalisateurs font un film social, populaire, remplie d'humanité.

Alors oui, bien sûr, certains reprocheront trop de bons sentiments. Certains reprocheront une histoire d'amour entre un sans papier et une bénévole de la CIMADE qui s'intercale dans le récit. Mais c'est le cinéma de Toledano et de Nakache. C'est ce qui le rend attachant, c'est ce qui le rend touchant, c'est ce qui le rend si juste. Il ne faut pas voir qu'une histoire d'amour banale, il faut voir l'histoire entre deux êtres si différents, entre un sans papier et une ancienne cadre, entre deux mondes presque opposés mais ici réunis. C'est le message du film, un message humaniste, de rassemblement.

Mais que serait Samba sans Omar Sy ? L'acteur fétiche du duo de réalisateurs brille une fois de plus. Il illumine chaque scène de son charisme hors norme et donne à certaines scènes une grâce particulière. Il est épaulé par une Charlotte Gainsbourg, touchante de fragilité dans son visage et dans son regard. Par contre, les seconds rôles portés par Izia Higelin et Tahar Rahim sont délaissés. Apportant de la fraîcheur et de l'humour, les personnages ont un goût d'inachevé.

Samba est un très beau film sur la vie d'un sans papier. C'est aussi, et surtout, un très beau film sur l'être humain, sur la vie, avec une portée universelle.

- Philippe Husson

RETOUR SUR L'ASSASSIN SANS VISAGE

Un bon film noir ? En voici un : *L'assassin sans visage* **ou** *Follow me quietly* **en anglais. Film de série B, il est réalisé par le jeune Richard Fleischer en 1949 et produit par la RKO (Radio-Keith-Orpheum Pictures), la plus ancienne des sociétés américaines indépendantes de production de films de cinéma. Si malheureusement le nom de Fleischer ne vous dit rien, sachez qu'il est l'auteur du très fameux Soleil Vert ou encore de** *L'énigme du Chicago express* **!**


© D.R.

Ici, il s'agit d'un court film noir. Le lieutenant Grant et son associé Collins tentent de retrouver un assassin se faisant appeler "The Judge". Ils n'avancent pas d'un poil dans leur enquête quand une jeune journaliste, Ann Gorman, fait son apparition et demande à écrire sur l'affaire. Grant refuse d'abord de collaborer avec elle mais il cède rapidement à son charme. La jeune journaliste permettra alors une avancée dans l'enquête de la police. Les deux policiers mettent au point, grâce aux indices qu'ils ont retrouvés sur les scènes de crime, un mannequin qui est susceptible de ressembler à l'assassin et qui permet une meilleure identification de celui ci.

Le générique de début du film nous plonge dans une atmosphère typique de films noirs. En effet, la première image du film nous montre les jambes d'une femmes dans la rue, de nuit, sous la pluie. Cette femme se révèle quelques secondes plus tard être la journaliste Ann Gorman. Là dessus s'ajoute le bruit de la pluie ainsi qu'une musique inquiétante et rythmée. Pourtant, l'appartenance du film au genre du film noir est parfois discutée. En effet, certains pensent qu'il s'inscrit plutôt dans une sorte de "deuxième génération" du film noir à cause de son réalisme dans le traitement de l'enquête, notamment. Le lieutenant Grant a accumulé une grande quantité d'indices qui vont lui servir à mener l'enquête à terme. Ces divers indices sont traités de manière scientifique et on voit déjà doucement apparaître dans ce film de 1949 l'évocation de la police scientifique. Un cheveu grisonnant du meurtrier retrouvé sur le lieu d'un crime a par exemple permis aux enquêteurs de comprendre que celui-ci a un certain âge. Jusqu'à présent les enquêtes dans les films étaient menées généralement sous un autre angle. En effet, la police tente d'habitude de coincer le criminel par filature ou simplement grâce à quelques indices. Mais ici, les indices ont un rôle central et capital et chacun peut constater que c'est une tendance moderne de tenter de traiter une affaire criminelle sous un angle réaliste ou "pseudo-réaliste" grâce à la police scientifique ; le nombre gigantesque de séries policières d'aujourd'hui nous le montre bien.

Le film est au bord du didactisme face à la continuité des scènes et des dialogues explicatifs qui s'enchaînent rapidement. On sent aussi que Fleischer se cherche encore un peu, car ses personnages n'existent que très peu ; du moins ils n'existent qu'à travers leurs métiers. C'est seulement les quelques scènes de romance entre Grant et la jeune journaliste qui nous donnent l'illusion d'une vie. Mais cela n'est pas spécialement handicapant car ce type de


© D.R.

traitement du temps et des personnages fonctionne assez bien avec le format court du film (60 minutes).

Il est en tout cas intéressant de découvrir l'apparition, à l'époque, d'une sorte d'obsession chez le jeune réalisateur. En effet, le tueur en série du film, "The Judge" est un étrangleur en série. Chose qu'on retrouvera par deux fois plus tard dans la filmographie de Fleischer avec L'étrangleur de Boston (1968) et L'étrangleur de la place Rillington (1971). Non seulement Fleischer semble s'intéresser à la figure du sérial-killer qui agit par étranglement mais il semble surtout, à travers ces trois films, s'intéresser de plus en plus à la psychologie des tueurs. Dans L'assasin sans visage, c'est bien le lieutenant Grant qui est obsédé et presque hanté par le tueur. Mais plus tard, il semblerait que se soit plutôt Fleischer lui-même qui soit fasciné par la figure du psychopathe sérial-killer. Dans le film, on découvre que le tueur agit uniquement de nuit lorsqu'il pleut. Cela peu d'abord paraître anodin mais cet élément va petit à petit prendre une place importante dans l'enquête pour finalement révéler un trait psychologique du tueur. Ici, Fleischer réalise un film important dans l'histoire du polar : la personnalité du tueur est aussi importante que celle de l'enquêteur. Le spectateur ne s'attache pas au tueur comme il pourrait le faire dans L'ennemi public (1931) ou dans Les anges aux figures sales (1938) avec James Cagney mais pourtant il connait bien le tueur et celui ci ne sert pas juste à créer une histoire. Il possède un vrai personnage ; Fleischer traitera mieux et plus profondément le tueur dans ses deux prochains films d'étrangleurs en séries. Bien qu'il est évident que Fleischer tente de travailler la psychologie du tueur, on sent par contre que ce travail n'est pas complètement abouti.

Nous avons des pistes, nous avons même des lettres que le tueur laisse sur le lieu du crime et dans lesquelles il donne ses motifs, mais cela n'est pas plus traité et nous pouvons sur ce point, parfois, rester sur notre faim.

Nous connaissons donc tout du tueur sauf son visage, ce qui est très frustrant. D'autant que ce sérial-killer est constamment présent à travers le mannequin. Mais menez l'enquête avec le lieutenant Grant et vous découvrirez qui est "The judge". Malgré tout c'est un très bon film, qui possède une très belle esthétique représentative de son genre et de son époque. L'occasion pour les non-initiés de découvrir le film noir et surtout le début de la carrière de Fleischer.

- Tom Vander Borght

Littérature



DE LA NÉCESSITÉ DU FÉMINISME

Récemment le discours d'Emma Watson à l'ONU a fait polémique. Pourtant son message en faveur du féminisme n'a rien de novateur. La médiatisation des propos de l'actrice a néanmoins permis de réaffirmer un programme qui, sur de nombreux points, n'est pas appliqué. Cela a permis également de contrer les mouvements qui refusent la réalité de l'inégalité femmes-hommes. La vague de slogans tels que « I don't need feminism because… » par exemple, perpétue des stéréotypes sur la« féministe de base ». Une dominatrice, une castratrice, sans féminité. Or, c'est faire abstraction des faits.



Certaines femmes souhaitent l'égalité homme-femme bien qu'elles portent des robes et se maquillent. Oui, encore aujourd'hui le statut de la femme s'inscrit dans un rapport de soumission à son pendant masculin. Oui, cela arrive également dans des pays dits « développés ». Oui, continuer la lutte de nos aînées est nécessaire. Que ce soit au niveau des inégalités de salaires, des discriminations face à l'éventualité d'une grossesse ou encore des maltraitances et abus comme l'excision, l'égalité homme-femme n'est hélas présente ni dans les mentalités, ni dans la pratique. Des pays tels que la France ont, fort heureusement, beaucoup avancé en la matière depuis le début du XXème siècle, mais les inégalités y subsistent malgré tout. D'autres endroits du globe ont un chemin bien plus long à parcourir. La lutte féministe ne peut donc pas toucher à sa fin. La littérature est là pour nous le rappeler. Petit tour d'horizon d'un monde littéraire qui touche de près ou de loin le thème de l'émancipation de la femme.

Madame Bovary, ou le désespoir d'une femme qui rêvait trop

Le célèbre roman de Flaubert pourrait s'inscrire dans cette mouvance d'émancipation de la femme. Emma s'affirme en effet comme un personnage féminin des plus révoltés. Son aspiration à une vie idéale et son désespoir typiquement romantique ne peuvent changer sa condition sociale. Tout au long du roman, elle est considérée comme « femme de Charles Bovary » et non comme une entité particulière. Mais celle-ci réussit à briser cette image, tout d'abord en prenant des amants, puis en décidant elle-même de la fin tragique du roman. Elle entraîne ainsi la fin du roman, mais aussi celle de ses proches, et prend donc le contrôle d'un destin qu'elle ne pouvait posséder qu'ainsi. Ses rêves et ses romans d'amour ne suffisaient plus à son existence. La reprise en main de celle-ci ne pouvait passer que par des actes.

La séquestrée, une critique sociale contre les préjugés

Ce recueil de nouvelles, écrit par l'auteure américaine Charlotte Perkins Gilman en 1890, est sans aucun doute une œuvre majeure de la littérature féministe. L'une de ces nouvelles « If I were a man », dénonce les mentalités de l'époque en inversant les rôles au sein d'un couple ordinaire. Mollie Mathewson se retrouve dans le corps de Gerald. Elle décrit alors ses sensations, ses sentiments et les pensées plus ou moins misogynes qui lui viennent à l'esprit en tant qu'homme. Ce passage d'une perception fé-


© D.R.

minine à celle d'un homme permet une comparaison entre deux positions sociales qui, dans les Etats-Unis de l'époque, étaient radicalement opposées. Une vision stéréotypée de la femme qui permet donc une critique brillante d'un rôle social prédéfini.

Mrs Dalloway, vision et importance de la vie intérieure féminine

Ce roman, publié en 1925, innove en décrivant les pensées du personnage principal de l'intrigue, Clarissa Dalloway. Par le bais de la technique du « courant de conscience », c'est-à-dire de la description des moindres pensées de Mrs Dalloway, Virginia Woolf réussit à décrire admirablement la vie d'une femme de l'après-guerre. Des considérations sur le mariage, la société anglaise, la mondanité, mais aussi la perception de la féminité s'y mêlent et s'y emmêlent. Bien que ce roman ne s'affiche pas officiellement comme féministe, il permet une compréhension accrue de la condition de la femme des années 1920. En effet, c'est avant tout une pensée féminine qui s'y affirme avec force.

Le deuxième sexe, incontournable pour les femmes comme pour les hommes

Lorsqu'en 1949, Simone De Beauvoir publie Le deuxième sexe, le livre fait polémique. Cet essai tente en effet de déterminer les causes de l'asservissement social de la femme. Cet ouvrage critique en effet les soi-disant raisons biologiques qui pousseraient les hommes à dominer les femmes. Cela pousse l'auteure à se demander si la soumission féminine ne pourrait être culturelle. Moins ludique qu'un roman, mais beaucoup plus instructif, ce livre décortique les raisons qui ont poussé les femmes à accepter une place prédéterminée au sein de nos sociétés. Une place qui les réduisait à leur rôle de procréation. Une place de dominée face à des hommes dominants.

Ces œuvres ne sont évidemment qu'un petit avant-goût d'une littérature abondante. Au sein de celle-ci, certains ouvrages peuvent parfois se révéler extrémistes, et laisser place à des dérives. Mais il ne faut pas oublier que le but principal du féminisme est l'égalité des sexes. Un renversement du système traditionnel de domination n'est donc pas souhaité. Les femmes ne demandent pas l'instauration d'un matriarcat, elles souhaitent juste une égalité de droit et de fait. Bien sûr, nier les particularités biologiques n'aurait pas de sens. Mais faire subir des discriminations en raison de son sexe n'en a pas non plus.

- *Marie Daoudal*

LA DOULEUR DE DURAS
HISTOIRE D'UN INSTANT DE VIE


© Studio Lipnitzki / Roger Viollet

Marguerite Germaine Marie Donnadieu, alias Marguerite Duras, a 30 ans lorsqu'elle se met à rédiger ses Cahiers de guerre. Sous la forme d'un journal, elle note et laisse des traces de ses pensées, impressions, mésaventures sous l'Occupation. Elle les réécrira sous une forme fictionnelle dans *La douleur*, recueil qui contient récits et anecdotes, description controversée d'une femme qui essaie de vivre malgré la souffrance.

« J'ai retrouvé ce Journal dans deux cahiers des armoires bleues de Neauphle-le-Château.

Je n'ai aucun souvenir de l'avoir écrit.

Je sais que je l'ai fait, que c'est moi qui l'ai écrit, je reconnais mon écriture et le détail de ce que je raconte, je revois l'endroit, la gare d'Orsay, les trajets, mais je ne me vois pas écrivant ce Journal. Comment l'aurais-je écrit, en quelle année, à quelles heures du jour, dans quelle maison ? Je ne sais plus rien. »

Ainsi commence La douleur.

S'il est quelque chose dont on peut être sûr, c'est que l'œuvre de Marguerite Duras est intimement liée à sa vie. Un barrage contre le Pacifique, le roman qui l'a fait connaître est avant tout autobiographique. L'Amant, qui lui vaudra le Prix Goncourt en 1984, et sa réécriture publiée sept ans plus tard, L'Amant de la Chine du Nord, s'inspirent tous deux de son adolescence en Indochine. Mais c'est sans nul doute La douleur qui se distingue parmi ses nombreux écrits. Ce livre est en effet à part au sein même de la littérature. L'auteure le dit, elle l'écrit même : « La douleur est une des choses les plus importantes de ma vie […] Je me suis trouvée devant un désordre phénoménal de la pensée et du sentiment, auquel je n'ai pas osé toucher et au regard de quoi la littérature m'a fait honte. »

Amnésie réelle face à ses sentiments, ou manipulation délibérée, ce livre fit polémique lors de sa publication. Duras fut accusée de se justifier, d'en rajouter. La véracité de l'ouvrage fut remise en question. Ainsi, la question de la réécriture fut soulevée : pourquoi ne pas avoir publié le livre tel quel, en en modifiant seulement les noms ? En vérité, la mise à distance que nous permet La douleur par rapport aux Cahiers de guerre est intéressante. L'emprise du temps sur l'esprit humain se retrouve tracée sous nos yeux. « Les personnages durassiens sont […] philosophes puisqu'ils ressentent et anticipent le sentiment de la finitude, de l'altération de toute chose, notamment de l'amour. L'écriture de Duras est postérieure à cette perte. » explique Cécile Brochard, de l'Université de Nantes. Un regard postérieur réécrivant le passé. Comprendre. Prendre de la distance par rapport à soi-même. Car après tout, ce roman est avant tout personnel. Le roman de la guérison. Une arme contre l'oubli.

Cette année, Marguerite Duras aurait fêté ses 100 ans. C'est donc l'occasion de découvrir ou redécouvrir son oeuvre. Commencer avec La douleur, c'est lire et comprendre l'auteure, observer les différentes facettes de sa personnalité. Le portrait contrasté d'une femme perdue, contrainte par la guerre et la vie. Il n'y a rien à juger ici, on peut juste admirer une peinture humaine des plus singulières et se demander ce que l'on aurait fait à sa place.

- *Marie Daoudal*

PEINE PERDUE
MAIS OÙ EST PASSÉ L'ESPOIR ?


©AFP

Les touristes sont partis de cette petite station balnéaire du Sud-Est, il ne reste plus rien de la tempête qui a balayé le littoral, quelques débris, un ciel bleu. Pourtant des vies ont été bouleversées pendant cet orage, des vies anodines qui vont se croiser.

Ainsi débute l'histoire du nouveau roman d'Olivier Adam, où vingt deux personnages se succèdent pour construire une oeuvre de la révolte et du désenchantement, car dans "Peine perdue" l'auteur prend le tournant du roman social, et écrit son dégoût d'une France enlisée dans l'hypocrisie, le racisme, la violence. Une vision toujours habitée des obsessions de l'écrivain, la marginalité bien sûre, la détresse et la volonté de survie. Ici c'est la portait d'invisibles qui se démènent avec leurs petits salaires, leurs problèmes familiaux que dresse Olivier Adam, tous ne brillent pas par l'éclat du bonheur et c'est cette banalité même qui est mise en avant, un désir de montrer ce que personne ne montre, ce que personne ne voit ou ne veut voir, la misère dans un pays de cocagne. Grâce à sa poésie sèche, faite de phrases brèves, nerveuses, l'auteur décrit la douleur et nous invite à regarder dans la direction de l'autre, à travers ces vingt deux personnages, remués d'amour de peur. Seulement, il y a un malaise... là où "Les lisières" et "Le cœur régulier" étaient traversés d'une lumière, d'une beauté du désespoir, ici "Peine perdue" parait plus terne, moins porté par la passion, les personnages d'écorchés vifs n'ont pas la même ampleur, le tranchant des mots et l'infinie délicatesse des sentiments laisse place à un ton plus lourd, les personnages sont dans la violence, l'amour parfois mais aucun n'est porté par la grâce. Et c'est peut être ce qui manque à ce roman, de la grâce, car à vouloir rentrer dans les problèmes concrets, de tous les jours et à écrire la banalité de façon brute, le livre ne parvient pas à retrouver l'âme des précédents romans, la transcendance, comme la colonne de lumière entre les nuages épais. Tout est gris cette fois tout se ressemble, rien n'emerge de la violence ou presque ; l'espoir s'est enfui, l'écriture trop opaque force à constater la triste réalité sans en apercevoir la tendresse ou la beauté. Même la mer n'est plus ce tissu vibrant du cœur, qui battait et déferlait dans les très belles œuvres de l'auteur, et le ciel semble plié sous le poids de la misère, si bien qu'on assiste là à un replis de l'émotion paradoxal quand le sujet est pourtant celui des "vrais" gens. À vouloir dénoncer les stéréotypes Olivier Adam en a créé d'autres, et coule son histoire dans la noirceur, si bien qu'on sent comme un excès dans le drame. Pourtant certains passages retrouvent la poésie sublime du roman "Le coeur régulier", des moments d'ouverture vers l'espoir, d'humanité mais retombent vite dans la gravité. On ne peut que se raccrocher à quelques brèves éclaircies, moments de douceur et d'humanité ; pour le reste, espoir joie ou issue, c'est peine perdue.

- Camille Chardon

LES MOUCHES DE SARTRE
UN DRAME EXISTENTIALISTE

Le 3 juin 1943, au Théâtre de la Cité de Paris, un petit public assiste à une nouvelle création mise en scène par Charles Dullin. Le drame, en trois actes, s'appuie sur le mythe grec des Atrides. Cette famille, maudite par l'Olympe, fut secouée par le meurtre, l'inceste, l'infanticide et le parricide et ne sera délivrée de sa souffrance que par l'intervention de la déesse Athéna Nikè. La pièce de théâtre se déroule au royaume d'Argos, durant l'avant-dernière phase du mythe, c'est-à-dire au moment où Oreste décide, avec la complicité de sa sœur Électre, de tuer sa mère Clytemnestre pour venger son père Agamemnon. L'auteur de cette oeuvre est Jean-Paul Sartre, alors professeur de philosophie au lycée Condorcet. Au premier regard, le drame est une invitation symbolique à résister face à l'oppresseur allemand. Mais en réfléchissant nous pouvons nous rendre compte que Les Mouches de Sartre sont une pièce à visée philosophique : il est question de présenter quelques concepts de l'existentialisme. Prêts à philosopher ? Avec le sourire, bien sûr !



Qu'est-ce que l'existentialisme ? C'est un courant philosophique et littéraire occidental, également appelé « philosophie de l'existence », affirmant que chaque individu est un être unique, maître et responsable de ses pensées, de ses actes et de ses valeurs. Cette pensée pourrait se résumer en deux citations imaginées par Jean-Paul Sartre, un des acteurs majeurs de ce mouvement : tout d'abord « l'existence précède l'essence », et ensuite « il n'y a pas de déterminisme, l'Homme est libre, l'Homme est liberté ». La première phrase signifie que l'Homme n'a aucun but précis lors de son arrivée dans le monde et qu'il se construit de lui-même ; et c'est seulement à sa mort que sa nature, l'essence, se crée et se fige ;

ainsi le fait de naître, de vivre, de se construire et de mourir, l'existence, précède l'idée de nous-même, l'essence. La seconde phrase déclare que l'Homme est unique responsable devant lui-même et devant la civilisation, qu'il est condamné à être libre et donc à assumer toute son existence sans aucune mauvaise foi, car être de mauvaise foi c'est fuir la liberté ; cela veut également dire que l'Homme n'est pas soumis à un lien de cause à effet.

A présent que la pensée de Sartre est définie, nous pouvons dégager deux thèmes philosophiques dans Les Mouches : la liberté et la responsabilité. En effet, Jean-Paul Sartre explique : « Ce que j'ai voulu démontrer dans Les Mouches, c'est qu'il faut être lucide pour pouvoir dépreindre la liberté individuelle des comédies où elle se perd. Et le seul outil possible dans ce cas, c'est la responsabilité. Il faut savoir juger du degré de responsabilité individuelle que nous mettons dans nos actes. C'est ce que vivra d'ailleurs Oreste. Oreste ne prendra pas conscience qu'il peut être libre, mais qu'il l'est. Si j'ai utilisé un cadre mythique, c'est pour montrer l'absolu de la liberté, à travers le temps et l'espace. La liberté n'est pas une invention du XXe siècle. Elle est là depuis que l'Homme est Homme. Il ne faut qu'en prendre conscience. ». Cette explication, qui peut paraître rébarbative, est admirablement illustrée par une des répliques de la pièce, lancée par le dieu Jupiter au roi illégitime Égisthe :

« Le secret douloureux des Dieux et des rois, c'est que les Hommes sont libres. Ils sont libres, Égisthe. Tu le sais, et ils ne le savent pas. » (acte II, scène V)

Oreste décide de tuer sa mère la reine Clytemnestre et le roi Égisthe, amant de sa mère et souverain monté sur le trône grâce au meurtre. Une fois le crime commis, il ne s'arrête pas à cet acte. Comme la liberté existentialiste impose que l'Homme soit responsable, il faut qu'Oreste assume ce qu'il a fait. A l'acte III, scène II, Jupiter propose à Oreste de devenir le nouveau roi d'Argos à condition qu'il s'engage sur la voie du repentir ; le héros répond : « Le plus lâche des assassins, c'est celui qui a des remords ». Par ces quelques mots, Oreste se déclare responsable de son crime et se libère de son destin. C'est un homme qui a accepté sa condamnation existentialiste, soit sa condamnation à être libre. Mais ce n'est pas tout. Pour Sartre, l'Homme qui s'engage pour la liberté engage avec lui l'humanité toute entière ; il faut donc révéler au peuple d'Argos qu'il est libre. Oreste décide non seulement de ne pas être roi, mais fuit aussi Argos en entraînant avec lui les Érinnyes, les déesses de la vengeance symbolisées par les mouches. Ainsi le royaume d'Argos peut se construire de lui-même, selon les actes, pensées et valeurs libres de ses hommes libres, responsables et sans remords.

« Mais n'ayez crainte, gens d'Argos : je ne m'assiérai pas, tout sanglant, sur le trône de ma victime : un Dieu me l'a offert et j'ai dit non. Je veux être un roi sans terre et sans sujets. Adieu, mes hommes, tentez de vivre : tout est neuf ici, tout est à commencer. Pour moi aussi, la vie commence. » (acte III, scène VI)

Les Mouches auront un faible succès. Les salles seront parfois vides, les représentations seront fréquemment interrompues et l'Occupation allemande paralyse non seulement l'activité artistique et intellectuelle, mais aussi l'engouement du public. Il faudra attendre la conférence chaotique d'octobre 1945 et sa retranscription écrite par l'éditeur Nagel en 1946 sous le titre L'existentialisme est un humanisme pour que la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre soit connue et prenne de l'ampleur. Aujourd'hui nous possédons les clés pour comprendre la pièce de théâtre. Toute la force de l'oeuvre repose sur le fait que nous pouvons la lire pour le plaisir des mots, pour la puissance de son message ou pour les deux raisons. Alors, amis lecteurs ? Elle n'est pas belle, la philosophie ?

- Loïc Pierrot

PATRICK MODIANO
NOBEL DE LITTÉRATURE 2014

Le jeudi 9 Octobre, l'académie Nobel réunie à Stockholm a décerné le prix Nobel de littérature à l'écrivain français Patrick Modiano « pour son art de la mémoire, avec lequel il a évoqué les destinés les plus insaisissables, et dévoilé le monde de l'Occupation ». A 69 ans, le romancier devient ainsi le quinzième Français à recevoir la prestigieuse récompense, six ans après Jean-Marie Gustave Le Clézio. Il prouve ainsi que oui, la Littérature française continue de battre et de rayonner.



© DPA DR

Modiano, avant la plume

Patrick Modiano est né le 30 Juillet 1945 à Boulogne-Billancourt. Il est le fils d'une comédienne flamande et d'un juif qui se sont rencontrés dans le Paris de l'Occupation. Ces origines familiales disparates hantent Modiano et son œuvre, en particulier son roman autobiographique Un Pedigree (2005). Il se considère comme « une plante née du fumier de l'Occupation » et les années noires seront présentes dans la majorité de ses romans, soit comme cadre temporel, soit comme fantôme d'un passé qui hante les personnages.

Enfant et adolescent, Patrick Modiano est mis à l'écart par ses parents, surtout par sa mère qu'il décrit d'ailleurs comme « une jolie fille au cœur sec ». A l'âge de 15 ans, sa rencontre avec Raymond Queneau marque un tournant. En effet, l'écrivain cofondateur de l'Oulipo prend le jeune Modiano sous son aile et l'introduira plus tard dans les cercles littéraires. En 1968, La Place de l'Etoile, premier roman, marque pour Patrick Modiano le début d'une carrière littéraire riche et récompensée à plusieurs reprises jusqu'à cet automne où il obtient (enfin ?) la distinction la plus haute.

Modiano, une écriture simple et puissante

La langue de Patrick Modiano est claire avant tout.

Les idées s'enchaînent avec une grande fluidité et toutes les phrases glissent, naturelles et évidentes. Même les descriptions sont amenées comme des éléments centraux de l'intrigue. Rien n'est laissé au hasard. Voilà une première caractéristique de Modiano ; une écriture rigoureusement travaillée qui nous parvient cependant sans que l'on perçoive l'effort qui la précède. Seulement et simplement le résultat.

Ce ton simple et concis traduit de la part des personnages une grande lucidité sur le monde qui les entoure. Cependant, celle-ci se double souvent d'une incompréhension et d'un profond sentiment de solitude. Cette solitude est unique, c'est sans nul doute celle de Modiano qui se sent si proche, au début de Un Pedigree, du petit chien de sa mère, délaissé par cette dernière et qui se jettera par une fenêtre. Dans les romans de Modiano, la solitude pousse alors les personnages, adultes, vers la recherche d'un passé disparu. Et c'est ainsi que surgit un nouveau thème cher à l'écrivain et souligné par l'académie Nobel : la mémoire. En effet, la quête des souvenirs est essentielle dans les romans de Modiano qui va jusqu'au cas le plus extrême dans Rue des Boutiques Obscures (1978) où le narrateur amnésique a toute une vie à retrouver. Finalement, toute l'écriture de Patrick Modiano ressemble à un long souvenir lisse marqué seulement par les soubresauts d'existences fractionnaires que les personnages s'attachent à compléter, pièces par pièces.

Cette quête identitaire des personnages ramène souvent Modiano à la période de l'Occupation. Même s'il est né en 1945, après la Libération, on sent de la part de l'auteur une volonté de dévoiler ces années en rendant compte de leur complexité qui tend parfois même vers l'absurde. La Place de l'Etoile par exemple, est empreint d'une rage et d'une incompréhension du narrateur, qui doit être celle de l'auteur, face à la violence et la haine des années d'Occupation. En effet, les premiers romans sont véritablement hantés par l'ombre de ces années noires qui semblent totalement inconcevables. Pour Modiano, il s'agit également de souligner les paradoxes, les incohérences de cette période, comme semble l'être pour lui, la rencontre de ses parents. Dans La Ronde de Nuit (1969), le narrateur appartenant à la fois à la Résistance et à la Gestapo est un exemple de personnage double, une de ces « destinées les plus insaisissables » que Modiano est l'un des rares à oser ainsi mettre en lumière.

Finalement, la quête du passé se transforme dans les romans de Patrick Modiano en errance. Une errance d'abord sombre et mystérieuse qui prend parfois les airs d'une enquête policière comme dans Dora Bruder, grand succès de 1997. Il s'agit ensuite d'une errance à travers une ville : Paris. En effet, que les lieux soient réels et décrits avec exactitude ou qu'ils soient plutôt des souvenirs mi-déformés, mi-fantasmés de l'auteur, ils restent indissociables des intrigues et des personnages des romans de Modiano. Ce Paris n'est pas un simple cadre, - je le répète, chez Modiano, rien n'est vraiment laissé au hasard - dans chaque roman, pour chaque personnage, la capitale est réinventée. A la fois constante et immuable et pourtant sans cesse éclairée sous un angle nouveau, elle fait partie intégrante de l'intrigue et résonne de mémoires. Chaque lieu porte une signification personnelle et reflète, par ses évolutions, la fuite du temps en avant tandis que les personnages se débattent à contre-courant pour retrouver leur passé.

L'œuvre de Patrick Modiano est donc simple en ce qu'elle met en scène des personnages vraisemblables, aux préoccupations facilement concevables. Cependant, l'écrivain relève le défi de rendre dans ses pages le fantôme du passé qui plane sur chaque existence et rend celle-ci soudainement indéfinissable et disloquée. Ces infiltrations permanentes des souvenirs, ces personnages lancés dans la recherche d'un passé avec lequel ils semblent vouloir réparer leur présent, ces errances à travers les lieux qui n'ont de sens que pour le narrateur... Voilà ce qui rend l'œuvre de Patrick Modiano touchante et poétique, et voilà certainement ce que l'académie Nobel a voulu récompenser dans la littérature discrète du romancier français.

- Anaîs Alle

DRACULA, ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE



Calfeutré dans la voiture de votre hôte, vous jetez des regards angoissés au dehors. Le paysage, qui semblait si pittoresque pendant la journée, n'est, éclairé par les rayons blafards de la lune, plus qu'un océan sombre et inquiétant de résineux et de roches. Vous, Jonathan Harker, jeune clerc de notaire, êtes décidé à accomplir votre mission dans les plus brefs délais. Votre employeur vous a envoyé aux confins de l'Europe pour y négocier l'achat d'une propriété londonienne auprès du comte Dracula. La vie bouillonnante du monde moderne vous manque, tant la Transylvanie vous semble arriérée et superstitieuse. Soudain, des hurlements de bêtes déchirent le silence de la nuit ! Vous demandez au chauffeur encapuchonné si le domaine est encore loin mais il ne vous répond pas. Vous voyez alors des loups sortir de l'ombre, votre guide sauter du véhicule, lever avec autorité ses bras en leur direction et... les faire fuir. Une terreur innommable s'empare de vous. L'attelage se remet en route et vous dépose bientôt dans la cour d'un château en ruines. Une porte s'ouvre en grinçant. Le comte apparaît et vous dit dans un anglais entaché d'un étrange accent : « Bienvenue chez moi ! Entrez librement et de votre plein gré. »

Chef-d'œuvre gothique de l'irlandais Bram Stoker, Dracula ne rencontre pas, lors de sa publication en 1897, le succès escompté. Ce n'est qu'à la mort de l'auteur en 1912, que le livre ne rentre dans la légende et n'inspire des générations d'écrivains, de cinéastes et d'artistes. Roman épistolaire, achevé

après dix années de travail, il plonge le lecteur dans l'Europe de la fin du XIXème siècle, où un être maléfique et damné arpente notre terre pour se nourrir du sang des vivants et les transformer en non-morts. Un groupe d'hommes, dont notre Jonathan Harker, va alors mettre son courage et son savoir au service de l'humanité pour la débarrasser de ce vampyr. Nous vous proposons aujourd'hui de découvrir comment le roman traduit, plus qu'un affrontement entre Bien et Mal, une dualité ambivalente entre progrès et superstition.

Dracula, incarnation d'un univers archaïque et dépassé

Même si l'on retrouve des traces du mythe vampirique jusque dans les civilisations antiques, c'est à la fin du Moyen âge qu'il laisse à la postérité son souvenir le plus vivace. L'Europe slave, qui n'a pas encore profité des idées de la Renaissance, est alors secouée par les croyances occultes. Des Balkans au Caucase, on exhume les corps pour leur transpercer le cœur, de peur qu'ils ne reviennent à la vie. Le vampire de Bram Stoker, ayant élu domicile dans les Carpates, prend donc ses sources dans un monde chargé de légendes populaires.

Dès les premières lignes, Alors qu'il est à Bistritz, sa dernière étape avant le château du comte, Jonathan est frappé par la dévotion, presque maladive, de ses habitants. Une femme lui somme de ne pas aller dans les montagnes : « Savez-vous quel jour nous sommes ? […] C'est la veille de la Saint-Georges. Ne savez-vous pas que cette nuit, quand la cloche sonne minuit, tout le mal du monde sera maître sur la terre ? ». Elle lui offre même son crucifix pour se protéger du Malin ou plutôt du comte dont l'aura règne partout. À cette superstition, s'ajoute l'hétérogénéité ethnique et politique de ce « pays », ancré dans des temps anciens et féodaux et diamétralement opposé aux grandes nations modernes du XIXème siècle. Il est constitué d'une mosaïque de peuples comme les Saxons, les Valaques, les Magyars, les Szeklers et n'est pas uni sur le plan politique. Ainsi, la demeure de Dracula est située à la frontière entre les principautés de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Bukovine. Jonathan écrit dans son journal : « C'est une des régions les plus sauvages et les moins connues de toute l'Europe ».

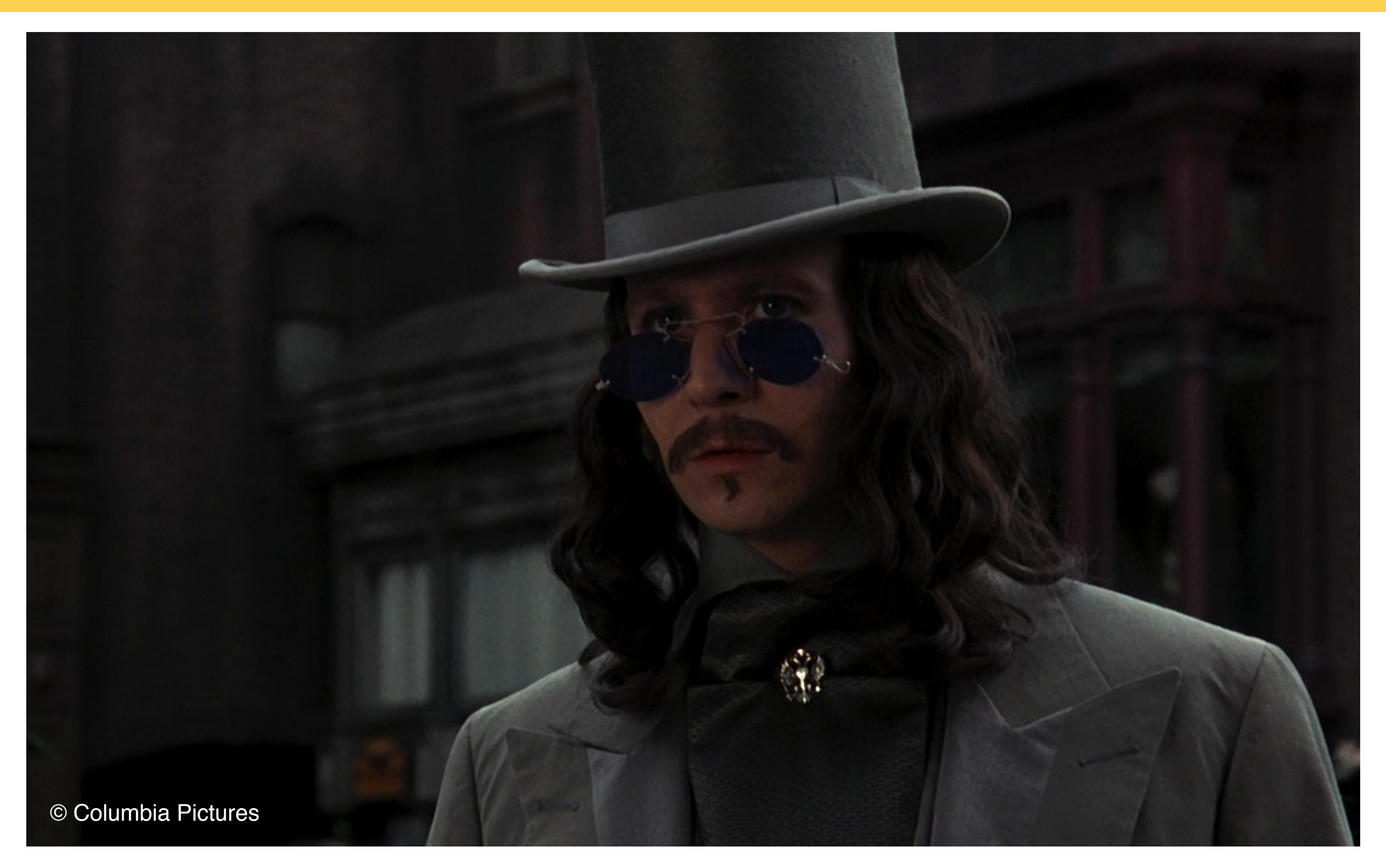
L'élément énigmatique du début du récit est le suivant : pourquoi un obscur seigneur des Carpates veut-il s'installer dans la banlieue londonienne ? Eh bien Jonathan l'apprend vite à ses dépens : Dracula n'est pas un homme et veut étancher sa soif de sang dans la ville la plus puissante de l'époque. Ce plan machiavélique peut être compris comme une revanche du vampire sur une nation impérialiste lorsque le lecteur apprend son histoire millénaire par le biais du docteur Van Helsing, principal acteur de sa traque : « Notre ennemi doit être, sans doute, le voïvode [chef militaire] Dracula […] Il a jadis franchi la frontière turque pour attaquer l'ennemi dans son propre territoire. Il fut repoussé. A-t-il accepté la défaite ? Non, il revient. ». En effet l'empire Ottoman a, à de nombreuses reprises, envahie cette région de l'Europe. Son colonialisme est comparable à celui du Royaume-Uni qui est à l'époque la nation la plus influente du monde. Dracula représente alors un monde arriéré qui, après avoir été défait, prend sa revanche sur une société puissante et unie.

La thématique de la terre est également essentielle pour comprendre le vampire et sa symbolique. Ce dernier ne peut, le jour venu, trouver le repos que dans le sol des Carpates. Il amène donc à Londres une cinquantaine de lourdes caisses de terre. Là réside sa faiblesse, sans ses boîtes, il n'est rien. Il ne peut pas se détacher de ses racines et doit vivre seul avec son passé, dans son passé, à l'inverse des personnes qui lui donnent la chasse qui, eux, vivent en société et sont tournés vers l'avenir.

Les opposants du vampire, représentants du monde moderne et du progrès

Lorsque Dracula part pour l'Angleterre, il fait l'erreur de laisser Jonathan vivant et qui n'hésite pas une seconde pour s'enfuir de sa prison et se réfugier, à moitié fou, dans une abbaye de Bucarest. Parallèlement, le lecteur fait la connaissance de Mina, fiancée du jeune homme et de Lucy, sa meilleure amie. Celle-ci tombe soudain malade et fait d'inquiétantes crises de somnambulisme. Ses trois prétendants accourent à son chevet. Il s'agit de Quincey Morris, Texan amateur de chasse, de John Stewart, directeur d'asile et d'Athur Holmwood, riche aristocrate. Devant l'étrangeté de ce cas, Stewart fait appel à un ancien ami, le docteur Van Helsing, spécialisé dans les maladies rares, qui réalise qu'un vampire menace l'existence de la jeune fille et celle du monde. Lucy meurt, la combat commence.

Ces hommes, rejoints par Jonathan, sont dans le ro-


© Columbia Pictures

man les ambassadeurs et les garants de la société. Ils sont unis, soudés, à l'inverse de Dracula qui est seul. Ensuite, ils constituent un microcosme de l'élite européenne. Bourgeois ou nobles, ils travaillent dans le droit et la médecine, les domaines professionnels les plus reconnus du XIXème siècle. Van Helsing, éminent professeur, est flamand ce qui n'est pas un choix anodin de la part de l'auteur : la Hollande est alors à l'apogée de son rayonnement scientifique. Le personnage s'avère être le plus à même de transcrire l'idée du progrès : « C'est un philosophe, métaphysicien, un des hommes de science les plus avancés de cette époque » (Stewart à son sujet). Ses « larges épaules », sa « poitrine puissante », son « menton carré et dur » ainsi que ses « sourcils broussailleux » rappellent un certain paternalisme professoral dont les traits sont clairement opposés à ceux du vampire qui est « mince », « grand » et a un « nez aquilin ». Son charisme et son érudition font de lui le principal architecte de la traque du non-mort.

En hommes « civilisés », ils font preuve d'une grande aisance « dans la puissante Londres » qui est la mère du monde moderne. Ainsi, pour s'introduire dans unes des demeures du comte et neutraliser les fameuses caisses qui s'y trouvent, ils ne se livrent pas à un vulgaire cambriolage mais agissent « dans les règles de l'art ». Leur ruse consiste à utiliser le titre de noblesse et la réputation d'Arthur Holmwood pour convaincre un serrurier que la maison est la sienne et qu'il en a perdu les clefs. La métaphore est intéressante. Elle signifie que la connaissance des mœurs et l'interaction sociale sont la clef pour détruire Dracula. Notons aussi que les chasseurs de vampires font un large usage des avancées scientifiques permises par la révolution industrielle tel que la machine à écrire, le phonographe et le télégraphe pour s'organiser et communiquer ou le train et le bateau à vapeur pour pister leur gibier : « J'étais là, consignant dans mon journal, en caractères sténographiques, tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais fermé la dernière fois. C'est bien là le progrès du XIXème siècle ! » (Jonathan). D'ailleurs, quand le vampire voit ses caisses rendues inaccessibles par de l'ail et du rosier sauvage et comprend que ses plans sont mis en péril, il fuit la Grande Bretagne sur un voilier. Ce moyen de transport, existe depuis la nuit des temps et se révèle suranné face à la modernité et à la vitesse du train qu'utilise nos héros pour rallier le pays du comte. Leur avance leur permet de vaincre.

Un combat ambigu

Au premier abord, le roman peut sembler manichéen et faire l'apologie de l'empire britannique. Mais rassurez-vous, l'œuvre est plus subtile.
Si le comte Dracula personnifie la superstition d'un peuple, il n'en reste pas moins une créature cultivée et adaptable. Il possède par exemple, dans son château, une vaste bibliothèque où il se documente sur la vie britannique pour affiner ses plans de conquête.


©DR

« Il assimile la politique, la législation, l'économie, les sciences d'un autre peuple, d'un autre pays qui a grandi, a gagné son éclat bien après le sien » (Van Helsing). En témoigne sa maîtrise de l'anglais qui est parfaite, malgré ce terrifiant accent. En outre, Bram Stoker n'est pas sans piété avec son personnage et l'associe, dans certains passages, plus à une âme errante et maudite qu'à un monstre sanguinaire ; sa mort apparaît ainsi comme une libération : « le comte eut une expression de paix que je n'aurais cru lire un jour sur son visage. » (Mina). L'auteur fait parfois appel au registre pathétique pour donner humanité au prince des vampires : « Cette pauvre créature, responsable de tout ce mal, n'est-elle pas plus à plaindre que les autres ? ». Il nous livre donc une image paradoxale du vampire, partagée entre traditions révolues et adaptation, entre cruauté et détresse.

Dans l'autre camp, les contradictions se font aussi sentir. De ce fait, Van Helsing et ses acolytes ne peuvent venir à bout de leur adversaire par des moyens modernes, ils doivent utiliser la méthode ancestrale et populaire, celle du pieu de bois dans le cœur et de la décapitation. Le mal doit être détruit à sa source. Notre flamand remet tantôt en question le modernisme et le rationalisme : « Car en ce siècle de sciences exactes, alors que les Hommes ne croient même pas à ce qu'ils voient, le scepticisme constituerait pour notre vampyr une grande force, un bouclier, une armure, une arme qui nous détruirait, nous, ses ennemis ». Il s'efforce de « garder l'esprit ouvert », expression qui revient à des nombreuses reprises dans le texte, et va jusqu'à convier ses équipiers « à croire aux superstitions » qui « plongent leurs racines dans les vraies connaissances ». De surcroît, le retard éthique et la vénalité des habitants de la Transylvanie permettent à la « traque » d'accélérer ses manœuvres : « ce pays est une merveille en ce sens que la corruption règne en maîtresse absolue » (docteur Stewart). On peut en dernier lieu questionner les motivations de ces hommes dont le fardeau est trop lourd pour être motivé par de nobles sentiments. Tous, sauf Van Helsing que le comte fascine, sont animés par la haine et la rancœur. Quincey, Stewart et Arthur veulent venger la mort de Lucy. Jonathan n'éprouve qu'aversion et fiel pour ce « montre infâme ». Si eux sont persuadés de vouloir libérer l'humanité, le romancier ne cache pas leur désir inavoué de voir le sang couler.

C'est donc que Bram Stoker met en scène dans Dracula un duel à mort entre deux mondes, l'un tourné vers le passé et l'autre, vers l'avenir ; une lutte complexe où la lumière du progrès et l'ombre de l'obscurantisme s'entrechoquent et se confondent. Voilà un roman qui marque les esprits tant par le frisson qu'il procure que par l'intérêt de son propos. Cette vision de l'oeuvre est malheureusement mise de côté dans ses adaptations au profit de l'érotisme bestial et romantique du vampire qui se limite souvent à être un objet de fantasmes.

- Pablo Moreno

Lifestyle

MONDIAL DE L'AUTO

ESTHÉTIQUE ET ÉCOLOGIE ?

Le 3 octobre dernier, Maze était au Mondial de l'Automobile. Retour sur cette expérience pour dégager les tendances principales de ce Mondial, qui sont scientifiquement calculées et représentent ce qui fera partie de notre quotidien prochainement. Nous aborderons également le grand cheval de bataille des constructeurs automobiles ces dernières années : l'éco-responsabilité avec les technologies électriques, hybrides, et hybrides rechargeables. Et inévitablement, la place que ces innovations laissent à notre bon vieux moteur thermique.



Concept Peugeot Exalt, petit bijou automobile à la carrosserie aux matières naturelles et innovantes suivant une démarche responsable.

Première impression : Focus sur les carrosseries

En ce qui concerne l'esthétique pure des véhicules, toutes gammes confondues, la première chose qui frappe est l'absence presque totale de carrosseries blanches ou noires (exceptions : Tesla Model S noire, Volkswagen blanche). Cela peut s'expliquer par une sur-abondance sur le marché français actuel de ces coloris qui ne retiennent donc pas assez l'attention. De plus, le blanc a l'inconvénient (ou l'avantage, selon le modèle...) d'atténuer les formes de la voiture, absorbant trop les contrastes.

A la place, de nombreux constructeurs ont pris le parti de revenir au gris métallisé, ou carrément à un aluminium brut, sans peinture pour les plus avant-gardistes (quoique l'inox fut utilisé pour la célèbre Delorean DMC-12 en 1981...).

Le rouge marque également son retour cette année, et le bleu est véritablement une des couleurs favorites - sous des teintes très vives pour les modèles sportifs, ou qui tirent vers le gris pour les véhicules plus sages.

Le chrome est en régression également (sauf pour le marché Chinois qui en raffole). On lui préférera des éléments noir mat ou noir laqué, ou bien des rehauts de couleur vive qui tranchent avec le reste de la car-

rosserie - souvent du rouge ou du bleu, pour montrer qu'il s'agit d'une version spéciale de l'auto, s'il s'agit d'une déclinaison plus sportive, ou plus écologique.

Autre tendance prévisible, l'explosion des carrosseries bicolores (voire tricolores), ainsi que des bi-matières. Pour rompre avec l'esthétique actuelle, les constructeurs ont prévu de jouer davantage avec le contraste brillant/mat pour la voiture de demain, en profitant des caractéristiques propres de chaque matériau, en le mettant en valeur plutôt qu'en le dissimulant derrière une épaisse couche de peinture. Il reste à voir comment cette fantaisie est reçue sur le marché, dans la mesure où elle entraîne un surcoût (de 1500€ par exemple pour les Peugeot 208 GTi et 208 R, l'originalité se paye).

Quid des équipements et options technologiques ? Ecologie, éco-responsabilités, économies et plaisir de conduite ?

En ce qui concerne les équipements prisés cette année, nous observons la progression des écrans tactiles et découvrons les affichages tête haute - appellation propre à faire froncer les sourcils, mais qui signifie juste que l'écran est situé à hauteur des yeux, sur la console centrale ou même parfois entre les compteurs, derrière le volant, notamment pour les modèles haut de gamme. L'idée est de permettre au conducteur de jeter un œil à son GPS sans lâcher la route des yeux. En ce qui concerne ces véhicules, l'accent est porté sur la sécurité, avec des options telles que la caméra de recul, l'assistance au freinage (c'est à dire que devant un obstacle, la voiture va freiner toute seule si vous ne le faites pas à temps), et combinée au régulateur de vitesse intelligent, cela donne un système d'assistance en cas d'embouteillage : l'auto vous précédant est détectée, si elle freine votre voiture freinera, s'arrêtera le cas échéant, et repartira avec la voiture de devant jusqu'à atteindre la vitesse maximale que vous aurez sélectionnée avec le régulateur.

Ecologie, éco-responsabilités, économies et plaisir de conduite ?

Les constructeurs améliorent le rendement de leurs véhicules thermiques.

L'écologie est au centre des préoccupations des constructeurs automobiles dans leur ensemble. Globalement, les automobiles sont allégées : utilisation d'acier, mais également de carbone, magnésium, et puisque les matériaux bruts et naturels sont très en vogue ; la fibre de basalte est également utilisée.

L'aérodynamisme est encore et toujours amélioré, et certains constructeurs vont jusqu'à supprimer les rétroviseurs, et les remplacer par de simples caméras (Volkswagen XL1 et Concept-Car XL Sport). Pour d'autres modèles, c'est la calandre, ou les jantes qui se ferment afin de limiter la résistance à l'air (Concept Cars Citroën C4 Cactus Airflow,Renault Eolab). Les engins sont souvent au ras du sol. (Mais pourront-ils passer nos chers dos d'âne?)

Combinés à ces efforts, les moteurs sont étudiés pour consommer toujours moins, et rejeter moins de CO² - ce qui est rendu presque obligatoire par les malus toujours croissants pour les moteurs thermiques. Par exemple, pour un véhicule émettant entre 156 et 175 grammes de CO² par kilomètre (cela concerne les berlines relativement haut de gamme, pour vous donner une idée, certaines versions des 308CC, DS5, Audi A4 et au-dessus), le malus qui était de 1500€ en 2013 est passé à 2200€ cette année.

Ce phénomène d'augmentation de malus concerne toutes les voitures thermiques consommant plus de 130 grammes de CO² par kiomètre, et c'est ce qui pousse tous les constructeurs à se démener pour que leurs véhicules passent sous la barre fatidique des 130 g/km. Exemple amusant, la DS3 émet 129 grammes de CO²/km.

Une solution écologique alternative?

Une technologie électrique qui piétine

Le gouvernement français prévoit un bonus de 3700€ pour tout achat d'un véhicule électrique, auquel s'ajoutera éventuellement une prime de 6300€ si en plus d'habiter dans une zone urbaine agissant contre la pollution, vous vous débarrassez de votre ancienne voiture diesel de plus de 13 ans.

Pour autant, les autos purement électriques peinent à séduire les conducteurs pour la simple raison qu'il s'agit en général de petites citadines. (D'accord, il existe la marque Tesla qui produit des sportives electriques, comme la Model S, qui propose une vitesse maximale de 200 km/h, mais d'une part il vous faudra débourser entre 50 000 et 100 000€, et d'autre


La 308 R bicolore - fantaisie qui vous sera facturée 1500 euros. Notez l'absence de chrome...

part pour recharger votre autonomie de 500 km en moins de 4 jours, il faut que vous puissiez bénéficier d'une installation électrique particulière ou que vous ayez accès à une station de chargement spéciale - à oublier si vous habitez loin des grandes villes.) Ces citadines, elles, manquent de puissance, d'autonomie, et demandent un temps de chargement assez contraignant (Je ne peux m'ôter de la tête le souvenir de mon père qui avait testé une Nissan Leaf, qui était venu la charger deux heures pendant son déjeuner, qui était reparti avec pour aller travailler [à 50km de là] et qui était revenu au bout de 40 minutes "Je n''avais pas assez d'autonomie pour y arriver..." Peu pratique, donc.) La technologie électrique est donc bien adaptée à des parisiens qui ne quittent jamais la capitale autrement qu'en train, pour le reste...

L'hybride !

L'hybride, bien sûr, l'hybride, qui permet de n'émettre aucun polluant et de ne consommer aucune goutte de carburant lorsqu'elle est en mode électrique, et recharge ses batteries en continu, notamment lorsque vous ralentissez (roues libres, frein moteur). Cela demande un peu de savoir-faire, mais le but du jeu est évidemment d'avoir recours à son moteur thermique le moins de temps possible. Cependant, ce moteur thermique est là - et il vous permettra toujours de rouler même si vos batteries sont vides. Dans le cas des hybrides rechargeables (comme la A3 e-tron, par exemple), vous pouvez recharger vos batteries directement sur secteur, ce qui permet d'allonger (un peu) le temps où votre voiture fonctionnera en mode électrique.



Le fameux Concept Car XL Sport, 890 kg, et équipé d'un moteur de moto Ducati.

Point qu'il est utile de noter, en appuyant à fond sur le champignon vous déclenchez le fonctionnement combiné du moteur hybride et du moteur thermique, ce qui vous colle littéralement au siège - mais qui consomme à mort, pour le coup. C'est d'ailleurs ça, l'astuce chez les hybrides : deux moteurs rendent également la voiture plus lourde, ce qui implique un effort plus conséquent à fournir pour faire avancer tout ça, et entraîne une surconsommation...

Il faut noter également que les augmentations du coût de l'électricité, remettront possiblement en question, et ce dans un futur proche, l'avantage économique de ces automobiles.

En ce qui concerne les bonus, pour les hybrides non-rechargeables, il va baisser (il devrait passer de 2000 à 1500€) tandis que les hybrides rechargeables bénéficient d'un "superbonus" au même titre que les véhicules électriques, de 4000€, auquel s'ajoutera éventuellement 2500€. Cela afin de pousser les usagers à choisir la technologie qui aura le moins recours à son moteur thermique.

Les constructeurs automobiles orientent de plus en plus leurs gammes vers l'écologie, en tâchant de conserver le côté sportif des autos, le plaisir de la conduite et des habitacles soignés. En un mot, la performance pour un conducteur responsable.

- Christelle Perrin

SUPERPAUSE, LA DÉCOUVERTE MUSICALE AUTREMENT

Un portrait, une citation et une musique. Voilà la recette aguicheuse du site fraîchement arrivé de Superpause. Si l'idée n'est lancée que depuis octobre 2014, elle est déjà largement plébiscitée par les internautes. Guidés par un heureux hasard, les passants sont capturés par l'objectif au détour d'une rue. Écouteurs ou casques vissés sur les oreilles, regards amusés ou intimidés, ces anonymes se font immortaliser avec la musique qu'ils écoutent au moment de la rencontre. Mais s'il s'agit essentiellement d'une rencontre musicale, la personnalité et le style de l'interlocuteur ne sont pas à éclipser.



Plus de détails sur cet OVNI du streetstyle et de la musique avec la rencontre de Boris, Pierre-Amar et Jane, passionnés de musique et de photographie.

D'où est venue l'idée de Superpause ?
Boris : L'idée du concept qui se cache derrière le site Superpause est née il y a quelques mois, après mon arrivée à Lyon. Je n'avais pas forcément l'habitude de prendre le métro et j'ai été surpris par le nombre de personnes qui lisaient ou qui écoutaient de la musique. J'ai toujours été très attentif aux dernières nouveautés musicales et curieux de savoir ce qu'écoutaient les gens autour de moi. Ce sont deux raisons pour lesquelles j'ai fondé un site traitant de l'actualité musicale il y a 5 ans : Voluume.fr. Et au quotidien à force de croiser des personnes portant un casque audio ou des écouteurs, j'ai réellement voulu savoir ce qu'ils écoutaient.

Pierre-Amar : Des nouvelles idées d'amélioration du concept nous viennent tous les jours, il suffit que l'un d'entre nous en lance une pour qu'on ne s'arrête plus !

Est-ce que le concept du site a été influencé par l'émergence des blogs streetstyle ?
Boris : Je n'ai jamais eu l'habitude ou la curiosité de me rendre sur des sites/blogs streetstyle. Je connaissais bien évidemment le principe mais je n'ai jamais suivi de près les tendances pour que cela ait une influence majeure sur la création du site Superpause et son concept. Par exemple, je n''ai découvert l'excellent site Humans of New York qu'une fois seulement après avoir démarré l'aventure Superpause. Ce qui m'a le plus influencé, c'est cette volonté de faire découvrir de nouvelles musiques sous un autre angle.

Jane : Moi je connaissais cette tendance quand Boris m'a parlé du projet, mais le but de Superpause n'est pas de mettre en avant le style de quelqu'un, mais justement de dépasser l'apparence et la première impression et d'en savoir un peu plus sur une personne en prenant connaissance de ce qu'elle écoute.

Pouvez-vous expliquer l'origine du titre ?
Boris : Avec Pierre-Amar, nous avons mis du temps à trouver un nom original et facilement prononçable pour définir notre projet. Il nous manquait plus que le nom pour commencer à construire l'univers de notre concept. Nous cherchions un nom qui ferait parfaitement le pont entre la musique et la photographie. Le mot pause/pose est sorti tout naturellement. Pause musicale, pose photo. Tout se rejoignait ! On a tout de suite trouvé ça super et c'est vite devenu Superpause.

Pierre-Amar : Il faut reconnaître qu'on avait pensé à des noms beaucoup moins fun comme "dismoicequetecoutes" ou "danstesoreilles" ! Finalement Superpause c'est génial non?

Jane : Ce qui est bien avec ce nom, c'est qu'il se retient vraiment facilement et qu'il marque les esprits ! J'adore ce choix de Boris et Pierre-Amar, c'est franchement bien joué je trouve !

Combien de personnes sont derrière ce projet ?
Boris : Aujourd'hui, on est 3 à travailler pour Superpause. Pierre-Amar est co-fondateur avec moi et Jane une amie a rejoint l'aventure peu de temps avant le lancement du site, elle est responsable des partenariats. Pierre-Amar et moi, on se connait depuis le lycée on a toujours voulu travailler ensemble et on attendait le bon moment et la bonne idée pour le faire.

Pierre-Amar : 3 personnes sont en effet présentes derrière le projet Superpause et c'est une équipe bien soudée où les rôles se sont distribués naturelle-

ment et comme le dit Boris, nous sommes amis avant tout et je pense que c'est ce qui fait la force du projet. Tout se fait de manière informelle.

Jane : Et c'est drôle car dès qu'on s'est connus avec Boris on a voulu aussi travailler ensemble, du coup je suis ravie de faire partie de l'aventure Superpause !

Est-ce que le but à long terme est de vivre de Superpause ?
Boris : À l'heure où j'écris ces quelques mots, cela fait seulement un mois que nous avons lancé le site. Penser au long terme est une chose à laquelle je réfléchis beaucoup, avant même d'avoir lancé le projet je pensais à ses déclinaisons et ses différentes évolutions. Bien évidemment l'idéal serait de pouvoir en vivre. Sans vouloir brûler toutes les étapes, on se concentre sur le lendemain pour nous assurer un avenir radieux.

Pierre-Amar : On travaille en dehors de Superpause, tout en espérant pouvoir évidemment quitter nos postes respectifs rapidement pour vivre de ce projet qui nous passionne. Bien-sûr, on le fait déjà par passion et parce que nous aimons entreprendre de nouvelles choses !

Jane : Bien sûr, comme tout début de projet on a envie de pouvoir en vivre, c'est normal. Mais on essaie de ne pas aller trop vite ou de foncer tête baissée ! Mais je suis persuadée que Superpause n'a pas encore dévoilé toutes ses cartes...

Votre design est très épuré et enfantin. Pourquoi ce choix d'une glace en guise de logo ?
Boris : Après avoir trouvé le nom, il nous fallait un logo qui représente au mieux le concept et son état d'esprit. Nous étions en été et la seule chose à laquelle nous pensions c'était de passer du bon temps. On voulait quelque chose qui n'avait aucun rapport avec la musique ou la photographie mais qui pouvait facilement être assimilé à l'idée d'une pause et d'une gourmandise (musicale) que l'on peut croquer à tout instant. De là est né le logo de la glace. Pause gourmande, détente et "freeze" de l'instant T.

Pierre-Amar : La glace c'est bon ! Quand on vient sur le site, c'est déjà pour prendre une pause alors on pensait créer un visuel simple, pas agressif et facile d'accès. Il y aura une ou plusieurs nouvelles versions du site prochainement avec des améliorations mais on compte bien conserver cet esprit "enfantin".

Jane : J'ai tout le temps envie de manger une glace, c'est malin ! Plus sérieusement, nous avons eu beaucoup de retours très positifs sur la glace et surtout sur le camion du marchand de glaces qui est une animation entre deux pages.

Vous arrêtez vraiment tous les gens croisés avec des casques ou bien vous avez des critères ?
Boris : Mis à part le critère du casque audio ou des écouteurs nous en n'avons aucun autre. L'instantanéité de la rencontre est un aspect essentiel de notre concept. L'effet de surprise est recherché...

Pierre-Amar : Nous voulons vraiment mettre en avant l'aspect universel de la musique, celle écoutée par tous. Du coup c'est vraiment enrichissant comme démarche car on fait des rencontres vraiment surprenantes et variées !

Jane : L'idée c'est justement de n'avoir aucun critère, et de se laisser surprendre par les musiques écoutées. On est souvent étonnés d'ailleurs, c'est ça qui est magique.

Comment peut-on faire pour faire partie de l'aventure Superpause ?
Jane : Nous cherchons actuellement des reporters qui prendraient des portraits pour Superpause. On cherche absolument partout, en France, en Europe et dans le monde entier. J'en profite donc pour passer une petite annonce : tu aimes la musique ? Tu aimes faire de la photo ? Tu es curieux de savoir ce qui se joue dans le casque des gens ? Et enfin, tu veux faire partie d'un projet vraiment cool ? Envoie-moi un petit mail à jane@superpause.fr !

Le mot de la fin : Superpause en une musique ?
Boris : Difficile d'en choisir qu'une pour définir Superpause ! Mais là tout de suite, si je regarde dans mon téléphone, le dernier morceau que j'ai écouté est "Experience" de Ludovic Einaudi. Quelque part, Superpause aussi est une expérience...

Pierre-Amar : En un seul mot ? "Ouverture" ou peut-être "découverte". L'objectif premier de Superpause c'est d'aller à l'encontre des clichés. Mélanger virtuel et réel est super intéressant aussi !

Jane : Moi j'écoute le nouvel album de Yelle, "Complètement fou"... Et je pense que le projet Superpause peut être absolument et totalement complètement fou, donc ça marche aussi !

Retrouvez le projet sur Superpause.fr
- Propos recueillis par Eloïse Prével

LA GALICE ET LA CULTURE DU PARAPLUIE


© D.R.

On parle toujours de l'Espagne avec des étoiles dans les yeux : le soleil, la chaleur, la fête… Forcément ça fait rêver ! Mais avez-vous déjà entendu parler de la Galice ? Vous savez, cette région située au Nord-Ouest de l'Espagne. Le Finistère espagnol, Saint-Jacques de Compostelle, ça doit bien vous dire quelque chose. La Galice est surtout la région la plus pluvieuse de l'Espagne ! A quel point ? A tel point que moi-même, normande qui connaît bien la pluie, je n'en reviens pas !

Certes les normands et les bretons connaissent bien la pluie, mais ne se l'approprient pas comme les galiciens. La pluie galicienne n'est pas une petite pluie qui nous permet de sortir sans parapluie, loin de là. Les jours de pluie sont impressionnants, d'une part parce que la pluie ne s'arrête pas (non, non, ce ne sont pas des averses de 5 minutes mais bien une pluie durable !) mais également du fait que les gens ont appris à vivre avec. Je m'explique.

Tout d'abord les gens portent tous des bottes de pluie. Ne nous voilons pas la face, en France on aurait tendance à trouver ça « ringard », mais ici les bottes en plastique font partie de la mode. Il y en a de toutes les formes, de toutes les couleurs, de toutes les tailles et pour tous les goûts. Qui n'a pas de bottes est certain de passer sa journée les pieds mouillés. Croyez-moi, je suis bien placée pour le dire, j'ai voulu faire ma maligne et ça m'a coûté un rhume ! Les bottes de pluie sont donc la première chose existentielle pour un galicien.

Bien évidemment le deuxième élément essentiel est un parapluie. « Nous aussi on en a », me direz-vous. Mais vous avez déjà vu une famille de 5 personnes avec 5 parapluies ? Qu'on se le dise, chez nous c'est un ou deux parapluies par famille (voire pas de parapluie du tout), mais ici celui qui n'a pas de parapluie n'est pas galicien, croyez-moi. Je ne vous cache pas que j'ai été surprise lorsque j'ai vu tous mes étudiants sans exception rentrer dans la classe et poser leur parapluie dans les pots prévus à cet effet à l'entrée de la salle. Aucune salle de classe, aucun magasin, aucun restaurant, ni même aucune boîte de nuit n'est dépourvu de pots à parapluie. Un lieu public sans pots à parapluie serait comme une omelette sans œufs : improbable.

Leur addiction aux parapluies ne s'arrête pas là. Les jours de pluie, dans la rue Benito Corbal de Pontevedra de nombreux vendeurs de parapluies se postent sur les trottoirs et déballent leurs étalages. En voilà une bonne idée ; pas besoin de faire 15 magasins avant de trouver un parapluie qui se cassera au premier coup de vent. Les galiciens peuvent largement rivaliser avec les parapluies de Cherbourg (film que tout le monde connaît ici, tu m'étonnes !). La culture du parapluie ici, c'est comme les pommes en Normandie ou le raisin dans les Pays de la Loire, c'est ce qu'on trouve le plus. Et c'est on ne peut plus normal.

Mais ne vous méprenez pas, en Galice, il fait aussi beau (parfois). Et si vous vous adaptez à la pluie comme les galicien le font, vous pourrez découvrir une merveilleuse région, des personnes formidables et un mode de vie différent de la France. Les galiciens se sont approprié la pluie mieux que les français et ce ne sont pas quelques gouttes qui vont les empêcher de sortir : on ne va quand même pas s'arrêter de vivre !

- Aude André

MES ESSENTIELS POUR L'AUTOMNE/HIVER PAR LECOINDELODIE





La youtubeuse Elodie, qui compte à son actif 89 969 abonnés nous partage aujourd'hui ses essentiels beauté et mode pour l'automne/hiver.

Maze : Pouvez vous vous présenter en quelques mots ?

Elodie : En bref, je suis Elodie Rencker, 18 ans, actuellement à l'université de Haute Alsace en première année de techniques commerciales et je suis passionnée, entre autres, par le streetwear féminin mais aussi l'univers de la beauté.

Maze : Et qu'en est-il de votre chaîne youtube « lecoindelodie » ?

E : J'ai créé ma chaîne alors que j'entrais au lycée : après deux ans à regarder les vidéos d'autres filles et motivée par mon groupe de copines, je me suis lancée ! C'était il y a pratiquement 3 ans… et ce que je fais est très vite devenu ma passion.

Maze : Que pouvez vous tirer de votre expérience de youtubeuse ?

E : J'en ai principalement appris qu'en se donnant les moyens de réussir et en s'investissant à fond dans ce que l'on aime faire, même avec peu de moyens, on peut aboutir à des opportunités et à des rencontres incroyables !

Maze : Comment prenez vous soin de votre peau en hiver ?

E : Depuis que j'ai moins de problèmes de peau, j'essaie de nourrir ma peau un maximum la nuit et de l'hydrater à fond la journée ; j'utilise également un SPF pour la protéger du soleil et j'évite de l'exfolier.

Maze : Quels sont vos essentiels maquillage ? Et votre parfum ?

E : En ce moment, je ne sors plus sans mon trait d'eye-liner (Benefit « They're real Push Up Liner »), un peu d'ombre dorée sous l'œil (Bobbi brown « Longwear cream shadow » en teinte Golden Bronze), mon mascara du moment (Bourgeois) et une bouche mate rose/nude (Nyx Matte Lipgloss « Istanbul »). Adaptée à toutes les saisons, j'adore l'eau de parfum Chloé.

Maze : Et vos basiques mode ?

E : Pour cet hiver, je suis fan des longs manteaux très simples qu'ils soient noirs ou beiges, des jeans aux genoux déchirés comme ceux de chez Topshop ou encore des sacs cabas en cuir. Pas trop de couleurs, je préfère rester dans les tons neutres.

Maze : Quant à vos baskets pour la saison, quelles sont vos favorites ?

E : Mes baskets d'hiver préférées sont les Nike Flyknit Racer en noir et blanc : la façon dont elles sont tissées les rendent vraiment différentes de ce que l'on voit tous les jours ; je les trouve à la fois très sport mais aussi très élégantes et elles plaisent souvent aux filles qui ne sont pas forcément fan de sneakers.

Merci à Elodie d'avoir consacré un peu de temps à cette interview ! Retrouvez la sur sa chaîne Youtube.

- Propos recueillis par Marie Puzenat

Jeux Vidéo

DES LIVRES ET DES JEUX 94



DES LIVRES ET DES JEUX

Tandis que les ludothèques ploient sous les nouveaux opus de jeux vidéos que nous apporte cet automne prolixe, nous vous proposons d'observer le monde du jeu sous un nouvel angle, l'angle littéraire. « C'est quoi le rapport ? » vous vois-je déjà rétorquer, et bien pensez-y, un jeu vidéo n'est ni plus ni moins qu'une histoire mise en perspective par des moyens technologiques. Revenir au média premier qu'est le livre -où bien second selon certains cas- peut donc s'avérer absolument fascinant.


Fable - Lionhead

Du Stick à la page

Peut-être n'y avez vous prêté que peu d'attention, emporté par le feu de l'action, mais un jeu vidéo repose tout d'abord sur la mise en espace d'une intrigue dans laquelle le ou les héros évoluent, suivant le fil d'un scénario plus ou moins abouti. Les décors traversés qu'ils soient jungle, ville ou désert sont tout autant de descriptions visuelles parfois dignes d'un roman historique d'Hugo comme le révèlent des jeux à la trame vraiment travaillée, comme peuvent en témoigner bien des assassins' creed (pas tous, nous en convenons !). Traverser les âges, les mondes réels ou imaginaires revient alors à se placer en explorateur, quitte à cingler une myriade de genres différents (survival, fantasy...) pour finalement n'aboutir qu'à une seule et même quête, qu'entame n'importe quel lecteur ou joueur, à savoir, vivre intensément une histoire. Nous vous proposons aujourd'hui de découvrir le pendant littéraire de jeux connus que vous n'avez peut-être jamais feuilletés. Voici un florilège de quatre romans issus du label Milady, qui entretient en plus de livres dédiés à la littérature Bit-lit et à l'imaginaire, un rayon gaming particulièrement fourni.

FABLE – Par les liens du sang de Peter David

Incarner un héros ou une héroïne pour sauver l'Albion des forces du mal, voici en somme l'intrigue principale du jeu vidéo RPG Fable développé par Lionhead et lancé pour la première fois en 2004 sur le marché. Très vite devenu l'une des valeurs sûres du catalogue de jeu de la xbox, l'histoire a désormais son pendant littéraire grâce à Peter David et aux éditions Milady. Auteur prolifique ayant longtemps travaillé dans l'univers des comics, avec entre autres, des collaborations sous l'égide du géant Marvel, Peter David nous livre dans Fable – Par les liens du sang, l'une des possibles histoires qu'aurait pu connaître la bonne terre d'Albion. Basée sur une suite de choix faisant tanguer l'axe du bien et du mal, l'aventure comme le sait qui s'est déjà risqué à affronter les périls qu'elle recèle, ne s'écrit que par la force du libre arbitre du joueur, et à plus forte raison ici, du héros nommé Ben Finn.


Capcom

C'est avec plaisir que l'on retrouve cet aventurier au sortir de la guerre sans merci qu'à dû mener la ville de Bowerstone pour garder sa liberté et vaincre la terrible menace. Devenu Héros, Ben Finn le rebelle ne peut cependant se résoudre à mener une vie paisible et comblée d'honneurs. Partant où sa bonne - ou mauvaise - étoile le mènera, nous sommes donc conviés à suivre ses nouvelles aventures en nous enfonçant toujours plus dans les terres de l'Albion. A la fois appelé par une soif d'aventure inextinguible et déchiré par le fait de devoir laisser derrière lui sa précieuse alliée Page, Ben Finn s'en remet au destin et accompagné bon grès, mal grès par un gnome absolument infect, va au devant de retrouvailles fraternelles déconcertantes. En ce point, Peter David ajoute des éléments totalement inédits.

L'histoire de Ben Finn et de son frère se dévoile ainsi peu à peu, ménagée par un suspense habile et une plume empreinte d'humour qui ne peut toutefois pas alléger le fardeau qui pèse sur les épaules de William, ce frère revenu d'entre les morts et promis à un destin tragique. Le combat de Ben Finn, autrefois tourné vers la communauté, se concentre alors vers la possible délivrance de son cadet dont la nature, prise dans l'étau d'un sortilège, oscille continuellement entre bestialité et humanité. En filigrane de cette malédiction se dessine l'ombre inquiétante de Reaver, l'industriel assoiffé de pouvoir et d'argent dont il a fallu calmer les ardeurs lors de la lutte pour la liberté de Bowerstone. Pris dans un tourbillon épique, les héros de ce roman vont alors devoir faire preuve de coopération pour parvenir à leurs fins. S'il n'est pas écrit dans un style à en faire pâlir un littéraire, ce roman reste divertissant et plaira sans nul doute aux fans du jeu.

Resident Evil par SD. Perry

Développé par Capcom en 1996, Resident Evil fut l'un des premiers jeux de type survival horror à faire son apparition sur les consoles de salon. Constituée de plusieurs opus, la série a connu, et connait encore un véritable essor avec pas moins de 40 millions d'exemplaires vendus à travers le monde. Pour


Resident Evil

suivre la mouvance d'un tel succès, l'auteure SD Perry est venue fixer les aventures de l'escouade des S.T.A.R.S dans une série de romans dont nous vous présentons aujourd'hui les deux premiers tomes.

Tome 1 – La conspiration d'Umbrella

S'ouvrant par des articles de presse locale relatant les meurtres et disparitions de plusieurs citoyens de la ville fictive nommée Raccoon city, le roman de SD Perry plonge son lecteur dans une atmosphère d'enquête policière très spéciale. Présentant dans un même mouvement l'unité d'élite enquêtant sur le phénomène inquiétant et grandissant de cette tuerie unique, on comprend que des forces étranges sont à l'oeuvre au milieu de ce champ de cadavres à moitié déchiquetés et vidés de leurs entrailles. En effet, le ou les tueurs d'abord appréhendés comme des animaux vont très vite donner du fil à retordre aux agents du S.T.A.R.S (Special Tacticts And Rescue Squads) menés par le charismatique mais mystérieux Wesker.

D'hypothèse en hypothèse, ce n'est qu'en se confrontant à la réalité du terrain que l'escouade policière va comprendre l'ampleur du désastre. Prise au piège dans l'étrange manoir Spencer qui n'est autre qu'un dédale de couloir et de pièces créé par un architecte fou, elle va devoir affronter des monstres et des mort-vivants, victimes d'une fuite de l'effroyable virus T, tout droit sorti des laboratoires expérimentaux de la puissante société pharmaceutique Umbrella Corporation. La narration à la fois vive et sombre correspond parfaitement à l'ambiance du jeu vidéo, à cela près que les descriptions détaillées des monstres rencontrés vous donne le temps d'apprécier toute l'horreur de ces rencontres hors du commun, parfois trop vite survolées lors d'une séance de jeu.

Tome 2 - La crique de Caliban

Encore sous le coup du cauchemar vécu dans le manoir Spencer, la fine équipe des S.T.A.R.S tente de reprendre contact avec la réalité et attend anxieusement la décision de sa hiérarchie face au désastre du virus T. Mais force est de constater que la direction tente d'étouffer l'affaire et par le même fait, d'éliminer les témoins de la catastrophe virale. S'ils se pensaient en sûreté, les membres de l'escouade des forces spéciales se trouvent désormais traqués et apprennent l'existence d'un second laboratoire où

des expériences similaires à celles du manoir Spencer sont en cours. Similaires, mais encore plus dangereuses pour l'humanité.

Le docteur Griffith, à l'origine du virus T, a en effet continué ses recherches, financé par la société Umbrella, et a mis au jour un virus encore plus performant qui se développe en une poignée de minutes pour infecter la victime, la rendant esclave d'un appétit de chair humaine inassouvissable. Point encore plus frappant cette fois-ci, l'infecté devient un pantin dans les mains du maître Griffith, et une fois armée, devient une véritable machine à tuer. Pour tenter de mettre un terme à cette folie, cinq agents vont infiltrer les laboratoires du scientifique et vont devoir affronter les énigmes et les monstres crées par le fanatique docteur. Pour parvenir à leur fin et détruire une fois pour toute la menace, il ne leur sera accordé que quelques heures, après cela, le virus sera lâché dans le monde et pourra commencer à décimer l'humanité.

Ce deuxième tome reprend le même ton que le précédent : sombre, inquiétant et empreint de suspense. Son défaut le plus sensible, néanmoins, se situe au niveau des fréquentes répétitions des états d'âmes de certains personnages qui semblent au final ne combler que des passages plus lâches dans la trame du roman.

Kings of the Realm - Les moissons de la guerre par Oisin McGann

C'est le coup de cœur de cette sélection de quatre romans. Pour ceux qui n'y auraient jamais joué, Kings of the Realm est un jeu en ligne gratuit, de type MMO développé par Digit Games Studios (Dublin), et qui depuis sa sortie en août 2014, fait un tabac sur le net. Le concept est somme toute assez simple, vous êtes à la tête d'un empire en construction, devez grossir vos troupes et vous protéger des ennemis (orcs et autres rois avides) pour tenter à long terme de devenir LE roi du royaume. Pour ce faire, vous devez enrôler des chefs de guerres appartenant à diverses castes (humains, elfes, changepeaux, nains...) et les entraîner à combattre impitoyablement. Si la trame du jeu est bien tracée pour chaque joueur, il revient à chacun d'écrire son propre scénario en se confrontant aux autres joueurs et en évoluant à son rythme. Cette relative liberté d'intrigue contribue largement à la réussite de la version écrite de Oisin McGann.

Là où le jeu peut paraître froid dans le maniement de multitudes armées impersonnelles seulement dédiées au combat, Oisin McGann s'est ingénié à créer une véritable épopée mettant en scène les différents chefs de combats rencontrés. Créant de toute pièce leurs histoires personnelles, il parvient habilement à relier leurs parcours et leurs espoirs sous une même bannière ; la lutte contre les forces du mal, incarnées par une armée de morts-vivants malencontreusement libérée de catacombes maudites. A l'origine de ce malheur, Giddion Warnock et son avidité exaltée par la possible découverte de la fontaine de jouvence. Mais en ouvrant le tombeau millénaire censé renfermer la précieuse trouvaille, seule la désolation s'offre au valeureux soldat et à ses compagnons, faisant d'eux les premières victimes du génocide futur. La menace éveillée des entrailles de la terre se nomme Amut. Puissante déesse contrôlant des armées de mort-vivants, elle lance ses troupes à l'assaut des vivants pour « moissonner » leurs âmes et se sert des corps morts pour agrandir sans cesse son effroyable armée. Les unes après les autres, les différentes villes et places fortes des royaumes s'effondrent, ne laissant que des champs de désolation derrière elles. Pour espérer défaire ce malheur, les survivants vont devoir s'allier autour d'un objet magique renfermant une puissance méconnue mais convoitée de tous, la dague d'Amut. Risquant sa vie, celle de sa femme enceinte et de ses compagnons de route, Varren Warnock, le frère de Giddion, va se lancer à corps perdu dans cette quête exigeante qui l'emmènera au delà de tout ce qu'il connait et lui fera affronter, comme au reste du groupe, ses démons personnels.

Les points forts de ce roman relativement long (plus de 500 pages) tiennent premièrement en la construction quasi totale du cosmos de l'histoire, que ce soit du point de vue des descriptions très précises sur les lieux de vie et les espaces traversés par les différents héros, mais aussi par les actants ajoutés au scénario de base du jeu : on pense ici au peuple des salamandres qui lui même apporte une réelle nouveauté à l'imaginaire premier. En effet, si Kings of the realm met au premier plan les hommes, ces puissants guerriers, le roman se plait lui au contraire de porter en avant la figure féminine et ce, dans presque toutes les races décrites. Cette répartition des forces entre les personnages permet donc davantage de rebondissements et évite aux femmes des guerriers d'être caricaturées, comme c'est souvent le cas dans les romans de guerre. Un autre point qui mérite d'être salué dans cet écrit est bien évidemment le style de l'auteur qui marie à la fois une écriture sombre et un humour à toutes épreuves. Vraiment, ce roman est une bonne surprise et nous attendons la suite avec impatience !

- Marine Roux

Art



LE RETOUR DU MUSÉE PICASSO PARIS

Vous n'êtes sûrement pas passés à côté de cette information qui remue le monde de l'art et se répercute un peu dans le monde médiatique : après 5 ans de travaux, le musée Picasso reprend du service et a ré-ouvert ses portes ce samedi 25 octobre 2014, une date clef ! Auparavant guère fréquenté, un regain nouveau pour ce lieu (et ce peintre ?) semble avoir lieu. Pour l'occasion François Hollande y a fait son apparition et, après sa petite visite personnelle, a fait un discours pour animer l'inauguration. Cette renaissance est l'occasion de redécouvrir et d'apprécier les œuvres d'un des plus grands et célèbres peintres du XXe siècle. Alors, faut-il faire le déplacement jusqu'au musée Picasso Paris, qu'est-ce que cela apporte, pourquoi Picasso est le best ?



© D.R.

Le musée se situe à l'Hôtel Salé, dans le 3ème arrondissement de Paris. On arrive dans ce lieu en passant un porche en pierre, ce qui est un détail remarquable. Ce musée comporte la plus grande collection publique de Picasso avec 500 œuvres présentées (et bien plus en réserve), ce qui est impressionnant quand on sait qu'en 1971 il n'en possédait qu'une !

François Hollande était présent comme lors de nombreux événements artistiques en ce moment (peut-être pour conforter son électorat dans ce milieu). Il a en effet débarqué à la FIAC pour une visite surprise (mais quand c'était fermé, il ne faut pas exagérer). Il était également présent à l'inauguration de la Fondation Louis Vuitton, autre temps fort artistique de cette saison avec les expositions Niki de Saint-Phalle, Hokusai et Marcel Duchamp... Après une heure de retard donc, François arrive et de sa belle voix déclame son discours ; pas de bourdes, de scoops exclusifs ou de slam dans le public (malheureusement). Pas non plus de selfie avec son auditoire, juste un discours de 27 minutes et un lever de drap pour découvrir une plaque gravée afin de marquer sa visite. Ce geste assez peu impressionnant et un peu mou rend néanmoins bien en photo et en vidéo, même s'il est qualifié par l'un des groupes d'invités de "tiré de rideau moche". Le Président parle, les smartphones se lèvent pour immortaliser ce moment, François Hollande reste impassible, avec le même visage, pendant tout le temps du discours. Après une petite

blague sur la période bleue et rose, en rapport avec la politique actuelle (rires de l'auditoire), il enchaîne ensuite les petites blagues mais sans jamais entrer dans la polémique, parle en articulant bien avec une voix claire, sans avoir un ton et un charisme qui soulève les foules. Le discours était bien ficelé avec des phrase pas trop mal, malgré qu'il parle plus du musée en lui-même, du marché de l'art en France et de Anne Baldassari que de Picasso et de son oeuvre. Mais dans l'ensemble cela semble avoir plu au public présent.

Étaient également présents à cette inauguration des politiques, tels que Fleur Pellerin, Anne Hidalgo, Frédéric Mitterrand, et également une des filles et un des petit-fils de Picasso ou encore la conservatrice Anne Baldassari, personnalité qui fait directement écho à la plus grande polémique du musée Picasso. Elle fut en effet renvoyée à quelques semaines de la réouverture de son poste de directrice du musée par Aurélie Fillipetti puis réengagée pour finalement finir l'accrochage et devenir commissaire de l'exposition.

On commence la visite du musée par le rez-de-chaussée, naturellement, et les premiers tableaux de Picasso présentés ne sont pas ceux auxquels nous nous attendons ; c'est un registre différent de ce qui est connu et reconnu chez ce peintre, comme des affiches de théâtre style Lautrec. Ensuite, des nus, des tableaux célèbres et d'autre moins, des sculptures, des esquisses et des tableaux aux dimensions monumentales sur à peu près toutes les périodes. Un inventaire très varié avec au dernier étage des tableaux que l'on pouvait trouver dans son propre atelier : Derain, Matisse, Le Douanier Rousseau, Modigliani, Miró, Renoir, Ernst... Tant de peintres qui ont marqué le XXe et peut-être influencé et inspiré Picasso.

On passe de période en période pour le reste de l'oeuvre présentée, manquent à l'affiche des tableaux de sa période bleue et rose justement : il faudra se déplacer jusqu'en Espagne pour les voir. Est donc présentée une diversité à laquelle on ne s'attend pas toujours et qui est très plaisante à regarder. Pour ce qui est du lieu, il est vaste, plutôt cool, avec une présentation épurée et sobre qui met en valeur les tableaux.

On peut observer des études pour Les Demoiselles d'Avignon qui n'est pas présentée ici, ou la célèbre Nature Morte à la Chaise Cannée, premier collage dans l'histoire de l'art, d'une toile cirée imitant le motif de la cannelure. Egalement des petits tableaux de corrida, le chat saisissant un oiseau qui est assez connu, de nombreux autoportraits, sa version du Déjeuner sur l'herbe de Manet, La Célestine, et comme dit précédemment, des sculptures, qui sont très intéressantes à voir. On a en effet tendance à dire que dans les avant-gardes du XXe, la peinture est en avance sur la sculpture, mais c'est faux. Il est donc intéressant de voir des sculptures de Picasso.

Avec cette sélection très complète et variée on peut voir tout le talent de Picasso. En transposant ce que l'on voit à l'époque, on mesure à quel point ces oeuvres que l'on nous présente étaient avant-gardistes. Qu'est-ce qu'apporte donc de se rendre au musée Picasso Paris ? Une vision très large de la production de ce peintre, la raison pour laquelle il a marqué l'histoire de l'art, et surtout le fait de voir les tableaux, qui permet de visualiser la texture, la matière des peintures. Car on peut très bien satisfaire les deux premières affirmations en allant sur internet, mais pour voir un tableau dans sa globalité avec tout ce qu'il y a avec, il faut aller le voir en vrai, d'autant plus que Picasso peignait avec des superpositions d'acrylique et autres effets visuels qui sont difficiles à retranscrire en photo. Cependant, si vous n'êtes pas particulièrement sensible à l'art de ce peintre, ni intéressé par son oeuvre, ce n'est pas un musée ludique avec un parcours animé et autres, mais simplement une présentation des tableaux.

Pour se rendre à ce musée il vous faudra payer 15 euros en tarif réduit, ce qui est conforme aux prix des musées en France en règle générale (sauf si vous êtes à l'école du Louvre ou conservateur.trice/salarié.e de ce musée ; dans ce cas, profitez-en). Si vous voulez des infos sur Picasso il y a un documentaire assez complet qui fut récemment diffusé sur Arte.

- Juliette Kazandjian

LE GRAND PALAIS
ENTRE HOMMAGE ET DÉCOUVERTE



Niki de Saint Phalle, *Les Trois Grâces*, Photo Philippe Cousin

Rétrospective Niki de Saint Phalle

Peintre, assemblagiste, sculptrice, graveuse, performeuse et cinéaste professionnelle. Rares sont les domaines artistiques auxquels Niki de Saint Phalle n'a pas touché au cours de sa carrière artistique. Son immense œuvre, 3'500 réalisations en 50 ans de carrière, est une véritable autobiographie de ce personnage féministe et engagé. Ses Nana sont l'expression du féminisme de l'époque, des femmes "libérées", Black Nana et Black Heroes » témoignent quant à eux de son engagement contre le racisme au milieu duquel elle a été élevée dans les années 1930-1940 ou encore Le SIDA tu ne l'attraperas pas celui contre le SIDA

Loin de tous ces combats, son art se veut aussi étonnant et accessible à tous. Elle réalisera de nombreuses œuvres placées dans l'espace public, comme le golem de Jérusalem, une attraction pour enfants ou encore la grotte du grand jardin Herrenhäuser de Hanovre, ensemble de trois salles qu'elle va réaménager en œuvre géante.

Car oui, son œuvre est aussi à dimensions variable : elle saura passer de la simple toile au jardin des tarots (22 sculptures dont certaines habitables). Elle saura bien sûr se faire aider, et son art sera caractérisé par une collégialité voulue par l'artiste, car selon elle « L'autre stimule et enrichit ». Nombreuses seront ses œuvres réalisées avec son second mari Jean Tinguely.

Elle invitera aussi d'autres artistes à réaliser des œuvres, comme avec ses tirs, où l'on tirera sur des sachets de teinture qui exploseront et se répandront sur une toile, symbolisant ainsi comment l'art peut être blessé et saigner.

Son art saura aussi raconter ses joies, ses peines, ses douleurs tel un véritable miroir. On retrouvera tout d'abord la femme, présente tout au long de son oeuvre, témoignant de son attachement au fé-



Katsushika Hokusai, *Dans le creux d'une vague au large de Kanagawa*, Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles

minisme. Mais on retrouvera aussi les mains qui sont une véritable signature de l'artiste. En effet, suite à une maladie, ses mains seront de plus en plus déformées! On retrouve aussi les signes religieux qu'abhorrait Niki de Saint Phalle : elle trouvait la morale religieuse hypocrite et intrusive, et dénonçait son pouvoir.

Enfin, on ne peut parler de Niki de saint Phalle, sans parler de Jean Tigueuly, son mari. Ce couple, sera tellement uni, qu'il sera surnommé "Les Bonnie and Clyde de l'Art". En effet, contrairement à d'autre couples d'artistes ce n'est pas un couple artiste/muse (comme le couple Dali/Gala), c'est un couple artiste/artiste qui collaborera pour de nombreuses œuvres. Jean réalisera par exemple les structures des prières Nana, et Niki recouvrira le Cyclop de miroirs.

Exposition Hokusai

Pour certains l'inventeur du manga, pour d'autres le premier japonais a réaliser des paysages, le vieux fou de la peinture aura en tout cas su tout au long de sa carrière innover et surprendre. Cette capacité d'innovation, et son talent en feront un des artistes japonais les plus influents du 19 ème siècle.

En effet, c'est bien au delà du japon que Hokusai saura exercer, avec Hiroshige et Utamaro, une influence et notamment en France sur de nombreux peintres tel que Vincent Van Gogh, Monet ou encore Gauguin.

Son oeuvre florissante est divisée en 6 périodes "principales" retracées dans la rétrospective, de 1779 à 1839: La période Katsukawa Shunro; La période Sori; La période Hokusai; La période Taito; La période Litsu et la période Manji. C'est au cours des périodes Taito, Litsu et Manji que Hokusai va réaliser ses œuvres les plus connues dont la célèbre Grande vague de Kananga.

Cette oeuvre est tirée d'un ensemble appelé Trente six vues du mont Fuji. Ce dernier a révolution-



Sébastien Jean, *Attaque*, 2013, Photo Josué Azor

né le peinture japonaise en plaçant le paysage au centre de l'oeuvre. Ce sont aussi dans ces œuvres que l'on retrouve les premiers éléments occidentaux que Hokusai va utiliser. La perspective à "l'européenne" se retrouvera ainsi dans certaines de ses œuvres tout comme le bleu de Prusse, couleur caractéristique des trente six vues du mont Fuji.

Hokusai, à la fin de sa vie publiera de nombreux ouvrages dans lesquels il expliquera sa technique, et ce, afin de la transmettre durablement. Il peindra de nombreuses figures animales en fin de carrière et notamment en 1842 ou il peindra un lion chaque jour, cela afin de se protéger de la maladie. On en a aujourd'hui retrouvé près de 200 ! En 1844, il peindra ses derniers dragons dont Le dragon volant au dessus du mont Fuji. Cet artiste, aujourd'hui universellement reconnu, finira sa vie dans la misère et la maladie en 1849, dans l'indifférence générale. La rétrospective présente pus de 500 œuvres de l'artistes (sur plusieurs milliers d'estampes, centaines d'illustrations...). Beaucoup sont exceptionnellement prêtées par le Japon.

Exposition Haïti

La dernière exposition proposée par le grand palais est une exposition sur l'art haïtien. Cet art, relativement méconnu du grand public est pourtant abondant et de qualité. En effet, depuis la fondation de la première république noire du monde, jusqu'à aujourd'hui, l'art à Haïti n'a cessé d'évoluer pour devenir ce creuset de couleurs et d'émotions qui peut sembler naïf au premier regard. Mais attention, malgré des couleurs vives et gaies, l'art haïtien sait aussi être satirique et interrogateur.

Cet art, tout d'abord officiel (Portraits) est au fil du temps et du développement du pays devenu plus libre, plus expressif, plus représentatif du pays.

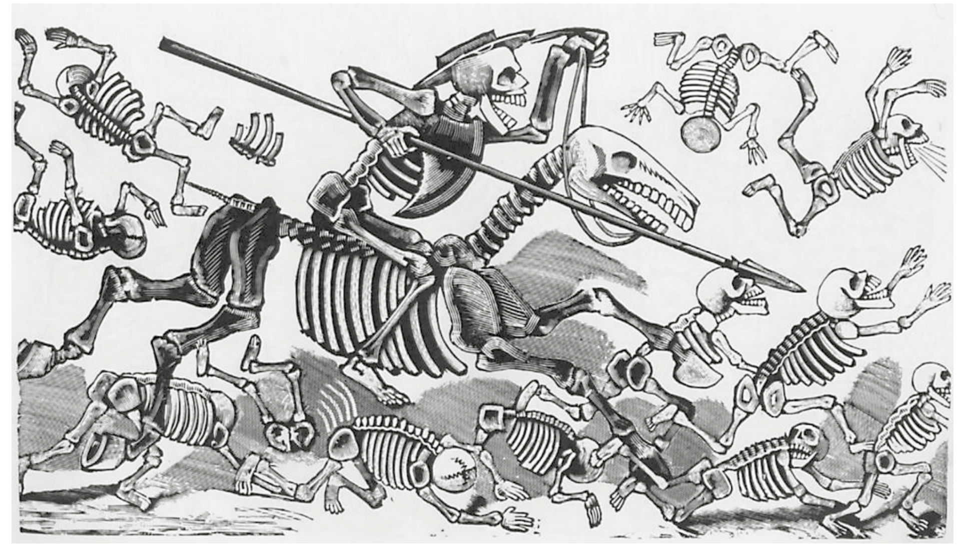
C'est en même temps que le destin littéralement agité de la république insulaire que cet identité artistique s'est forgée. Les plus de 160 œuvres présentes à cette exposition vous invitent à porter un regard nouveau et différent sur ce art et sur ses créateurs. Certaines de ces œuvres n'ont jusque là jamais été exposées en France.

Nous remercions chaleureusement le service presse du Grand Palais pour leur collaboration, notamment pour les images.

- Dorian Le Sénéchal

LA FIGURE DE LA MORT

Même si la tradition est moins marquée en France voire inexistante, la période autour du 31 octobre est une fête importante un peu partout dans le monde. C'est le cas notamment aux États-Unis, l'exemple le plus criant, mais pas seulement. Le Mexique a aussi ses jours des morts, qu'il célèbre d'une façon festive autour de figures mythiques ; les calaveras, dont Catrina.



Calavera de Don Quijote, José Guadalupe Posada

De nombreux artistes se sont emparés de ces symboles, de Manuel Manilla, considéré comme l'un des précurseurs au 19ème siècle, au street art en passant même par la photographie (telle la série "Jour des Morts" d'Adrien Ehrhardt). Internet recèle d'images inspirées de ces représentations. Les calaveras ont été dessinées, tatouées, peintes ou même maquillées à travers le monde. Leur figure a pu évoluer sous chaque main qui a voulu se la réapproprier. Mais il reste un artiste auquel la calavera est directement assimilée, un homme que Diego Rivera, pour ne citer que lui, adulait. Il s'agit de José Guadalupe Posada.

Directement influencée par Manilla (avec lequel il a travaillé), réutilisée dans les rues par Gaia, cette figure majeure de l'art mexicain continue d'avoir de l'influence dans la culture populaire. Né en 1852, Posada a créé en plus de 40 ans de carrière des dizaines de milliers d'œuvres. Celles que le public connaît le plus sont ses représentations mortuaires, réalisées grâce à la lithographie, notamment. Loin de s'être cantonné à une image fermée de l'illustration, le dessinateur s'est servi de ses talents pour faire valoir ses opinions. Populaire aujourd'hui, ce fut pendant longtemps une figure subversive dans son pays : détracteur du régime alors en place, détesté et poursuivi par les conservateurs, il a connu l'état de fugitif, comme la prison.
Lorsque le succès commence à se faire sentir, il n'oublie pas pour autant ses premières prises de position. Ayant alors rejoint l'équipe d'un important éditeur de Mexico, Antonio Vanegas Arroyo, Posada développe autour de 1890 les images qui ont fait son mythe. Sur les une de journaux que l'on peut assimiler à de la presse jaune, il appose ses fameuses figures. Mais avant d'être lié au simple jour des morts, celles-ci avaient pour vocation de représenter le peuple mexicain dans sa misère, comme dans les injustices vécues au quotidien. Une manière efficace de dénoncer, qui s'adressait aux couches de la population les moins éduquées.

Si d'autres artistes se sont avant lui évertués à utiliser les squelettes dans leurs productions, Posada a réussi à les rendre vivants et à leur donner un sens. Aujourd'hui, certains ne discernent plus que l'esthétique derrière sa Calavera Catrina, ou peut-être qu'on ne la voit plus que comme un des symboles de la culture mexicaine. On ne se remémore plus forcément les autres faits d'armes de celui qui l'a rendu emblématique. Mais au moins, une fois par an, le Mexique fête ses morts, et rend par la même occasion hommage à un homme qui a osé affirmer ses idées. Un artiste qui, comme beaucoup, est mort pauvre et dont les restes ont fini dans une fosse commune et qui, étrangement, est aussi considéré comme un des fondateurs de l'art moderne de son pays.
Mais contrairement à bon nombre qui ont fini par être oubliés, il a influencé de nombreuses personnes qui continuent à parler de son travail, qui s'en inspirent, ou même qui le détournent. Une belle postérité lui est encore assurée.

- Louison Larbodie

LET'S GO OUEST
AVEC LES TRIPLETTES DE BELLEVILLE !

Qu'il est difficile quand on est issus de notre génération d'être passés à côté des Triplettes de Belleville, dessin animé délirant de Sylvain Chomet nominé aux oscars et César du meilleur film en 2004 ! Nous sommes en effet nombreux à avoir été bercés durant notre enfance par les personnages hauts en couleurs, manouches et à la démarche semblable à des îles flottantes du réalisateur. La suite de leurs aventures colorées et "rockambollesques" ne peut donc que nous réjouir !


Laurent Ournac interprète également le colonel Parker, manager du King.

Pour fêter les dix ans du dessin animé, Rose, Blanche et Violette, nos trois nonagénaires de music hall reprennent du service, avec le spectacle musical "Les Triplettes go Ouest", monté en province, à Alès dans le Gard, par Julien Baptist, à qui Sylvain Chomet a confié son livret. La première avait lieu ce trois octobre dans la grande salle de la scène nationale le Cratère d'Alès. L'histoire, comme un clin d'œil aux fans du film, commence là où s'est achevé le dessin animé. Les Triplettes de Belleville, accompagnées de Madame Souza, de son pied bot, de son petit-fils et de son chien traversent l'Amérique d'est en ouest à bord d'un engin à motricité cycliste. Leur chemin est prétexte à un voyage au bout de la popculture américaine, agrémenté de chansons entraînantes, jusqu'à une rencontre avec Elvis Presley, déprimé et enfermé chez lui, originalement interprété par Laurent Ournac. Les personnages hauts en couleurs se succèdent, presque toujours en chanson, du Colonel Parker, manager controversé du King aux Beatox, satire fictive d'un groupe de pop venu d'Angleterre bien connu, en passant par des frères issus de la consanguinité des trous perdus de l'ouest américain, ou par Priscilla, qui deviendra l'unique femme d'Elvis Presley.

Le fait que les musiciens soient également acteurs apporte énormément, rendant le spectacle beaucoup plus vivant, surtout lors d'un concert final, avec paillettes et danse endiablée. Mêlant chansons, jeu d'ac-



teurs et cinéma sur la même scène, Les Triplettes go Ouest devrait séduire les fans du dessin-animé comme ceux qui ne l'ont jamais vu.

A la sortie du spectacle, les mains encore un peu chaudes d'avoir beaucoup applaudi, l'acteur Laurent Ournac, qui a rangé les costumes à paillettes du King pour une chemise à carreaux accepte volontiers de répondre aux questions de Maze.

Maze : Est-ce qu'Elvis Presley est un personnage dur à jouer ?
Laurent : Elvis est très dur à jouer ! Dans Go Ouest, ce n'est pas une imitation : je n'aurais pas pu. On a plus été dans la création d'un personnage et c'est ce qui était intéressant. Tout le monde s'attend à le voir dans ses "jeunes" années, brillant. Le King, quoi ! On a plutôt choisi le Elvis pas au top de sa forme, un Elvis très cartoon, qu'aurait pu dessiner Sylvain Chomet, avec son crayon appuyé, gras. Oui, on a dressé le Elvis à travers les yeux de Sylvain Chomet ! Jouer Elvis en Français n'est pas évident : avec le King, on a les références en anglais, on se l'imagine et on le voit en anglais. C'est un personnage complexe, différent de l'autre perso que je joue dans la pièce.

Maze : Vous êtes co-producteur de la comédie musicale. Pourquoi avoir choisi Alès pour la monter ?

L : Au hasard d'une rencontre ! J'étais en vacances dans la région et comme tout bon touriste, je suis allé à la grotte de la Cocalière. J'ai sympathisé avec les propriétaires et ils m'ont présenté à Sylvain Chomet, lui aussi de la région, qui avait envie de faire vivre ses personnages sur scène. On s'est demandé où le faire et très naturellement, le choix s'est porté sur Alès. Les portes du Cratère nous ont été grandes ouvertes, avec une aide financière et logistique.

Maze : Sylvain Chomet vous a-t-il laissé beaucoup de libertés pour faire vivre ses personnages ?

L : C'est toujours difficile de voir son texte joué, mais ça permet de distinguer ce qui marche de ce qui marche moins. Le terme "comédie musicale" renvoie à des références qui font peur, à des grosses productions différentes de notre vision. On s'est demandé comment être originaux. Il a fallu trouver un rythme de dessin animé. Sylvain Chomet nous a demandé de faire quelque chose de populaire, qui donne envie de danser, de se lever de son siège.

Un pari réussi ! Les Triplettes go Ouest sont en tournée dans toute la France dès octobre. Merci au Cratère et à Sébastien pour l'interview !

- Basile Imbert


DU 27 SEPTEMBRE AU 30 NOVEMBRE 2014
Les Ateliers de Rennes
PLAY TIME
Biennale d'art contemporain
HALLE DE LA COURROUZE
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE RENNES
FRAC BRETAGNE
40mcube ▪ Le Cabinet du livre d'artiste
La Criée centre d'art contemporain
Phakt Centre Culturel Colombier
Passerelle (Brest) ▪ Le Quartier (Quimper)
www.lesateliersderennes.fr